

---

Universidad de Navarra  
Facultad Eclesiástica de Filosofía

Janvier GBENOU

Tocqueville et la communauté  
internationale démocratique  
Etude de l'idée d'humanité au travers  
de ses écrits

Extracto de la Tesis Doctoral presentada en la  
Facultad Eclesiástica de Filosofía de la Universidad de Navarra

Pamplona  
2013

Ad normam Statutorum Facultatis Philosophiae Universitatis Navarrensis,  
perlegimus et adprobavimus

Pampilonae, die 10 mensis decembris anni 2012

Dr. Alexander LLANO

Dr. Ferdinandus MÚGICA

Coram tribunali, die 12 mensis iunii anni 2012, hanc  
dissertationem ad Lauream Candidatus palam defendit

Secretarius Facultatis  
Sr. D. Eduardus FLANDES

Cuadernos Doctorales de la Facultad Eclesiástica de Filosofía

Vol. XXIII, n. 2

---

## Présentation

**Resumen:** A través de su teoría de las ideas, Alexis de Tocqueville percibe que la democracia, entendida en el sentido de igualdad natural y no en su sentido político, es el futuro de la humanidad. La promoción de esta idea de igualdad se debe principalmente a la revolución francesa (igualdad natural de todos los hombres ante la ley) y al cristianismo (igualdad natural de todos los hombres ante Dios). Al final, se ve en Tocqueville un amante y un defensor de la comunidad democrática internacional y de sus derechos fundamentales y de especial el de la libertad.

**Palabras claves:** Humanidad, Revolución francesa, Cristianismo.

**Abstract:** Through his theory of ideas, Alexis de Tocqueville realizes that democracy, understood in the sense of natural equality and not in its political sense, is the future of humanity. The promotion of this idea of equality is principally due to the French Revolution (all men equal before the law) and to Christianity (all men equal before God). Finally, one sees in Tocqueville a lover and a defender of the international democratic community and of its fundamental rights and especially freedom.

**Keywords:** Humanity, French Revolution, Christianity.

**Résumé:** A travers sa théorie des idées, Alexis de Tocqueville s'aperçoit que la démocratie, entendue dans le sens d'égalité naturelle et non dans son sens politique, constitue le futur de l'humanité. La promotion de cette idée d'égalité se doit principalement à la révolution française (égalité naturelle de tous les hommes devant la loi) et au christianisme (égalité naturelle de tous les hommes devant Dieu). Finalement, on voit en Tocqueville un amant et un défenseur de l'humanité et de ses droits fondamentaux et de façon spéciale celui de la liberté.

**Mots-clés:** Humanité, Révolution française, Christianisme.

En lisant *La démocratie en Amérique* et *L'ancien régime et la révolution*, l'une des choses qui attira le plus mon attention fut le nombre de fois qu'Alexis de Tocqueville faisait usage du mot *humanité*. Il est vrai que cet académicien français est connu comme le meilleur analyste de la démocratie moderne. De fait, ses études sur la démocratie en Amérique et en Europe constituent aujourd'hui un point de référence obligé pour toute personne qui aimerait écrire sur la démocratie. Cependant, pourquoi Tocqueville fait-il tant référence à l'humanité quand il évoque l'état de la démocratie aux Etats-Unis et en Europe? Démocratie et humanité ont-elles un lien particulier dans sa pensée? Quel est ce lien? Cela a-t-il un quelconque intérêt pour nous aujourd'hui? Cet aspect de la pensée tocquevillienne n'aurait-il pas été déjà suffisamment

étudié? C'est dans un tel état d'esprit que j'ai commencé à parcourir les 29 volumes des œuvres complètes de Tocqueville: ouvrages publiés, lettres, discours, ébauches de travaux académiques, littéraires ou politiques, etc. Quelle ne fut ma surprise de confirmer que là aussi restait patent l'intérêt de Tocqueville pour l'humanité. Etudiant ensuite la bibliographie des recherches menées sur Tocqueville, j'ai alors noté qu'aucun article ne traitait de la place primordiale qu'occupe l'humanité dans sa pensée.

L'une des affirmations de Tocqueville qui m'interpella vivement fut celle-ci:

«On veut absolument faire de moi un homme de parti et je ne le suis point; on me donne des passions et je n'ai que des opinions, ou plutôt je n'ai qu'une seule passion, l'amour de la liberté et de la dignité humaine. Toutes les formes de gouvernement ne sont à mes yeux que des moyens plus ou moins parfaits de satisfaire cette sainte et légitime passion de l'homme»<sup>1</sup>.

Dans cette phrase, Tocqueville nous dit que sa préoccupation va bien au-delà du politique. Sa préoccupation c'est l'humanité. Les systèmes politiques sont variés et peuvent être plus ou moins parfaits. Et ce à quoi Tocqueville accorde plus d'importance, quelque soit le système politique, c'est l'homme, sa dignité, ses droits et de façon spéciale le droit à la liberté.

L'autre raison qui attira mon attention sur l'intérêt humaniste de Tocqueville c'est le témoignage de ses contemporains. Par exemple, Louis de Kergolay écrivit, après le décès de son cousin, que ce qui préoccupait le plus Tocqueville,

«Ce n'est pas l'Amérique; ce n'est pas la France; ce n'est pas même uniquement la démocratie, mais c'est l'humanité elle-même»<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> *Œuvres complètes VI.1. Correspondance anglaise. Correspondance d'Alexis de Tocqueville avec Henry Reeve et John Stuart Mill*, Gallimard, Paris, 1954, p. 37.

Dorénavant, les œuvres complètes de Tocqueville (Gallimard, Paris) seront citées en commençant par le mot *OC*. Toutefois, je citerai:

- *OC I.1. De la Démocratie en Amérique*, 1961, comme *DA I*;
- *OC I.2. De la Démocratie en Amérique*, 1961, comme *DA II*;
- *OC II.1. L'Ancien régime et la révolution*, 1952, comme *ARR I*;
- *OC II.2. L'Ancien régime et la révolution*, 1953, comme *ARR II*.

D'autre part, l'ouvrage *De la Démocratie en Amérique I, édition historico-critique*, E. Nolla, Vrin, Paris, 1990, sera cité comme *DA I, éd. bis.-crit.*

Le second tome, *De la Démocratie en Amérique II, édition historico-critique*, E. Nolla, Vrin, Paris, 1990, sera cité comme *DA II, éd. bis.-crit.*

<sup>2</sup> DE KERGOLEY, L., «Etude littéraire sur Alexis de Tocqueville», cité par *OC XIII.2. Correspondance d'Alexis de Tocqueville et de Louis de Kergolay*, 1977, p. 363

Dans un autre témoignage, celui d'Henri-Dominique Lacordaire, j'ai remarqué que l'idée tocquevillienne d'humanité n'est pas une idée isolée. Elle est également en relation avec la révolution française, le christianisme et un certain mouvement de l'humanité vers la démocratie. En effet, selon Lacordaire, Tocqueville

«rattachait à l'Évangile ce mouvement progressif du genre humain vers l'égalité; il pensait que l'égalité devant Dieu, proclamée par l'Évangile, était le principe d'où était descendue l'égalité devant la loi, et que l'une et l'autre, l'égalité divine et l'égalité civile, avaient ouvert devant les âmes l'horizon indéfini où disparaissent toutes les distinctions arbitraires, pour ne laisser debout, au milieu des hommes, que la gloire laborieuse du mérite personnel»<sup>3</sup>.

A la vue des textes à peine cités, il m'a paru nécessaire de reprendre toute l'œuvre tocquevillienne à partir du prisme humanitaire. En fait, cet article prétend ouvrir un nouveau champ de recherches sur Alexis de Tocqueville. Vu l'absence d'études orientées vers le caractère humaniste de sa vie et de ses œuvres, cela donnera une vision complémentaire à la vision habituelle et aidera sûrement à mieux comprendre Tocqueville. Comprendre Tocqueville depuis *l'intérieur* et non depuis *l'extérieur*, c'est-à-dire comprendre Tocqueville à partir de ce qui le préoccupe le plus à savoir, comme lui-même disait tantôt, l'humanité et ses droits fondamentaux. C'est la raison pour laquelle ce travail contient beaucoup de citations directes de Tocqueville. Je l'ai fait exprès. En effet, compte tenu de la nouveauté du thème, je n'ai pas voulu seulement rendre ses idées. Il m'a semblé nécessaire de laisser parler Tocqueville. Ainsi, le lecteur pourra recevoir directement ses paroles et juger par lui-même de l'intérêt de Tocqueville pour l'humanité.

Dans cette introduction, j'aimerais faire une remarque importante qui, comme on verra, ressortira à de nombreuses reprises tout au long des lignes suivantes. Le sens à donner à l'adjectif *démocratique* dans toutes les expressions telles que *communauté internationale démocratique* ou *humanité démocratique* n'est pas un sens politique. En effet, le sens primaire que donne Tocqueville à la démocratie c'est celui d'*égalité des conditions*. Il s'agit d'une égalité dans la nature qui se reflète ensuite dans l'état social puis dans le politique. C'est donc

---

<sup>3</sup> LACORDAIRE, H.-D., cité par *OC XVI. Mélanges*, 1989, p. 317

seulement dans un troisième moment que la démocratie désigne pour lui une égalité politique.

Le présent article, qui constitue en fait un résumé de la thèse de doctorat, contient quatre parties. Dans la première, je montre comment Tocqueville part de l'idée d'égalité pour arriver à la conviction d'un futur démocratique pour l'Europe. Et ensuite, comment il applique cette certitude à l'humanité entière, laissant se profiler une certaine *mondialisation humaine* ou une *communauté internationale démocratique*. Dans la deuxième partie, on notera que Tocqueville voit dans la révolution française le moteur philosophico-juridique d'une telle communauté car la révolution a réveillé la sensibilité pour le respect des droits fondamentaux de l'homme. Quand Tocqueville revient plus en arrière dans le temps, il découvre que c'est le christianisme qui a été l'origine et le moteur religieux de la communauté internationale démocratique; c'est de cela que traite la troisième partie. Finalement, dans la quatrième et dernière partie, on verra un Tocqueville épris de cette humanité démocratique et de ses droits fondamentaux. Et à cela, il faudra ajouter que cette passion tocquevillienne pour l'humanité n'est absolument pas passée inaperçue à bon nombre de ses contemporains.

---

# Indice de la Thèse

REMERCIEMENTS	5
INTRODUCTION	7
<b>Chapitre 1</b>	
<b>DE L'ÉGALITÉ À LA COMMUNAUTÉ INTERNATIONALE DÉMOCRATIQUE</b>	
I. L'ÉGALITÉ AU PASSE ET AU PRÉSENT	11
1. L'égalité aux États-Unis	11
2. L'égalité en France et en Europe	13
2.1. La France et l'Europe dans le miroir américain	13
2.2. Principe égalitaire et histoire européenne	15
a) L'action du principe égalitaire sur la France et l'Europe	15
b) Égalité sociale – Égalité politique	19
II. L'ÉGALITÉ AU FUTUR	22
1. L'avenir de l'égalité en France et en Europe	22
1.1. Certitude démocratique	22
1.2. Tocqueville, précurseur de l'Union Européenne?	28
1.3. De la certitude à l'angoisse: le conflit intérieur tocquevillien	30
2. L'avenir de l'égalité dans le monde	34
2.1. Tocqueville et l'humanité	34
a) Tocqueville et les cultures étrangères	34
b) Égalité et vocabulaire	35
c) Égalité et humanité dans le vocabulaire tocquevillien	38
2.2. Égalité et humanité future	41
a) Une future communauté internationale démocratique?	41
– Hésitations	41
– La communauté internationale démocratique	44
– Hypothèse vraie ou fausse?	47
– Base philosophique de la communauté internationale démocratique	51
– Communauté internationale démocratique et communautés humaines démocratiques	53

b) Discussions autour de la communauté internationale démocratique	58
- Postures favorables	58
- Postures défavorables	63

## Chapitre 2

### LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, MOTEUR PHILOSOPHICO-JURIDIQUE DE LA COMMUNAUTÉ INTERNATIONALE DÉMOCRATIQUE

I. REVOLUTION FRANÇAISE ET COMMUNAUTÉ INTERNATIONALE DES DROITS DE L'HOMME	70
1. La communauté internationale des droits de l'homme	70
1.1. La patrie intellectuelle commune des droits de l'homme	70
1.2. Révolution française et droits de l'homme	73
a) Origine immédiate: philosophie et littérature françaises	77
b) Origine éloignée: l'époque moderne	80
- La méthode philosophique du XVIIIe siècle	80
- Société moderne égalitaire	83
2. L'état d'âme toquevillien face à la révolution	85
2.1. Admiration toquevillienne: une révolution unique en son genre	85
a) Liberté, égalité, fraternité	85
b) Révolution française et autres révolutions	89
2.2. Tristesse toquevillienne: la centralisation administrative	91
a) Qu'est-ce que la centralisation administrative?	93
b) Quels sont les fondements anthropologiques de la centralisation administrative?	94
II. La nouvelle religion des Droits de l'Homme	98
1. Caractéristiques de la nouvelle religion des droits de l'homme	99
2. L'expansion internationale des droits de l'homme	102
2.1. Exportation des droits de l'homme en Europe	102
a) Contre les abus de l'institution féodale européenne	103
b) Réception de la révolution française en Europe	106
2.2. Exportation des droits de l'homme dans le monde: civilisation européenne et impérialisme européen	108
a) Dans le continent américain	109
- Colonies françaises	110
- Colonies espagnoles et colonies anglaises	120
b) Dans le reste du monde	124
- Un Tocqueville colonialiste et impérialiste	124
- Colonialisme et impérialisme à visage humain?	127
- Indices actuels de la croissance de la religion des droits de l'homme	130
III. COMMUNAUTÉ INTERNATIONALE DES DROITS DE L'HOMME ET COMMUNAUTÉ INTERNATIONALE DÉMOCRATIQUE	135
1. Le courant démocratique	135



## INDICE DE LA THÈSE

2. La révolution française comme moteur philosophico-juridique de la communauté internationale démocratique	137
2.1. La révolution française n'a pas beaucoup innové	137
2.2. La révolution française: moteur philosophico-juridique de la communauté internationale démocratique	139

### Chapitre 3

#### LE CHRISTIANISME, ORIGINE ET MOTEUR RELIGIEUX DE LA COMMUNAUTÉ INTERNATIONALE DÉMOCRATIQUE

I. LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, FILLE DU CHRISTIANISME	146
1. Le christianisme n'est pas contraire aux principes de la révolution	147
2. La révolution française a puisé dans le christianisme	149
II. LA REVOLUTION DEMOCRATIQUE, FILLE DU CHRISTIANISME	155
1. La première communauté internationale démocratique	155
1.1. Antiquité grecque, romaine, judaïque et révolution chrétienne	155
1.2. La démocratie européenne et son origine chrétienne	159
1.3. La démocratie américaine et son origine chrétienne	166
a) L'Amérique du nord	166
b) L'Amérique du sud	170
1.4. Une révolution à échelle mondiale	172
a) Expansion par dynamisme propre	172
b) Expansion favorisée	175
2. Influence dans les idées et les mœurs	177
2.1. Effets des croyances sur les idées	177
2.2. Idées chrétiennes et morale moderne	180
2.3. Une religion démocratique	186
2.4. Le long et difficile voyage de l'intelligence humaine	191
III. CHRISTIANISME ET HUMANITÉ TOCQUEVILLIENNE	193
1. Admiration et tristesse envers le christianisme	195
1.1. Admiration tocquevillienne	195
1.2. Tristesse tocquevillienne	197
a) Amalgame entre pouvoir spirituel et pouvoir temporel	197
b) Faiblesses de la liberté humaine	201
2. Influence du christianisme sur l'idée tocquevillienne d'humanité	206
2.1. Humanité tocquevillienne et création divine	207
a) Humanité, démocratie et création	207
b) Importance de l'idée de création	208
- Droits et devoirs naturels des hommes entre eux	208
- L'esclavage, crime contre l'humanité	210
2.2. Humanité tocquevillienne et providence divine	215
a) Le christianisme: une religion providentielle	215
b) Humanité, démocratie et providence	217

c) Importance de l'idée de providence	218
- La répartition égale des droits et des richesses	219
- Providence et liberté humaine	223

## Chapitre 4

### LA PASSION TOCQUEVILLIENNE POUR LA COMMUNAUTÉ INTERNATIONALE DÉMOCRATIQUE

I. L'UNIQUE PASSION TOCQUEVILLIENNE	229
1. Tocqueville et son amour pour l'humanité démocratique	229
1.1. Caractère général: l'humanité	229
1.2. Caractère particulier: la patrie	233
2. Tocqueville et son amour pour la liberté humaine	235
3. L'humanité démocratique, règle d'actuation humaine	239
3.1. La société au service de l'homme	239
a) Primauté de l'individu sur la société	239
b) Tocqueville opposé au socialisme	242
c) Individu, famille, commune et Etat	244
3.2. L'humanité comme norme morale transcendante	246
a) L'humanité comme norme	247
b) L'humanité, norme transcendante	250
- Tocqueville vs. Kant	250
- Humanité transcendante vs. Humanité immanente	252
II. TOCQUEVILLE ET SES CRITIQUES CONTEMPORAINS	257
1. Tocqueville vu par Lacordaire	257
1.1. Egalité et liberté	257
1.2. La démocratie comme héritage du christianisme	258
1.3. Humanité transcendante	263
1.4. Amour patriotique et conflit intérieur tocquevillien	266
2. Tocqueville vu par Ampère	269
2.1. Egalité et futur démocratique	270
2.2. Démocratie comme nouvelle religion	271
2.3. Origine chrétienne du mouvement démocratique	271
2.4. Amour de l'humanité et transcendance	272
Conclusions	
- Analyse historico-scientifique et théorie des idées	275
- Passion pour l'humanité démocratique et esprit d'impartialité	278
- Le prisme humanitaire	281
BIBLIOGRAPHIE	285
INDEX DES NOMS	293
TABLE DES MATIÈRES	297

---

## Bibliographie de la thèse

### ŒUVRES D'ALEXIS DE TOCQUEVILLE

Edition des Œuvres Complètes, Gallimard, Paris

- I.1. *De la Démocratie en Amérique*, 1961.
- I.2. *De la Démocratie en Amérique*, 1961.
- II.1. *L'Ancien régime et la révolution*, 1952.
- II.2. *L'Ancien régime et la révolution*, 1953.
- III.1. *Ecrits et discours politiques*, 1962.
- III.2. *Ecrits et discours politiques*, 1985.
- III.3. *Ecrits et discours politiques*, 1990.
- IV.1. *Ecrits sur le système pénitentiaire en France et à l'étranger*, 1984.
- IV.2. *Ecrits sur le système pénitentiaire en France et à l'étranger*, 1984.
- V.1. *Voyages en Sicile et aux Etats-Unis*, 1957.
- V.2. *Voyages en Angleterre, Irlande, Suisse et Algérie*, 1958.
- VI.1. *Correspondance anglaise. Correspondance d'Alexis de Tocqueville avec Henry Reeve et John Stuart Mill*, 1954.
- VI.2. *Correspondance anglaise. Correspondance et conversations d'Alexis de Tocqueville et de Nassau William Senior*, 1990.
- VI.3. *Correspondance anglaise*, 2003.
- VII. *Correspondance étrangère d'Alexis de Tocqueville. Amérique, Europe occidentale*, 1986.
- VIII.1. *Correspondance d'Alexis de Tocqueville et de Gustave de Beaumont*, 1967.
- VIII.2. *Correspondance d'Alexis de Tocqueville et de Gustave de Beaumont*, 1967.
- VIII.3. *Correspondance d'Alexis de Tocqueville et de Gustave de Beaumont*, 1967.
- IX. *Correspondance d'Alexis de Tocqueville et d'Arthur de Gobineau*, 1959.
- X. *Correspondance et écrits locaux*, 1995.
- XI. *Correspondance d'Alexis de Tocqueville et de Pierre-Paul Royer-Collard. Correspondance d'Alexis de Tocqueville et de Jean-Jacques Ampère*, 1970.
- XII. *Souvenirs*, 1964.
- XIII.1. *Correspondance d'Alexis de Tocqueville et de Louis de Kergolay*, 1977.
- XIII.2. *Correspondance d'Alexis de Tocqueville et de Louis de Kergolay*, 1977.

- *XIV. Correspondance familiale*, 1998.
- *XV.1 Correspondance d'Alexis de Tocqueville et de Francisque de Corcelle. Correspondance d'Alexis de Tocqueville et de Madame Swetchine*, 1983.
- *XV.2 Correspondance d'Alexis de Tocqueville et de Francisque de Corcelle. Correspondance d'Alexis de Tocqueville et de Madame Swetchine*, 1983.
- *XVI. Mélanges*, 1989.
- *XVIII. Correspondance d'Alexis de Tocqueville avec Adolphe de Circourt et avec Madame de Circourt*, 1983.

Edition historico-critique, Eduardo Nolla, Vrin, Paris, 1990

- *De la Démocratie en Amérique I.*
- *De la Démocratie en Amérique II.*

#### ŒUVRES ET ARTICLES SUR TOCQUEVILLE ET SUR LE SUJET DE THÈSE

- ALIGISAKIS, Maximos, «L'impertinence de la société civile», *Transitions*, 2 (2001), pp. 25-46.
- AMOORE, Louise, «Ambiguities of global civil society», *Review of international studies*, 30 (2004), pp. 89-110.
- ANHEIER, Helmut, «Introducing Global Civil Society», *Global Civil Society*, Helmut Anheier, Marlies Glasius et Mary Kaldor (eds.), Oxford University Press, Oxford, 2001, pp. 3-22.
- ANTOINE, Agnès, *L'impensé de la démocratie*, Fayard, Paris, 2003.
- ARISTOTE, *Politique*, Jean Aubonnet (trad.), Belles Lettres, Paris, 1960.
- ARON, Raymond, «Idées politiques et vision historique de Tocqueville», *Revue française de science politique*, 3 (1960), pp. 509-526.
- AUDIER, Serge, *Tocqueville retrouvé*, Vrin, 2004.
- AULARD, Alphonse et MIRKINE-GUETZEVITCH, Boris, *Les déclarations des droits de l'homme*, Scientia, Aalen, 1977.
- AVRAMOVIC, Zoran, «The contradictions of democracy globalization», *Sociological Society*, 20 (2006), pp. 115-125.
- BENOIT, Jean Louis,
  - «Foi, providence et religion chez Tocqueville», *L'actualité de Tocqueville. Cahiers de philosophie politique et juridique de Caen*, 19 (1991), pp. 119-134.
  - «Tocqueville aurait-il enfin trouvé ses juges? Ôter son masque au parangon de la vertu démocratique!», *ResPublica*, 27 (2001).
  - *Tocqueville moraliste*, Champion, Paris, 2004.
- BERGSON, Henri, *Les deux sources de la morale et de la religion*, Librairie Félix Alcan, Paris, 1933.
- BOUDON, Raymond, *Tocqueville aujourd'hui*, Odile Jacob, Paris, 2005.
- BURKE, Edmund, *Reflections on the revolution in France*, Standford University Press, Standford, 2001.

- CAILLE, Alain, «Quelle autre mondialisation?», *Revue du Mauss*, 2 (2002), pp. 148-170.
- COLLIARD, Claude-Albert, «Le message libérateur», *La Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789: ses origines, sa pérennité*, Josette Beer-Gabel, Claude-Albert Colliard et Gérard Conac (eds.), La documentation française, Paris, 1990, pp. 298-316.
- D'ANTIN, Dominique, «L'évolution des droits de l'homme depuis 1968», *Persona y Derecho*, 59 (2008), pp. 339-355.
- DACHEUX, Eric, «Associations et construction européenne: vers une société civile internationale?», *Etudes de communication [En ligne]*, 26 (2003), pp. 2-12, mis en ligne le 13 octobre 2008. <<http://edc.revues.org/index120.html>>, consulté le 20 janvier 2011.
- DAWSON, Christopher, «The modern dilemma», *Christianity and European Culture*, Gerald J. Russello (ed.), CUA Press, Washington, 1998, pp. 118-131.
- DE ROBIEN, Gilles, *Alexis de Tocqueville*, Flammarion, Paris, 2000.
- DESCARTES, René, *Œuvres de Descartes VI. Discours de la méthode & Essais*, Vrin, Paris, 1996.
- DÍEZ DEL CORRAL, Luis, *El pensamiento político de Tocqueville*, Alianza Editorial, Madrid, 1989.
- DUBET, François, «Les inégalités multipliées ou les épreuves de l'égalité», *Une société-monde? Les dynamiques sociales de la mondialisation*, Daniel Mercure (ed.), Les Presses de l'Université Laval et De Boeck, Québec, 2001, pp. 93-114.
- FAZIO, Mariano, *Historia de las ideas contemporáneas*, Rialp, Madrid, 2006.
- FOHLEN, Claude, «La filiation américaine de la Déclaration des droits de l'homme», *La Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789: ses origines, sa pérennité*, Josette Beer-Gabel, Claude-Albert Colliard et Gérard Conac (eds.), La documentation française, Paris, 1990, pp. 21-29.
- FURET, François, *Penser la révolution française*, Gallimard, Paris, 1978.
- GLASIUS, Marlies, «Introducing Global Civil Society», *Global Civil Society*, Helmut Anheier, Marlies Glasius et Mary Kaldor (eds.), Oxford University Press, Oxford, 2001, pp. 3-22.
- IMBERT, Jean, «La discussion des articles 10 et 11 de la Déclaration des droits de l'homme à l'Assemblée Constituante», *L'Eglise Catholique et la Déclaration des droits de l'homme*, Presses de l'Université d'Angers, Angers, 1990, pp. 51-58.
- INSEL, Ahmet, «Quelle autre mondialisation?», *Revue du Mauss*, 2 (2002), pp. 148-170.
- JANARA, Laura, «Brothers and Others: Tocqueville and Beaumont, U.S. Genealogy, Democracy, and Racism», *Political theory*, 32 (2004), pp. 773-800.
- JARDIN, A., *Alexis de Tocqueville*, Hachette, Paris, 1984.
- KALDOR, Mary, «Introducing Global Civil Society», *Global Civil Society*, Helmut Anheier, Marlies Glasius et Mary Kaldor (eds.), Oxford University Press, Oxford, 2001, pp. 3-22.
- LAMBERTI, Jean-Claude, *Tocqueville et les deux démocraties*, Presses Universitaires de France, Paris, 1983.

- LANGLEY, Paul, «Ambiguities of global civil society», *Review of international studies*, 30 (2004), pp. 89-110.
- LECA, Jean, «De la lumière sur la société civile», *Critique internationale*, 21 (2003), pp. 62-72.
- LEGROS, Robert, *L'idée d'humanité*, Grasset, Paris 1990.  
— *L'avènement de la démocratie*, Grasset, Paris, 1999.
- LENOIR, Frédéric, *Le Christ philosophe*, Plon, Paris, 2007.
- LERNER, Max, *Tocqueville and American civilization*, Transaction Publishers, New Jersey, 1994.
- LLANO, Alejandro, «Libertad y sociedad», *Ética y política en la sociedad democrática*, Alejandro Llano, Jesús Ballesteros, Jacinto Choza, Antonio-Carlos Pereira-Menaut et Javier de Lucas (eds.), Espasa-Calpe, Madrid, 1981, pp. 75-126.
- LOCKE, John, *Lettre sur la tolérance*, GF-Flammarion, Paris, 1992.
- MADELIN, Henri, «Le devenir de l'humanité», *Etudes* (3) 2004, pp. 293-296.
- MANENT, Pierre, «Tocqueville, political philosopher», *The Cambridge Companion to Tocqueville*, Cheryl B. Welch (ed.), Cambridge University Press, New York, 2006, pp. 108-120.  
— *Tocqueville et la nature de la démocratie*, Fayard, Paris, 1993.
- MARITAIN, Jacques, *Christianisme et démocratie*, Hartmann, Paris, 1947.
- MELONIO, Françoise, *Tocqueville et les Français*, Aubier, Paris, 1993.
- MILLÁN-PUELLES, Antonio, *Léxico filosófico*, Rialp, Madrid, 1984.
- MIRALLES, Antonio, *El matrimonio*, Palabra, Madrid, 1997.
- MODERNE, Franck, «La Déclaration des droits de l'homme et du citoyen: son influence en Amérique latine», *La Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789: ses origines, sa pérennité*, Josette Beer-Gabel, Claude-Albert Colliard et Gérard Conac (eds.), La documentation française, Paris, 1990, pp. 277-297.
- MÚGICA, Fernando, *John Stuart Mill, lector de Tocqueville*, Eunsa, Pamplona, 2010.
- RAWLS, John, *A theory of justice*, Harvard University Press, Cambridge, 1999.
- RAYNAUD, Philippe, «La Déclaration des droits de l'homme et du citoyen: son influence au Royaume-Uni et en Allemagne», *La Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789: ses origines, sa pérennité*, Josette Beer-Gabel, Claude-Albert Colliard et Gérard Conac (eds.), La documentation française, Paris, 1990, pp. 264-273.
- ROCHER, Guy, «La mondialisation: un phénomène pluriel», *Une société-monde? Les dynamiques sociales de la mondialisation*, Daniel Mercure (ed.), Les Presses de l'Université Laval et De Boeck, Québec, 2001, pp. 17-31.
- SARALEGUI, Miguel, «Bien común», *Diccionario de filosofía*, Ángel Luis González (ed.), EUNSA, Pamplona, 2010, pp. 137-140.
- SCHLEIFER, James, *The making of Tocqueville's Democracy in America*, Liberty Fund, Indianapolis, 2000.
- THERIAULT, Joseph-Yvon, «Individualisation, universalisation, démocratisation: le temps de l'histoire», *Possibles*, 15 (1991), pp. 127-140.
- VERDOODT, Albert, *Naissance et signification de la Déclaration universelle des droits de l'homme*, Nauwelaerts, Louvain-Paris, 1963.

## BIBLIOGRAPHIE DE LA THÈSE

- VOLTAIRE, François-Marie, *Dictionnaire philosophique*, «Athéisme», GF-Flammarion, Paris, 1964.
- WAHL, Nicholas, «Les déclarations des colonies américaines: une autre tradition de la liberté», *La Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789: ses origines, sa pérennité*, Josette Beer-Gabel, Claude-Albert Colliard et Gérard Conac (eds.), La documentation française, Paris, 1990, pp. 30-35.
- WELCH, Cheryl B., «Tocqueville on fraternity and fratricide», *Cambridge Companion to Tocqueville*, Cheryl B. Welch (ed.), Cambridge University Press, Cambridge, 2006, pp. 303-336.

## BIBLIOGRAPHIE ANNEXE

- *Enchiridion symbolorum definitionum et declarationum de rebus fidei et morum*, Henricus Denzinger et Adolfus Schonmetzer (eds.), Herder, Freiburg, 1973.
- *La Charte des droits fondamentaux de l'Union Européenne*, Jean-Yves Carlier et Olivier De Schuster (dir.), Bruylant, Bruxelles, 2002.
- *La charte internationale des droits de l'homme*, Service de l'information des Nations Unies, New York, 1978.





---

# Tocqueville et la communauté internationale démocratique

Etude de l'idée d'humanité au travers de ses écrits

## 1ère Partie DE L'ÉGALITÉ À LA COMMUNAUTÉ INTERNATIONALE DÉMOCRATIQUE

**A**ller à la recherche d'une idée de communauté internationale démocratique dans la pensée d'Alexis de Tocqueville implique nécessairement commencer par ce qui a constitué le point de départ de son analyse sociopolitique: son voyage aux Etats-Unis. En effet, c'est grâce à son séjour américain que Tocqueville s'aperçut de l'important rôle que joue l'égalité des conditions comme principe de mouvement historique.

### I. L'ÉGALITÉ AU PASSE ET AU PRÉSENT

#### 1. *L'égalité aux Etats-Unis*

D'avril 1831 à février 1832, Alexis de Tocqueville réalise son premier et unique voyage en Amérique. Il s'y rend en compagnie de son meilleur ami: Gustave de Beaumont. Profitant du prétexte d'enquêter sur le système pénitencier, ils veulent connaître de plus près le seul pays qui en ce moment se gouvernait sans monarchie ni aristocratie, la première république des temps modernes: les Etats-Unis d'Amérique. A son ami Charles Stoffels, Tocqueville dira son intention d'aller voir «ce que c'est qu'une grande république»<sup>1</sup>.

Après dix mois de séjour au pays de l'oncle Sam, Tocqueville rédigea le livre le plus fameux sur la démocratie moderne: *De la démocratie en Amérique*. Dans cet ouvrage, il raconte comment il a été vivement frappé par la société

---

<sup>1</sup> *DA I, éd. his.-crit.*, p. XXII, note 37.

qu'il a découverte. Il remarque qu'au cœur de cette nouvelle civilisation américaine il existe un dénominateur commun: *l'égalité des conditions*. Et il va même jusqu'à la personnaliser en montrant son actuation au sein de la société: «Parmi les objets nouveaux qui, pendant mon séjour aux Etats-Unis, ont attiré mon attention, aucun n'a plus vivement frappé mes regards que l'égalité des conditions. Je découvris sans peine l'influence prodigieuse qu'exerce ce premier fait sur la marche de la société; il donne à l'esprit public une certaine direction, un certain tour aux lois; aux gouvernants des maximes nouvelles, et des habitudes particulières aux gouvernés. Bientôt je reconnus que ce même fait étend son influence fort au delà des mœurs politiques et des lois, et qu'il n'obtient pas moins d'empire sur la société civile que sur le gouvernement: il crée des opinions, fait naître des sentiments, suggère des usages et modifie tout ce qu'il ne produit pas. Ainsi donc, à mesure que j'étudiais la société américaine, je voyais de plus en plus, dans l'égalité des conditions, le fait générateur dont chaque fait particulier semblait descendre, et je le retrouvais sans cesse devant moi comme un point central où toutes mes observations venaient aboutir»<sup>2</sup>.

Tocqueville constate donc que dans la société américaine il n'y a pas eu et il n'y aura pas de place pour l'aristocratie, entendue au sens médiéval. C'est une société dans laquelle les relations sont basées sur l'égalité naturelle entre les hommes. Il n'y a personne qui soit considéré socialement plus important à cause d'un certain titre nobiliaire. Voilà pourquoi, selon Tocqueville, l'Amérique est le seul pays où la démocratie s'exerce le plus souverainement.<sup>3</sup> Ce qui signifie que «l'Amérique est la terre de la démocratie»<sup>4</sup>. Ainsi, «pour Tocqueville, l'égalité des conditions devient le principe de la démocratie»<sup>5</sup>. Qu'en est-il de la France et de l'Europe?

## 2. *L'égalité en France et en Europe*

«Alors je reportai ma pensée vers notre hémisphère, et il me sembla que j'y distinguais quelque chose d'analogue au spectacle que m'offrait

<sup>2</sup> *DA I*, p. 1.

<sup>3</sup> Cfr. *OC III.3. Ecrits et discours politiques*, 1990, p. 174.

<sup>4</sup> *DA II*, p. 180.

<sup>5</sup> DÍEZ DEL CORRAL, L., *El pensamiento político de Tocqueville*, Alianza Editorial, Madrid, 1989, p. 57: «...para Tocqueville, la igualdad de condiciones viene a ser el principio de la democracia». La traduction est mienne.

le nouveau monde. Je vis l'égalité des conditions qui, sans y avoir atteint comme aux Etats-Unis ses limites extrêmes, s'en rapprochait chaque jour davantage; et cette même démocratie, qui régnait sur les sociétés américaines, me parut en Europe s'avancer rapidement vers le pouvoir»<sup>6</sup>. En France et en Europe, Tocqueville aperçoit aussi l'égalité des conditions, il la voit présente dans la société. Mais contrairement aux Etats-Unis, elle n'est pas encore parvenue à maturité. Et c'est justement la vue de cette égalité personnifiée, qui s'installe en Europe, qui pousse Tocqueville à écrire son livre sur la démocratie<sup>7</sup>.

L'auteur de *La démocratie* se sert de l'Amérique comme d'un miroir dans lequel il regarde la France et l'Europe. Dans une lettre de l'année 1847 à Kergolay, il affirme: «Quoique j'aie très rarement parlé de la France dans ce livre, je n'en ai pas écrit une page sans penser à elle et sans l'avoir pour ainsi dire devant les yeux. Et ce que j'ai surtout cherché à mettre en relief aux Etats-Unis et à faire bien comprendre, c'est moins la peinture complète de cette société étrangère, que ses contrastes ou ses ressemblances avec la nôtre»<sup>8</sup>. Quand il écrit à son ami Ampère en 1859, l'année de sa propre mort, Tocqueville rappelle cette idée en disant: «Je n'ai pas voulu faire un tableau, mais présenter un miroir»<sup>9</sup>. La relation que Tocqueville établit entre les Etats-Unis, la démocratie, la France et l'Europe est exprimée par Raymond Aron en ces termes: «Aux Etats-Unis, Tocqueville n'a pas été seulement, en voyageur, observer les mœurs et coutumes d'autres hommes, il a voulu, en sociologue, tout à la fois décrire une communauté unique et comprendre les particularités dans lesquelles s'exprime, outre-Atlantique, la tendance démocratique commune à l'ancien et au nouveau monde»<sup>10</sup>. Tocqueville se présente donc en sociologue conscient de la nouveauté qu'il a devant les yeux et qui la scrute parce qu'il veut bien la comprendre. Il est également conscient de l'originalité de sa pensée<sup>11</sup> et du grand intérêt que cela pourrait susciter en Europe.

<sup>6</sup> *DAI*, p. 1.

<sup>7</sup> Cfr. *ibid.*: «De ce moment j'ai conçu l'idée du livre qu'on va lire».

<sup>8</sup> *OC XIII.2. Correspondance d'Alexis de Tocqueville et de Louis de Kergolay*, p. 209.

<sup>9</sup> *DAI*, éd. *bis.-crit.*, p. LII, note 164.

<sup>10</sup> ARON, R., «Idées politiques et vision historique de Tocqueville», *Revue française de science politique*, 3 (1960), p. 509.

<sup>11</sup> Cfr. BOUDON, R., *Tocqueville aujourd'hui*, Odile Jacob, Paris, 2005, p. 17.

## II. L'ÉGALITÉ AU FUTUR

1. *L'avenir de l'égalité en France et en Europe*

## 1.1. Certitude démocratique

François Furet affirme que l'orientation de Tocqueville vers l'avenir constitue l'une des originalités de son analyse sur la démocratie. En effet, «avant *La démocratie en Amérique*, l'Amérique est pensée par la culture européenne comme l'enfance de l'Europe, l'image de ses débuts: l'installation, le défrichement, l'homme conquérant dans un monde sauvage. Le livre de Tocqueville, opérant quasiment par déduction à partir de l'hypothèse centrale de l'égalité, retourne cette image comme un gant. L'Amérique, dit-il aux européens, ce n'est pas votre enfance, c'est votre avenir»<sup>12</sup>. A partir de son observation de l'histoire des peuples de l'Europe ainsi que de leur état social, c'est-à-dire des idées et des mœurs présentes dans la société, Tocqueville retira la certitude de l'avènement de la démocratie dans toute l'Europe. Il le dit sans ambages dans ses dernières impressions au moment où il quitte l'Angleterre en 1833: «L'avenir prochain de la société européenne est toute démocratique: c'est ce dont on ne saurait douter»<sup>13</sup>.

Une manière qu'a Tocqueville d'exprimer le mouvement de son continent vers la démocratie c'est en faisant référence au nombre de sa population: trois cent millions à son époque. Dans un manuscrit de *La Démocratie*, il écrit que «le grand, le capital intérêt du siècle c'est l'organisation et l'éducation de la démocratie»<sup>14</sup>. Et en marge à ce texte, il ajoute: «Il ne faut pas qu'on l'oublie, aujourd'hui c'est bien plus encore de l'existence même de la société dont il s'agit que de telle forme de gouvernement plutôt que telle autre, mais c'est de la civilisation autant que des lois, de savoir si on sera libre ou esclave, de la dignité humaine autant que de la prospérité de quelques-uns, du sort de trois ou quatre cent millions d'hommes et non de la destinée d'une nation»<sup>15</sup>. Dans une lettre de janvier 1835, adressée à son cousin Louis de Kergolay, il fait la déclaration suivante: «je ne saurais croire que Dieu pousse depuis plusieurs siècles deux ou trois cent millions d'hommes vers l'égalité des conditions pour

<sup>12</sup> FURET, F., *Penser la révolution française*, Gallimard, Paris, 1978, p. 29.

<sup>13</sup> OC V.2. *Voyages en Angleterre, Irlande, Suisse et Algérie*, 1958, p. 37.

<sup>14</sup> DA I, éd. bis.-crit., p. 245, note o

<sup>15</sup> *Ibidem*.

les faire aboutir au despotisme de Tibère et de Claude»<sup>16</sup>. Puis il ajoute que cette pensée n'est pas nouvelle chez lui: «il y a déjà près de dix ans que je pense une partie des choses que je t'exposais tout à l'heure»<sup>17</sup>. Et face à un Kergolay qui lui reproche de se «montrer à découvert dès les premiers mots»<sup>18</sup>, Tocqueville répond: «dans le reste de l'ouvrage il m'eût été impossible de placer le corps d'idées qui forme l'introduction et cependant je ne voulais point qu'on ignorât le fond de ma pensée»<sup>19</sup>. L'introduction de *La Démocratie* a donc une importance particulière aux yeux de Tocqueville: elle lui permet de révéler sa conviction personnelle. Raison pour laquelle André Jardin, grand connaisseur de Tocqueville, retient que «cette lettre est probablement l'une des plus importantes»<sup>20</sup> car «plusieurs des idées centrales de la pensée de Tocqueville s'y expriment avec une parfaite netteté»<sup>21</sup>.

La conscience qu'a Tocqueville du futur démocratique de l'Europe se retrouve chez plusieurs de ses analystes. Selon Luc Monnier, «les événements de 1830 avaient fortifié sa conviction que la société marchait fatalement vers la démocratie. Aussi s'était-il proposé d'aller l'étudier chez un grand peuple qui semblait avoir résolu tous les problèmes politiques et sociaux qu'elle posait. En observant les conséquences de l'égalité dans le nouveau monde, Tocqueville n'avait pas perdu de vue l'Europe; car le livre, qu'il avait rapporté de son voyage, n'avait d'autre objet que de préparer ses contemporains à cette grande révolution démocratique»<sup>22</sup>. Et c'est aussi ce que soutient André Jardin car il affirme que «c'est aux environs de sa vingtième année qu'Alexis de Tocqueville prit conscience de l'idée centrale autour de laquelle sa pensée allait inlassablement tourner: un mouvement providentiel, irréversible, conduisait les sociétés occidentales vers la démocratie»<sup>23</sup>.

Ici, il me faut souligner une idée d'importance capitale pour la compréhension de la pensée tocquevillienne présentée dans cet article. Quand Alexis de Tocqueville parle de *démocratie* il se réfère avant tout à un état social plus qu'à un état politique. En effet, il «est évident que, par démocratie, il en-

<sup>16</sup> OC XIII.1. *Correspondance d'Alexis de Tocqueville et de Louis de Kergolay*, 1977, p. 373.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 374.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 375.

<sup>19</sup> *Ibidem.*

<sup>20</sup> JARDIN, A., cité par *ibid.*

<sup>21</sup> *Ibidem.*

<sup>22</sup> MONNIER, L., cité par OC XII. *Souvenirs*, 1964, pp. 7-8

<sup>23</sup> JARDIN, A., cité par OC III.2. *Ecrits et discours politiques*, 1985, p. 11

tend le plus souvent un état de la société et non un mode de gouvernement (...) Tôt ou tard, la France arrivera, comme l'Amérique, à l'égalité presque complète des conditions. La démocratie, telle que la voit ce descendant d'une grande famille, c'est donc la disparition de l'aristocratie, le nivellement des conditions»<sup>24</sup>. Dans son étude sur l'Amérique, Tocqueville distingue l'état social démocratique de l'état politique démocratique. Dans un manuscrit publié par Eduardo Nolla, on peut lire ce qui suit: «Pour peu qu'on jette les regards sur la société civile et politique aux Etats-Unis, on découvre comme deux grands faits qui dominent tous les autres et dont le reste découle. La démocratie constitue l'état social. Le dogme de la souveraineté du peuple le droit politique. Ces deux choses ne sont point analogues. La démocratie est une manière d'être de la société. La souveraineté du peuple, une forme de gouvernement»<sup>25</sup>. Tocqueville fait donc la part des choses entre ce qui est politique et ce qui est social et montre comment les deux aspects s'influencent mutuellement. C'est ce que l'on perçoit à partir de l'organisation même des deux tomes du livre de *La démocratie*. Le premier porte sur les *effets politiques de l'égalité sociale* c'est-à-dire sur le gouvernement démocratique. Le second tome traite des *effets sociaux de l'égalité politique* c'est-à-dire des idées et des mœurs démocratiques. La certitude démocratique de Tocqueville permet-elle de le considérer comme précurseur de l'actuelle Union Européenne démocratique? C'est la question que je traiterai maintenant.

## 1.2. Tocqueville, précurseur de l'Union Européenne?

Au vu des textes précédents, on constate qu'il existe chez Tocqueville une idée d'unité démocratique européenne. Comme observent Françoise Mélonio et Lise Queffelec, «il a conscience de l'unité de l'Europe continentale dont il se sent “un membre sympathique”»<sup>26</sup>. Cette unité se veut, avant tout, culturelle et non pas politique. Le passage le plus éloquent se retrouve dans la correspondance de Tocqueville. Dans une lettre qu'il adresse depuis Paris à Carlo di Torrigiani et datée du 9 avril 1842, il demande des renseignements

<sup>24</sup> ARON, R., «Idées politiques et vision historique de Tocqueville», *Revue française de science politique*, p. 512

<sup>25</sup> *DA I, éd. bis.-crit.*, p. 38

<sup>26</sup> MELONIO, F. et QUEFFÉLEC, L., citées par *OC VII. Correspondance étrangère d'Alexis de Tocqueville. Amérique, Europe occidentale*, 1986, p. 255

sur l'état des prisons en Italie. Ensuite, il ajoute le texte suivant: «Toute l'Europe ne forme plus aujourd'hui à vrai dire qu'une seule nation divisée en différentes provinces. L'exemple de chacune d'elles ne peut manquer d'avoir de l'influence sur la conduite de toutes les autres»<sup>27</sup>. Tocqueville constate donc l'existence d'une certaine intégration entre les nations européennes et considère chacune d'elles comme la partie d'un même tout.

A partir de sa conscience d'une Europe démocratiquement unitaire, peut-on affirmer que Tocqueville est un précurseur de l'actuelle Union Européenne? Un texte sur lequel je reviendrai plus en avant pourrait le laisser supposer: «Dans les siècles aristocratiques, chaque peuple, comme chaque individu, est enclin à se tenir immobile et séparé de tous les autres. Dans les siècles démocratiques, l'extrême mobilité des hommes et leurs impatients désirs font qu'ils changent sans cesse de place, et que les habitants des différents pays se mêlent, se voient, s'écoutent et s'empruntent. Ce ne sont donc pas seulement les membres d'une même nation qui deviennent semblables; les nations elles-mêmes s'assimilent, et toutes ensemble ne forment plus à l'œil du spectateur qu'une vaste démocratie dont chaque citoyen est un peuple»<sup>28</sup>. Tocqueville vient de prédire la disparition des barrières entre les nations. Notons toutefois que dans ce passage, il décrit un fait social et non un fait politique. De plus, comme nous verrons plus tard, ce texte s'applique en réalité à l'humanité entière. Néanmoins, il est vrai qu'on pourrait d'abord l'appliquer à l'Europe puisque c'est la première unité humaine la plus familière à Tocqueville.

Il existe cependant un texte qui empêche d'inférer l'existence d'une idée d'unité politique européenne dans la pensée tocquevillienne. C'est le suivant: «On nous assure, il est vrai, que nous n'aurons plus la guerre, ou du moins que la guerre deviendra un fait tellement rare et passager, qu'il n'est pas sage d'agir en vue d'un pareil événement. Le spectacle de l'humanité dément une telle espérance. Si l'homme a changé de nos jours, en bien des points, la face extérieure du monde, rien ne fait voir qu'il se soit changé lui-même. Pourquoi donc les gouvernements de notre temps auraient-ils des qualités, des lumières et des vertus que les simples citoyens ne montrent pas? Pourquoi seraient-ils exempts des passions et des vices dont ceux-ci continuent à donner l'exemple? Quand nous nous apercevons tous les jours que la paix est si difficile à mainte-

<sup>27</sup> *OC IV.2. Ecrits sur le système pénitentiaire en France et à l'étranger*, 1984, p. 103

<sup>28</sup> *DA II*, pp. 79-80.

nir entre les membres d'un même peuple, et sous l'empire des mêmes lois, on se flatterait de la faire régner éternellement parmi les nations indépendantes? Ce sont là de puérides et dangereuses utopies»<sup>29</sup>. Tocqueville sait donc qu'il existe une unité culturelle européenne mais il n'est pas dupe en matière d'unité politique et cela à cause des possibles guerres entre les peuples de l'Europe comme on le voit dans ce fragment de son *Rapport sur le projet de chemin de fer de Paris à Cherbourg*, rédigé en 1844. En conséquence, affirmer que Tocqueville fut un précurseur de l'actuelle Union Européenne dépend du niveau où l'on se situe. Si on se réfère à une unité culturelle démocratique, alors la réponse est affirmative. Mais s'il s'agit d'une unité politique, elle est plutôt négative. Après l'Europe, comment voit Tocqueville le futur de l'humanité?

## 2. *L'avenir de l'égalité dans le monde*

### 2.1. Hésitations

Quand il conclut *La démocratie en Amérique*, Tocqueville note dans un manuscrit non publié: «Finir le livre par un grand chapitre qui tâche de résumer tout le sujet *démocratique* et d'en tirer *oratoirement* les conséquences pour le monde et en particulier l'Europe et nous»<sup>30</sup>. Et lorsqu'il écrit à son frère Edouard en 1839, Tocqueville lui dit: «Il y a trois semaines environ que j'ai terminé, à ma satisfaction, le chapitre final. Il est court, il contient des idées fort générales et par conséquent fort incomplètes, mais je crois qu'il termine bien l'ouvrage et qu'il en résume et en juge les idées mères. J'ai suivi après beaucoup de tâtonnements ton idée qui consistait à faire de ce dernier chapitre l'examen succinct de l'influence générale qu'a l'égalité sur le sort des hommes»<sup>31</sup>. On constate donc que selon l'académicien français, l'idée de finir *La démocratie* en appliquant l'égalité au futur des hommes lui a été suggérée par son frère aîné. Mais, comme on verra, une telle orientation était déjà présente tout au long de son œuvre.

Jusqu'où ira cette démocratie qui avance dans l'histoire au détriment de l'aristocratie? Où nous mènera cette égalisation des conditions? Quel en sera l'aboutissement final pour l'humanité? C'est bien là l'ensemble des doutes de

<sup>29</sup> OC X. *Correspondance et écrits locaux*, 1995, p. 635.

<sup>30</sup> DA II, éd. bis.-crit., p. 278, note b. L'italique provient du texte original.

<sup>31</sup> OC XIV. *Correspondance familiale*, 1998, p. 212.



Tocqueville sur le futur. Ses écrits traduisent une certaine incertitude. Dans la conclusion du best-seller sur la démocratie, il écrit: «Je voudrais, avant de quitter pour jamais la carrière que je viens de parcourir, pouvoir embrasser d'un dernier regard tous les traits divers qui marquent la face du monde nouveau, et juger enfin de l'influence générale que doit exercer l'égalité sur le sort des hommes; mais la difficulté d'une pareille entreprise m'arrête; en présence d'un si grand objet, je sens ma vue qui se trouble et ma raison qui chancelle. (...) Quoique la révolution qui s'opère dans l'état social, les lois, les idées, les sentiments des hommes, soit encore bien loin d'être terminée, déjà on ne saurait comparer ses œuvres avec rien de ce qui s'est vu précédemment dans le monde. Je remonte de siècle en siècle jusqu'à l'antiquité la plus reculée; je n'aperçois rien qui ressemble à ce qui est sous mes yeux. Le passé n'éclairant plus l'avenir, l'esprit marche dans les ténèbres»<sup>32</sup>. Du cadre qui vient d'être présenté, se dégage un Tocqueville hésitant, un Tocqueville qui ne veut pas pronostiquer le futur de la démocratie dans le monde. Cependant, la lecture des œuvres complètes de Tocqueville, en même temps qu'elles font apparaître ses doutes sur l'avenir, laissent entrevoir ses prédictions.

## 2.2. La communauté internationale démocratique

Dans la conclusion du livre sur la démocratie, à peine mentionnée, Tocqueville poursuit en se permettant quelques observations sur l'avenir. Il écrit: «Cependant, au milieu de ce tableau si vaste, si nouveau, si confus, j'entrevois déjà quelques traits principaux qui se dessinent, et je les indique: (...) Presque tous les extrêmes s'adoucissent et s'émoussent; presque tous les points saillants s'effacent pour faire place à quelque chose de moyen, qui est tout à la fois moins haut et moins bas, moins brillant et moins obscur que ce qui se voyait dans le monde»<sup>33</sup>. Et tout de suite après il ajoute ce qui nous intéresse le plus: «Je promène mes regards sur cette foule innombrable composée d'êtres pareils, où rien ne s'élève ni ne s'abaisse. Le spectacle de cette uniformité universelle m'attriste et me glace, et je suis tenté de regretter la société qui n'est plus»<sup>34</sup>. *Uniformité universelle*, voici l'expression qu'utilise Tocqueville pour

<sup>32</sup> *DA II*, p. 336.

<sup>33</sup> *Ibid.*, pp. 336-337.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 337.

donner une image du monde qu'il entrevoit. Et c'est un spectacle qui l'attriste, comme il l'avoue. Se souvenant de son origine aristocratique, il regrette la fougue des hautes vertus de la société qui s'en est allée pour laisser la place aux vertus moyennes de la démocratie.

Dans sa même œuvre sur l'Amérique, à un autre endroit, Tocqueville fait référence à une marche de l'humanité vers l'unité à travers le principe démocratique: «Les anglais du nouveau monde ont entre eux mille autres liens, et ils vivent dans un siècle où tout cherche à s'égaliser parmi les hommes. Le moyen âge était une époque de fractionnement. Chaque peuple, chaque province, chaque cité, chaque famille, tendaient alors fortement à s'individualiser. De nos jours, un mouvement contraire se fait sentir, les peuples semblent marcher vers l'unité. Des liens intellectuels unissent entre elles les parties les plus éloignées de la terre, et les hommes ne sauraient rester un seul jour étrangers les uns aux autres, ou ignorants de ce qui se passe dans un coin quelconque de l'univers»<sup>35</sup>. Selon Tocqueville, l'égalité s'impose donc à tous les hommes. Et tous les peuples de la terre semblent vouloir se fondre socialement.

A partir des deux textes précédents, je peux déjà déduire que Tocqueville voit dans le futur une *humanité démocratique* ou, en utilisant une expression contemporaine, une *communauté internationale démocratique*. L'idée ici en présence est donc celle d'une *mondialisation humaine*, c'est-à-dire une mondialisation de l'idée d'égalité naturelle des hommes qui se manifeste à un niveau social. Il est important d'insister une fois de plus sur le fait que Tocqueville fait référence à une égalité sociale et non à une égalité politique ou forme de gouvernement démocratique. Cette distinction est importante car ne pas la saisir c'est penser que Tocqueville affirme que tous les gouvernements des nations seront démocratiques. Or en réalité, Tocqueville parle plutôt d'un fait social: les barrières sociales disparaissent et l'idée d'humanité se fait moins particulière et plus universelle. Quand Tocqueville se réfère à une communauté internationale démocratique, c'est donc de cela qu'il s'agit. Et c'est ce que fait remarquer Aron lorsqu'il écrit que «la démocratie, selon Tocqueville, est d'abord et avant tout un fait social, l'égalité des conditions. Ce fait a pour expression normale, dans l'ordre politique, la souveraineté du peuple et la participation des citoyens aux affaires publiques. Dans l'ordre économique, bien

---

<sup>35</sup> *DAI*, pp. 429-430.

qu'il n'implique pas la fin des inégalités de richesses, il suscite la protestation des pauvres contre la répartition des fortunes et il tend à favoriser normalement la réduction des inégalités»<sup>36</sup>.

Il est bon de remarquer que, pour le moment, l'intuition de Tocqueville n'est pas quelque chose d'absolue. L'académicien français présente plutôt l'humanité démocratique comme une possibilité, il la prend comme une hypothèse. En effet, il disait: «les peuples semblent marcher vers l'unité»<sup>37</sup>. Et c'est le verbe *sembler* qui fait ressortir cette idée d'hypothèse. Cependant, l'intuition tocquevillienne d'une future humanité démocratique est plus qu'une hypothèse. Il me faut maintenant présenter d'autres textes de l'auteur qui renforcent beaucoup plus son pressentiment.

Comme souvenir de son voyage en Angleterre en 1833, Tocqueville écrit: «Le pouvoir de l'aristocratie en Angleterre, qu'on pourrait appeler la domination des classes riches, perd cependant chaque jour de son étendue. Ceci vient de plusieurs causes. La première résulte du mouvement général imprimé à l'esprit humain dans tout le monde de nos jours. Le siècle est éminemment démocratique»<sup>38</sup>. Tocqueville constate donc que l'esprit humain de son époque est déjà affecté et imprégné de l'idée d'égalité sociale entre les hommes. On peut aussi noter la généralisation qu'il donne à ce fait: il ne l'applique pas seulement à la France et à l'Europe mais au monde. Dans l'avertissement de la 12<sup>ème</sup> édition du livre de *La démocratie*, Tocqueville rappelle que «ce livre a été écrit, il y a quinze ans, sous la préoccupation constante d'une seule pensée: l'avènement prochain, irrésistible, universel de la démocratie dans le monde. Qu'on le relise: on y rencontrera à chaque page un avertissement solennel qui rappelle aux hommes que la société change de forme, l'humanité de condition et que de nouvelles destinées s'approchent»<sup>39</sup>. Dans ce texte, il me faut souligner une fois de plus l'orientation de Tocqueville vers l'humanité. Dans un autre endroit, il écrit: «Je veux faire entendre à tous qu'un état social démocratique est une nécessité invincible de notre temps»<sup>40</sup>. Et pour marquer ce caractère irrémédiable,

<sup>36</sup> ARON, R., «Idées politiques et vision historique de Tocqueville», *Revue française de science politique*, p. 513.

<sup>37</sup> *DA I*, p. 429.

<sup>38</sup> *OC V.2. Voyages en Angleterre, Irlande, Suisse et Algérie*, p. 37.

<sup>39</sup> *DA II, éd. bis.-crit.*, p. 324.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 8, note f. L'italique provient du texte original.

il évoque le mouvement de la démocratie dans l'histoire en la qualifiant de «marche fatale de l'égalité»<sup>41</sup>.

*De la démocratie en Amérique* cache cependant un passage qui peut être considéré comme le plus explicite. Ce passage présente l'humanité démocratique de façon beaucoup plus nette que dans les textes précédents. Il apparaît dans le deuxième tome, au chapitre XVII de la première partie. Ce chapitre s'intitule: *De quelques sources de poésie chez les nations démocratiques*. Là, Tocqueville qualifie l'humanité de *vaste démocratie* et parle des nations qui s'assimilent chaque fois plus. Il écrit: «Dans les siècles aristocratiques, chaque peuple, comme chaque individu, est enclin à se tenir immobile et séparé de tous les autres. Dans les siècles démocratiques, l'extrême mobilité des hommes et leurs impatients désirs font qu'ils changent sans cesse de place, et que les habitants des différents pays se mêlent, se voient, s'écoutent et s'empruntent. Ce ne sont donc pas seulement les membres d'une même nation qui deviennent semblables; les nations elles-mêmes s'assimilent, et toutes ensemble ne forment plus à l'œil du spectateur qu'une vaste démocratie dont chaque citoyen est un peuple. Cela met pour la première fois au grand jour la figure du genre humain»<sup>42</sup>. Le spectateur est bien entendu Alexis de Tocqueville. Et, aux yeux de celui-ci ce sont toutes les nations qui se mélangent et qui forment alors cette immense démocratie, cette communauté internationale égalitaire.

Dans un discours aux académies françaises, Tocqueville nous offre un autre texte contenant la même idée. Mais cette fois-ci, ce qui surprend énormément c'est qu'il affirme que même les guerres contribuent au rapprochement entre nations et favorisent l'humanité démocratique: «Chaque nation, chaque tribu, chaque classe a primitivement formé comme une humanité à part, ayant et voulant avoir des lois, des mœurs, des intérêts, des droits qui ne fussent qu'à elle. Mais peu à peu les besoins, les sympathies, les guerres mêmes les forcèrent toutes de communiquer. Après s'être rapprochées pour se combattre, elles se rapprochèrent pour s'aider; en se pratiquant, elles finirent par découvrir avec surprise qu'elles puisaient, sans s'être entendues, leurs sentiments, leurs opinions, leurs lois, à la même source; elles virent bien alors qu'elles n'étaient que des parties diverses d'un même tout, et l'homme apparut enfin à travers la multitude variée des hommes»<sup>43</sup>.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 278, note a.

<sup>42</sup> *DA II*, pp. 79-80.

<sup>43</sup> *OC XVI. Mélanges*, p. 227.

Au vu de ces nouveaux textes, je déduis donc que l'idée de communauté internationale démocratique est chez Tocqueville plus qu'une hypothèse. Plus haut, il utilisait le verbe *sembler* mais ses derniers propos sont beaucoup plus catégoriques. De plus, l'intuition de Tocqueville se révèle vieille chez lui. En effet, le passage qui porte sur la vaste démocratie provient du début de sa carrière politique tandis que le suivant date de 1851, c'est-à-dire huit années avant son décès. A la fin des deux dernières citations, Tocqueville ajoutait que «cela met pour la première fois au grand jour la figure du genre humain»<sup>44</sup> et que «l'homme apparut enfin à travers la multitude variée des hommes»<sup>45</sup>. A un autre endroit, on peut aussi lire que «lorsque les conditions sont fort inégales, et que les inégalités sont permanentes (...) on n'envisage jamais que certains hommes et non pas l'homme»<sup>46</sup>. Que signifient ces assertions? En fait, elles indiquent ce qui constitue, pour Tocqueville, l'origine ou la cause de l'assimilation entre les hommes et les nations.

### 2.3. Base philosophique de la communauté internationale démocratique

Tocqueville ne se charge pas seulement de prédire une communauté internationale démocratique. Il indique en plus la raison profonde de ce nivellement universel: l'idée d'homme, l'idée d'une égale nature humaine. Aux citations précédentes, il me faut ajouter deux autres que l'on retrouve dans les écrits tocquevilliens. Dans le chapitre XVII de *La démocratie en Amérique*, dans la troisième partie du Tome II, Tocqueville traite de l'amour des richesses matérielles. Ensuite il explique comment cet amour des biens terrestres développe le commerce et l'industrie. Ce chapitre s'intitule *Comment l'aspect de la société, aux Etats-Unis, est tout à la fois agité et monotone*. En guise de conclusion à ce chapitre, Tocqueville écrit quelque chose auquel on ne s'attend pas dans un tel chapitre: le pourquoi de l'humanité démocratique. «Ce que je dis de l'Amérique –affirme-t-il– s'applique du reste à presque tous les hommes de nos jours. La variété disparaît du sein de l'espèce humaine; les mêmes manières d'agir, de penser et de sentir se retrouvent dans tous les coins du monde. Cela ne vient pas seulement de ce que tous les peuples se pratiquent davan-

<sup>44</sup> *DA II*, pp. 79-80.

<sup>45</sup> *OC XVI. Mélanges*, p. 227.

<sup>46</sup> *DA II*, pp. 21-22.

tage et se copient plus fidèlement, mais de ce qu'en chaque pays les hommes, s'écartant de plus en plus des idées et des sentiments particuliers à une caste, à une profession, à une famille, arrivent simultanément à ce qui tient de plus près à la constitution de l'homme, qui est partout la même. Ils deviennent ainsi semblables, quoiqu'ils ne se soient pas imités. Ils sont comme des voyageurs répandus dans une grande forêt dont tous les chemins aboutissent à un même point. Si tous aperçoivent à la fois le point central et dirigent de ce côté leurs pas, ils se rapprochent insensiblement les uns des autres, sans se chercher, sans s'apercevoir et sans se connaître, et ils seront enfin surpris en se voyant réunis dans le même lieu. Tous les peuples qui prennent pour objet de leurs études et de leur imitation, non tel homme, mais l'homme lui-même, finiront par se rencontrer dans les mêmes mœurs, comme ces voyageurs au rond-point»<sup>47</sup>.

Ainsi donc l'aspect des hommes est chaque fois plus le même. Deux raisons motivent cette assertion tocquevillienne. La première est d'ordre historique: les hommes ont de plus en plus de relations et d'échanges entre eux. La seconde raison est d'ordre philosophique: il existe dans leur pensée une tendance démocratique à regarder la nature de l'homme plutôt que des critères aristocratiques de division tels que la profession, la caste ou la famille. Dans un manuscrit de *La démocratie*, adjoint au texte précédent, Tocqueville dit: «Après que les préjugés de profession, de caste, de famille ont disparu pour laisser la place aux idées mères et générales, les hommes sont encore divisés par les préjugés de nation, qui arrêtent dans les dernières limites la hardiesse et la généralisation de la pensée, mais ce classement de la pensée humaine par nation ne saurait durer longtemps si plusieurs nations adoptent en même temps un état social démocratique. Toutes ces nations prenant alors l'homme lui-même pour but de leur recherche et l'homme étant le même partout, une multitude de leurs idées arrivent à se ressembler non parce qu'elles s'imitent (ce qui arrive souvent) mais parce qu'elles se rapprochent simultanément sans s'être concertées du même objet»<sup>48</sup>. Puis Tocqueville ajoute: «Ce point central en philosophie c'est l'étude de l'homme»<sup>49</sup>.

Prendre la nature de l'homme pour objet d'étude et d'imitation, c'est donc utiliser un principe philosophique qui porte petit-à-petit l'humanité

---

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 237.

<sup>48</sup> *DA II, éd. bis.-crit.*, p. 191, note e.

<sup>49</sup> *Ibid.*, note f.

vers le nivellement universel. Comme dit Fernando Múgica, «en même temps que l'expérience du semblable se libère des conditions historico-sociales qui la particularisent, la sensibilité vers et la reconnaissance du semblable deviennent plus universelles»<sup>50</sup>. La prédiction que fait Tocqueville d'une communauté internationale démocratique se base donc sur une théorie des idées. C'est en effet l'existence de l'idée d'égalité naturelle humaine qui porte peu-à-peu l'humanité vers un nivellement universel. Finalement, on constate bel et bien que Tocqueville voit l'humanité future comme une *communauté internationale démocratique*. Pourquoi *communauté*? Parce que Tocqueville fait référence à la nature humaine comme élément commun. Il regroupe les personnes humaines dans une unité à cause du «lien général qui les rassemble toutes dans le vaste sein du genre humain»<sup>51</sup>. Pourquoi *internationale*? Parce que l'humanité tocquevillienne est universelle. Pourquoi *démocratique*? Parce qu'entendue au sens d'égalité naturelle qui se manifeste dans l'absence de barrières sociales entre les hommes.

#### 2.4. Tocqueville rêveur?

Si par communauté internationale démocratique on entend un monde dans lequel toutes les nations adoptent un système de gouvernement politique démocratique. Ou bien, si par communauté internationale démocratique, on entend un monde sans aucune frontière ni barrière politique, économique ou religieuse et dans lequel il n'existe pas de conflits. Alors, on ne peut que voir naître des réactions de scepticisme face aux prévisions tocquevilliennes car la situation précédemment décrite serait une situation utopique de l'humanité. Or, une telle vision se trouve aux antipodes de celle qu'a Tocqueville de l'humanité future. En effet, dans l'un de ses manuscrits, conservé à l'Université de Yale, il le dit explicitement. Il écrit: «Expliquer quelque part ce que j'entends par siècles d'égalité démocratiques. Ce n'est pas ce temps chimérique où tous les hommes seront parfaitement semblables et égaux, mais ceux-ci: ...ceux où il n'y aura plus de classification permanente, caste, classe, de barrière infranchis-

<sup>50</sup> MÚGICA, F., *John Stuart Mill, lector de Tocqueville*, Eunsa, Pamplona, 2010, p. 20: «Conforme la experiencia del semejante se libera de las condiciones histórico-sociales que la particularizan, la sensibilidad hacia y el reconocimiento del semejante se tornan más universales». La traduction est mienne.

<sup>51</sup> *DA II*, pp. 21-22.

sable ou même très difficile à franchir, de telle sorte que si tous les hommes ne sont pas égaux, ils peuvent tous aspirer au même point... ce qui répand le sentiment de l'égalité au sein même des conditions inégales»<sup>52</sup>.

Au texte précédent, il faudrait ajouter celui-ci: «Un peuple, une société, un temps démocratique, ne veut pas dire un peuple, une société, un temps où tous les hommes sont égaux, mais un peuple, une société, un temps où il n'y a plus de castes, de classes fixes, de privilèges, de droits particuliers et exclusifs, de richesses permanentes, de propriétés immobilières dans les mains des familles, où tous les hommes peuvent incessamment monter et descendre et se mêler de toutes les manières. Quand je l'entends dans le sens politique, je dis *démocratie*. Quand je veux parler des effets de l'égalité, je dis *l'égalité*»<sup>53</sup>. Avec ces propos, on retrouve donc l'idée sur laquelle j'ai insisté plus haut à maintes reprises, à savoir que la démocratie tocquevillienne est d'abord un état social avant d'être un état politique. Le premier sens de la démocratie chez lui est celui d'absence de barrières et de hiérarchies sociales entre les hommes fondée sur la conscience d'une commune nature humaine.

Il convient donc de souligner que la vision qu'a Tocqueville de l'humanité future n'est pas une vision utopique. Elle diffère, par exemple, de celle de Karl Marx. Pour ce dernier la démocratie réelle «sera non politique, reposant sur la fin de la division de la société en classes, sur la fin des particularismes nationaux, et même pour lui, sur la fin des égoïsmes individuels. L'individu sans médiation, en parfaite communion avec la communauté universelle, qui sera le citoyen de cette fin de l'histoire, version communiste, annonçait là aussi la fin des passions collectives»<sup>54</sup>. Au contraire, le pressentiment qu'a Tocqueville de l'avènement d'une société universelle égalitaire ne laisse pas de côté la liberté humaine et ses avatars. L'académicien français sait que l'homme est libre et a aussi des faiblesses. Voilà pourquoi, pour lui, une société démocratique doit avoir en son sein un certain dynamisme car elle sera toujours confrontée aux problèmes que fait naître la démocratie que sont, par exemple, l'individualisme et le despotisme. Ce dynamisme, Tocqueville le situe dans l'exercice de la liberté politique au travers de la décentralisation administrative. L'idée de communauté internationale démocratique

<sup>52</sup> *DA II, éd. bis.-crit.*, p. 7, note e.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 14, note g. L'italique provient du texte original.

<sup>54</sup> THERIAULT, J.-Y., «Individualisation, universalisation, démocratisation: le temps de l'histoire», *Possibles*, 15 (1991), pp. 127-140.



que l'on retrouve chez Tocqueville n'est donc pas idyllique. Tocqueville n'est ni rêveur ni idéaliste.

En plus de ce qui vient d'être dit, il me semble important d'insister sur le caractère scientifique de l'analyse tocquevillienne. Cette analyse se fonde en effet sur une étude des faits historiques et sur une théorie des idées. A travers le rapprochement des hommes au cours de l'histoire, dû à des motifs variés, Tocqueville note la persistance de l'idée d'égalité. C'est une idée qui lui semble capitale et qu'il voit présente dans les mœurs et les idées qui circulent dans la société. Tant que cette idée sera présente parmi les idées et les mœurs d'une société, elle ne manquera pas de se répandre et d'avoir à la longue des conséquences tant sur le plan social que sur le plan politique. Voilà pourquoi quand Tocqueville se réfère à l'Europe, il dira par exemple: «Je suis aussi profondément convaincu qu'on puisse l'être de quelque chose dans ce monde que nous sommes irrésistiblement entraînés par nos lois et par nos mœurs vers l'égalité presque complète des conditions»<sup>55</sup>. L'inéluctabilité que Tocqueville applique à l'avènement de la démocratie en Europe et dans le monde n'est donc pas une prévision banale et sans fondement. En conclusion, l'idée tocquevillienne d'humanité démocratique a une dimension historique et une dimension philosophique. Quel bilan peut-on faire aujourd'hui de la prédiction tocquevillienne?

## 2.5. L'aujourd'hui de la communauté internationale démocratique

Plusieurs auteurs ont traité de l'idée tocquevillienne d'humanité. Robert Legros, dans son œuvre intitulée *L'idée d'humanité*, écrit par exemple que «c'est sous l'effet de l'égalisation des conditions, montre Tocqueville, que prend forme et consistance l'idée d'humanité universelle»<sup>56</sup>. Selon Serge Audier, «Tocqueville, il faut le répéter, se sépare de toute conception relativiste ou historiciste: pour lui, l'idée juste de la démocratie coïncide avec la reconnaissance de l'homme par l'homme, et avec le sentiment d'appartenir non pas seulement à une même *société*, mais à une même *humanité*»<sup>57</sup>. L'idée tocquevillienne d'humanité apparaît aussi dans les écrits de Cheryl Welch: «La dé-

<sup>55</sup> OC XIII.1. *Correspondance d'Alexis de Tocqueville et de Louis de Kergolay*, p. 373.

<sup>56</sup> LEGROS, R., *L'idée d'humanité*, Grasset, Paris 1990, p. 181.

<sup>57</sup> AUDIER, S., *Tocqueville retrouvé*, Vrin et Ehes, Paris, 2004, p. 194. L'italique provient du texte original.

mocratie, Tocqueville nous le dit dans de nombreux contextes, implique des appels à *l'humanité* parce que l'égalité doit avoir une certaine référence, une dimension à partir de laquelle tous sont égaux. Cette dimension c'est notre appartenance commune à la race humaine»<sup>58</sup>. Rappelant le texte cité plus haut à propos de la vaste démocratie, Welch indique l'orientation de l'académicien français vers le futur. En effet, «lorsque Tocqueville, de façon prophétique, considère le long terme, il prévoit un nivellement non seulement des individus mais aussi des nations et des peuples»<sup>59</sup>. Pour Gilles de Robien, auteur d'une biographie de Tocqueville, ce dernier est «de ceux qui fondent leur pensée sur l'irréversibilité de l'histoire. La révolution de 1830 l'a bouleversé, au double motif qu'elle scelle à ses yeux le tombeau de la monarchie et qu'elle confirme l'évolution inéluctable de l'humanité vers ce qu'il faut bien appeler, quelle qu'en soit la forme, la démocratie»<sup>60</sup>.

Cette prédiction peut certainement être mieux appréciée de nos jours plus qu'à l'époque de Tocqueville. Deux siècles nous séparent déjà du père du libéralisme politique, deux siècles durant lesquels on a pu observer un grand développement des moyens de communication et d'échanges entre les peuples. L'assimilation sociale ne constitue certainement pas encore une réalité tangible en tous les points de la terre, mais nous sommes déjà habitués à dire que nous vivons dans un monde globalisé. Selon François Dubet, Tocqueville «identifie la modernité et le sens même de l'histoire au *triomphe obstiné de l'égalité*»<sup>61</sup>. Et Dubet ajoute qu'il «est clair que le scénario de Tocqueville a été largement confirmé: les sociétés modernes sont égalitaires dans la mesure où elles étendent le droit à l'égalité, notamment à l'égalité des chances, où, en termes normatifs et politiques, elles acceptent les inégalités tant qu'elles n'empêchent pas les individus de concourir dans les épreuves de l'égalité des chances. Un récit optimiste de la modernité

<sup>58</sup> WELCH, C. B., «Tocqueville on fraternity and fratricide», *The Cambridge Companion to Tocqueville*, p. 305: «Democracy, Tocqueville tells us in many contexts, entails the claims of *humanité* because equality must have some referent, some dimension on which all are equal. That dimension is our common membership in the human race». L'italique provient du texte original. La traduction est mienne.

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 309: «When Tocqueville, in prophetic mode, takes the long view, he foresees a levelling not only of individuals but of nations or peoples». La traduction est mienne.

<sup>60</sup> DE ROBIEN, G., *Alexis de Tocqueville*, Flammarion, Paris, 2000, pp. 57-58.

<sup>61</sup> DUBET, F., «Les inégalités multipliées ou les épreuves de l'égalité», *Une société-monde? Les dynamiques sociales de la mondialisation*, D. Mercure (ed.), Les Presses de l'Université Laval et De Boeck, Québec, 2001, p. 94. L'italique provient du texte original.

pourrait montrer sans difficulté que les sociétés démocratiques, au sens de Tocqueville, ont peu à peu fait reculer les inégalités de caste et d'ordre, l'esclavage, l'absence de droits politiques, la marginalisation des femmes, les aristocraties de naissance...»<sup>62</sup>.

D'autre part, le phénomène de la mondialisation que nous vivons aujourd'hui n'est pas non plus en marge de l'analyse toquevillienne. Zoran Avramovic affirme que le début du 20<sup>ème</sup> siècle a donné raison à Tocqueville et qu'on ne saurait tourner le dos à l'académicien français si l'on veut faire face aux défis de la mondialisation. En effet, «depuis 1989 le discours politique du monde contemporain a été dominé par le terme démocratie. Les penseurs théoriques et les élites politiques envoient un message à «la communauté internationale»: le monde sera démocratique parce que la démocratie n'a pas d'alternative. (...) Dans le débat sur la mondialisation de la démocratie et les problèmes qui s'entremêlent sur ce chemin, la pensée de Tocqueville est inévitable. Son esprit a vu la tendance et la transformation du 20<sup>ème</sup> siècle a enrichi son contenu»<sup>63</sup>. Que faut-il entendre par mondialisation? Selon Guy Rocher, «il est plus que probable que la mutation qu'imprimera la mondialisation à l'humanité sera l'un des faits dominants du siècle qui débute»<sup>64</sup>. Puis il distingue l'internationalisation de la mondialisation et de la globalisation. L'internationalisation désigne les «échanges de diverses natures, économiques, politiques, culturels, entre nations, aux relations qui en résultent, pacifiques ou conflictuelles, de complémentarité ou de concurrence»<sup>65</sup>. La mondialisation c'est «l'extension de ces relations et de ces échanges internationaux et transnationaux à l'échelle du monde, conséquence de la rapidité toujours croissante des transports et des communications dans la civilisation contemporaine»<sup>66</sup>. Et enfin, la globalisation «ferait référence à l'émergence d'un «système-monde» (...) au-delà des

<sup>62</sup> *Ibidem*.

<sup>63</sup> AVRAMOVIC, Z., «The contradictions of democracy globalization», *Sociological Society*, 20 (2006), p. 119: «Since 1989 the political speech of the contemporary world has been dominated by the term democracy. Theoretical thinkers and political elites send a message to «international community»: the world will be democratic because democracy has no alternative. (...) In the debate on democracy globalization and problems that merge on this path, Tocqueville's thought is unavoidable. His mind saw the tendency and the turn of 20<sup>th</sup> century has enriched its contents». La traduction est mienne.

<sup>64</sup> ROCHER, G., «La mondialisation: un phénomène pluriel», *Une société-monde? Les dynamiques sociales de la mondialisation*, p. 17.

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>66</sup> *Ibidem*.

relations internationales, au-delà de la mondialisation, un fait social total au sens propre du terme, un référent en soi»<sup>67</sup>.

Quelle relation entre mondialisation et analyse toquevillienne? Dans son étude, Guy Rocher distingue cinq types de mondialisation: la mondialisation économique, la mondialisation politique, la mondialisation culturelle, la mondialisation juridique et la mondialisation sociale<sup>68</sup>. Ce que j'ai retrouvé chez Tocqueville c'est une *mondialisation humaine* qui se trouve à la base tant de la mondialisation sociale tout comme des autres types de mondialisation. D'ailleurs, Tocqueville lui-même offre une preuve de cette mondialisation humaine: le mariage. Dans son livre sur *L'ancien régime et la révolution* il suggérait: «Voulez-vous savoir si la caste, les idées, les habitudes, les barrières qu'elle avait créées chez un peuple y sont définitivement anéanties: considérez-y les mariages. Là seulement vous trouverez le trait décisif qui vous manque»<sup>69</sup>. La société dans laquelle nous vivons actuellement est une société interr raciale. Des difficultés demeurent encore à certains endroits du globe. Mais de toutes parts, dans les cinq continents, il s'est opéré une intégration entre les races. A l'époque où Tocqueville vivait, le mariage interracial n'était en bien des endroits, qu'une réalité de fait et non de droit. Cela contredisait la nature, comme souligne Cheryl Welch, car «le désir spontané qu'a l'homme d'entrer en contact avec les autres devrait naturellement donner lieu à une *sociabilité* mutuelle et au mariage légal»<sup>70</sup>. Voilà pourquoi Gilles de Robien écrira aussi que «la mobilité sociale est l'autre nom de l'égalité (...) Et le mariage par inclination, que la tradition romanesque puis filmique habillera du mythe du coup de foudre, est précisément le symbole de la mobilité sociale. A partir du

---

<sup>67</sup> *Ibidem*.

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>69</sup> *ARR I*, p. 148. Le texte complet est le suivant: «C'était bien moins son parlement, sa liberté, sa publicité, son jury, qui rendaient dès lors, en effet, l'Angleterre si dissemblable du reste de l'Europe, que quelque chose de plus particulier encore et de plus efficace. L'Angleterre était le seul pays où l'on eût, non pas altéré, mais effectivement détruit le système de la caste. Les nobles et les roturiers y suivaient ensemble les mêmes affaires, y embrassaient les mêmes professions, et, ce qui est bien plus significatif, s'y mariaient entre eux. La fille du plus grand seigneur y pouvait déjà épouser sans honte un homme nouveau. Voulez-vous savoir si la caste, les idées, les habitudes, les barrières qu'elle avait créées chez un peuple y sont définitivement anéanties: considérez-y les mariages. Là seulement vous trouverez le trait décisif qui vous manque.»

<sup>70</sup> WELCH, C. B., «Tocqueville on fraternity and fratricide», *The Cambridge Companion to Tocqueville*, p. 312: «The spontaneous human desire for contact with others should naturally result in shared *sociabilité* and legal intermarriage». L'italique provient du texte original. La traduction est mienne.

moment où les élans du cœur, fussent-ils raisonnés, prennent le pas sur les convenances dynastiques et économiques, l'égalité fait un pas de géant. Cela aussi Tocqueville l'a compris»<sup>71</sup>.

### 3. *De la certitude à l'angoisse: le conflit intérieur toquevillien*

Avant de clore cette partie, il me faut expliquer pourquoi Tocqueville a tant voulu que ses contemporains regardent l'inéluctabilité du mouvement de l'Europe et de l'humanité vers la démocratie. En fait, Tocqueville a attiré l'attention sur le mouvement général parce qu'il voulait qu'on s'occupe mieux du particulier. On peut remarquer que le monde tout nouveau de l'égalité des conditions, qui est train de s'installer, ne constitue pas chez lui une réalité pacifique. La certitude du mouvement de l'égalité dans l'histoire le fait souffrir et lui déchire l'âme au point qu'il affirme dans l'introduction de *La démocratie* que «le livre entier qu'on va lire a été écrit sous l'impression d'une sorte de terreur religieuse produite dans l'âme de l'auteur par la vue de cette révolution irrésistible qui marche depuis tant de siècles à travers tous les obstacles, et qu'on voit encore aujourd'hui s'avancer au milieu des ruines qu'elle a faites»<sup>72</sup>.

Comment expliquer l'inquiétude de Tocqueville? Selon Pierre Manent, «le déchirement toquevillien est ici: il adhère à la formule démocratique, il la juge juste; et il en perçoit, avec une acuité inégalée, les effets vertigineusement destructeurs»<sup>73</sup>. Cependant, autour de lui, Tocqueville observe des jugements divergents sur l'égalisation de la société: «Une grande révolution démocratique, s'opère parmi nous: tous la voient, mais tous ne la jugent point de la même manière. Les uns la considèrent comme une chose nouvelle, et, la prenant pour un accident, ils espèrent pouvoir encore l'arrêter; tandis que d'autres la jugent irrésistible, parce qu'elle leur semble le fait le plus continu, le plus ancien et le plus permanent que l'on connaisse dans l'histoire»<sup>74</sup>. Pour sa part, Tocqueville est beaucoup plus partisan de la deuxième opinion: l'égalité s'avance réellement dans l'histoire de l'humanité et ne saurait être arrêtée. Le mouvement de la démocratie est irréversible, l'humanité ne connaîtra pas de retour à l'aristocratie. Et il importe d'ajuster au mieux l'organisation politique

<sup>71</sup> DE ROBIEN, G., *Alexis de Tocqueville*, p. 67.

<sup>72</sup> *DA I*, p. 4.

<sup>73</sup> MANENT, P., *Tocqueville et la nature de la démocratie*, Fayard, Paris, 1993, p. 175.

<sup>74</sup> *DA I*, p. 1.

à l'état social démocratique ou la liberté à l'égalité. Tocqueville s'inquiète alors qu'on ne se rende compte trop tard et qu'on ne puisse à temps diriger le mouvement démocratique vers le bien de l'entière société et de façon particulière vers celui de la société française et européenne.

La distinction entre égalité sociale et égalité politique, que j'ai évoquée plus haut, est ici aussi importante. Comme dit Raymond Aron, «la "révolution irrésistible" qui produit dans l'âme de l'auteur une sorte de terreur religieuse est sociale avant d'être politique, elle tend au "développement graduel et progressif de l'égalité"»<sup>75</sup>. En réalité, le problème de Tocqueville est celui-ci: Quel sera le sort politique de la liberté dans un état social démocratique? Aron le résume de la façon suivante: «Du même coup apparaît déjà le sens de ce que j'ai appelé «la question unique» de Tocqueville. (...) Le problème de Tocqueville me paraît, comme celui de Marx, à la fois historique et éternel. Historique puisque le penseur le présente lui-même comme lié au fait évident de la démocratisation des sociétés modernes. Eternel puisqu'il nous renvoie à l'antinomie ou à la conciliation entre égalité et liberté. Les sociétés où l'idéal suprême est égalitaire peuvent-elles être libres?»<sup>76</sup> Tocqueville a donc décelé un problème entre le futur démocratique et la liberté et il pense qu'il importe de bien adapter l'état social démocratique à la liberté politique afin de ne pas finir dans le despotisme. De tous les propos antérieurs, on peut déduire que le conflit intérieur tocquevillien porte sur une difficulté qui n'est pas seulement française ni européenne mais mondiale.

Arrivés à ce point, je dois revenir sur l'aspect historico-philosophique de la communauté internationale démocratique. En effet, Tocqueville soulignait plus haut qu'à travers les vicissitudes historiques, l'une des forces motrices de la marche de l'humanité vers la démocratie est l'orientation vers *l'homme* et vers l'idée d'égalité naturelle. Cependant, aussi surprenant que cela puisse paraître, la conscience de l'idée d'égalité naturelle n'est pas apparu de façon spontanée. Quand Tocqueville analyse l'histoire, il constate que parvenir à l'idée de l'unité de l'espèce humaine, et en conséquence à l'idée d'égalité naturelle de tous les hommes, n'a pas été chose aisée pour l'intelligence humaine. Il nous l'explique dans un discours qu'il prononça le 25 octobre 1851, lors de la séance publique annuelle des cinq académies (Académie française, Acadé-

<sup>75</sup> ARON, R., «Idées politiques et vision historique de Tocqueville», *Revue française de science politique*, p. 512.

<sup>76</sup> *Ibid.*, pp. 510-511.

mie des inscriptions et belles-lettres, Académie des sciences, Académie des beaux-arts, Académie des sciences morales et politiques).

En tant que président de l'Académie des sciences morales et politiques, il revenait à Tocqueville de donner le discours d'ouverture. Il dit à ses compères: «Ce qui me frappe ici (...) c'est quelque chose de plus grand que vous (...) c'est l'unité de l'esprit humain (...) l'image complète de l'intelligence humaine, si variée et pourtant une»<sup>77</sup>. Puis, il ajoute: «il a fallu une longue suite de siècles pour amener les hommes à découvrir, quoi? leur similitude et l'unité de l'espèce humaine!»<sup>78</sup> Ensuite, Tocqueville esquisse le panorama historique que j'ai déjà évoqué plus haut: «Chaque nation, chaque tribu, chaque classe a primitivement formé comme une humanité à part (...) Mais peu à peu les besoins, les sympathies, les guerres mêmes les forcèrent toutes de communiquer. Après s'être rapprochées pour se combattre, elles se rapprochèrent pour s'aider; (...) elles virent bien alors qu'elles n'étaient que des parties diverses d'un même tout, et l'homme apparut enfin à travers la multitude variée des hommes»<sup>79</sup>. En fait, Tocqueville attribue l'œuvre de prise de conscience de l'idée d'égalité naturelle à deux institutions. Ce sont elles qui ont le plus proclamé haut et fort l'existence d'une nature humaine commune à tous les hommes sans exception d'aucune sorte. Il s'agit de la révolution française et du christianisme. L'idée d'humanité avait un sens restreint d'un peuple à l'autre et c'est la révolution française ainsi que le christianisme qui lui donnèrent un sens universel en même temps qu'ils la rendirent démocratique en réclamant ses droits fondamentaux notamment l'égalité et la liberté.

## 2ème Partie

### LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, MOTEUR PHILOSOPHICO-JURIDIQUE DE LA COMMUNAUTÉ INTERNATIONALE DÉMOCRATIQUE

«La France a-t-elle exercé une influence bienfaisante ou funeste sur la destinée des hommes de nos jours? L'avenir seul le fera connaître. Mais nul ne saurait douter que cette influence n'ait existé et qu'elle ne soit grande

<sup>77</sup> OC XVI. *Mélanges*, p. 227.

<sup>78</sup> *Ibidem*.

<sup>79</sup> *Ibidem*.

encore»<sup>80</sup>. Telle est la question-réponse que Tocqueville met par écrit dans son article «Etat social et politique de la France avant et depuis 1789», paru dans la revue *London and Westminster Review*. L'académicien français est bien conscient que sa nation a joué un rôle particulier dans l'histoire de l'humanité. Positif ou négatif, seul l'avenir permettra d'apprécier le bilan final. Dans la pensée de Tocqueville, ce qui a été surtout positif c'est le fait que la révolution ait été la première à fonder une communauté internationale démocratique basée sur le droit. Et ce qui a été négatif, c'est d'avoir repris et vulgarisé le modèle de centralisation administrative créé par l'ancien régime. Tocqueville voit dans ce modèle un instrument d'oppression dans les mains des despotes et une porte ouverte à la violation des droits de l'homme défendus par la même révolution.

## I. LA COMMUNAUTE INTERNATIONALE DES DROITS DE L'HOMME

### 1. *Une patrie intellectuelle commune*

Quand Tocqueville regarde l'histoire de la révolution française, il va directement au cœur de cet événement unique en son genre. Et il l'identifie comme une «révolution qui reste fondée sur le vécu intérieur des acteurs de cette histoire»<sup>81</sup>. Tocqueville, selon François Furet, a fait une «critique de l'idée de révolution telle qu'elle a été vécue par les acteurs et véhiculée par leurs héritiers: c'est-à-dire, comme un changement radical, et comme l'origine d'un temps neuf»<sup>82</sup>. 1789 se veut en effet constructeur d'une ère nouvelle. 1789 c'est l'année d'un changement important pour la France. Mais c'est aussi l'année d'un changement inoubliable pour l'humanité car la révolution française a engendrée une nouvelle nation. Ses membres ne sont pas seulement français mais originaires de toutes les nationalités et races. Cette nouvelle patrie c'est la communauté internationale des droits de l'homme. Telle est la vision qu'Alexis de Tocqueville porte sur la révolution française. Voilà pourquoi, il affirme que la révolution française «a formé au-dessus de toutes les nationalités particulières, une patrie intellectuelle commune dont les hommes de toutes les nations ont pu devenir citoyens»<sup>83</sup>.

<sup>80</sup> DE TOCQUEVILLE, A., «Etat social et politique de la France avant et depuis 1789», *London and Westminster Review*, 5 (1836), cité par *ARR I*, p. 33.

<sup>81</sup> FURET, F., *Penser la révolution française*, p. 28.

<sup>82</sup> *Ibidem*.

<sup>83</sup> *ARR I*, p. 87.



Dans un autre passage, Tocqueville souligne l'orientation immédiate de la révolution vers les droits de l'homme. La révolution française en effet «a considéré le citoyen d'une façon abstraite, en dehors de toutes les sociétés particulières (...) Elle n'a pas recherché seulement quel était le droit particulier du citoyen français, mais quels étaient les devoirs et les droits généraux des hommes en matière politique»<sup>84</sup>. 1789 s'est donc tournée vers l'homme et non pas seulement vers les Français. Elle a visé les droits de l'homme et non pas seulement les droits des Français. Aux dires d'Agnès Antoine, «ce que la révolution française a consacré, au-delà des événements contingents qui l'ont constitué et de son objectif proprement politique, c'est l'universalité de la qualité d'homme (...). A travers l'abolition des privilèges et la reconnaissance des droits de l'homme, se jouent les retrouvailles de l'humanité avec elle-même»<sup>85</sup>. Comme souligne Claude-Albert Colliard, «les constituants français de 1789 lorsqu'ils ont établi et voté la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, ont voulu légiférer pour l'humanité»<sup>86</sup>. Ce fait explique la prolifération des expressions telles que: «la France, patrie des droits de l'homme»<sup>87</sup>, «la France est le pays des droits de l'homme»<sup>88</sup>.

Tenant compte de ce qui précède, on comprend alors que Gustave de Beaumont, avant la parution de *L'ancien régime et la révolution*, ait affirmé que «la révolution française mène toujours le monde, et rien de ce qui s'y fait, soit en bien, soit en mal, ne lui est étranger»<sup>89</sup>. Alexis de Tocqueville avait encouragé Beaumont à publier un article de journal afin d'aider le public à bien recevoir son œuvre. L'intime ami et compagnon de voyages de Tocqueville écrivit alors ces lignes dans lesquels il n'hésite pas à mettre en relation le livre sur la révolution avec la marche du monde. En fait, ces paroles de Beaumont se font l'écho de celles qu'écrivit Tocqueville dans le livre sur la démocratie: «Les discussions politiques d'un petit peuple démocratique ont des retentissements dans tout l'univers (...) parce que les discussions poli-

---

<sup>84</sup> *Ibid.*, p. 89.

<sup>85</sup> ANTOINE, A., *L'impensé de la démocratie*, Fayard, Paris, 2003, p. 118.

<sup>86</sup> COLLIARD, C.-A., «Le message libérateur», *La Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789: ses origines, sa pérennité*, J. Beer-Gabel, C.-A. Colliard et G. Conac (eds.), La documentation française, Paris, 1990, p. 316.

<sup>87</sup> *Ibid.*, p. 298.

<sup>88</sup> AULARD, A. et MIRKINE-GUETZEVITCH, B., *Les déclarations des droits de l'homme*, Scientia, Aalen, 1977, p. 8.

<sup>89</sup> *OC VIII.3. Correspondance d'Alexis de Tocqueville et de Gustave de Beaumont*, 1967, p. 406, note 2.

tiques d'un peuple démocratique, quelque petit qu'il soit, ont toujours un caractère de généralité qui les rendent intéressantes à l'espèce humaine. Ils parlent de l'homme en général et traitent des droits qu'il tient de sa nature, qui est partout la même»<sup>90</sup>. La France était socialement égalitaire à cause de l'importante œuvre centralisatrice réalisée par ses monarques. Elle constituait alors un petit peuple démocratique sans le savoir. Et lorsque la révolution française s'est faite le paladin des opprimés afin que l'égalité devienne liberté politique, elle l'a faite au nom des droits de l'homme. Cela n'est pas passé inaperçu aux autres peuples car tous se sont sentis interpellés par cette révolution. Je reviendrai plus en avant sur l'impact de la révolution française dans le monde.

## 2. *La nouvelle religion des droits de l'homme*

Dans le chapitre III du livre premier de *L'Ancien régime et la révolution*, Tocqueville traite de *Comment la révolution française a été une révolution politique qui a procédé à la manière des révolutions religieuses, et pourquoi*. Ce chapitre débute ainsi: «Toutes les révolutions civiles et politiques ont eu une patrie et s'y sont renfermées. La révolution française n'a pas eu de territoire propre; bien plus, son effet a été d'effacer en quelque sorte de la carte toutes les anciennes frontières. On l'a vue rapprocher ou diviser les hommes en dépit des lois, des traditions, des caractères, de la langue, rendant parfois ennemis des compatriotes, et frères des étrangers; ou plutôt elle a formé, au-dessus de toutes les nationalités particulières, une patrie intellectuelle commune dont les hommes de toutes les nations ont pu devenir citoyens»<sup>91</sup>. Tout de suite après ce passage, Tocqueville ajoute: «Fouillez toutes les annales de l'histoire, vous ne trouverez pas une seule révolution politique qui ait eu ce même caractère: vous ne le retrouverez que dans certaines révolutions religieuses. Aussi c'est à des révolutions religieuses qu'il faut comparer la révolution française, si l'on veut se faire comprendre à l'aide de l'analogie»<sup>92</sup>. Mais Tocqueville ne s'arrête pas là. Il ne fait pas qu'évoquer une certaine similitude entre la révolution et la religion. Il va plus loin en affirmant explicitement que la révolution française

<sup>90</sup> *DA II, éd. bis.-crit.*, p. 89, note f.

<sup>91</sup> *ARR I*, p. 87..

<sup>92</sup> *Ibidem*.

est «une sorte de religion nouvelle»<sup>93</sup> ou «une religion nouvelle qui se répand en dehors des intérêts de nationalité»<sup>94</sup>. Pourquoi une telle assertion? Tocqueville l'explique à travers diverses caractéristiques.

### 2.1. Caractéristiques de la nouvelle religion des droits de l'homme

Dans la première citation qui a ouvert ce thème, on peut déjà noter, que Tocqueville considère la révolution comme une religion à cause de son extension: elle a créé une communauté internationale en dehors des diverses nationalités. Cette prétention d'universalité s'explique par le fait que la révolution française avait le regard fixé sur la nature humaine. En effet, comme dit Tocqueville: «Le caractère habituel des religions est de considérer l'homme en lui-même, sans s'arrêter à ce que les lois, les coutumes et les traditions d'un pays ont pu joindre de particulier à ce fonds commun. Leur but principal est de régler les rapports généraux de l'homme avec Dieu, les droits et les devoirs généraux des hommes entre eux, indépendamment de la forme des sociétés. Les règles de conduite qu'elles indiquent se rapportent moins à l'homme d'un pays ou d'un temps qu'au fils, au père, au serviteur, au maître, au prochain. Prenant ainsi leur fondement dans la nature humaine elle-même, elles peuvent être reçues également par tous les hommes et applicables partout»<sup>95</sup>.

C'est cette orientation vers la nature humaine qui a rendu la révolution noble aux yeux des révolutionnaires français et a réveillé en eux de vifs sentiments: «Comme elle avait l'air de tendre à la régénération du genre humain plus encore qu'à la réforme de la France, elle a allumé une passion que, jusque-là, les révolutions politiques les plus violentes n'avaient jamais pu produire. Elle a inspiré le prosélytisme et fait naître la propagande. Par là, enfin, elle a pu prendre cet air de révolution religieuse qui a tant épouvanté les contemporains; ou plutôt elle est devenue elle-même une sorte de religion nouvelle, religion imparfaite, il est vrai, sans Dieu, sans culte et sans autre vie, mais qui, néanmoins, comme l'islamisme, a inondé toute la terre de ses soldats, de ses apôtres et de ses martyrs»<sup>96</sup>. La nouvelle religion des droits de l'homme prétend donc que tous les hommes s'en fassent adeptes et veut leur faire parvenir

<sup>93</sup> *Ibid.*, p. 89.

<sup>94</sup> *ARR II*, p. 228.

<sup>95</sup> *ARR I*, p. 88.

<sup>96</sup> *Ibid.*, p. 89.

le message de la révolution afin qu'ils le vivent eux aussi. D'où la propagande et le prosélytisme.

Tocqueville invite alors à observer que la révolution «se répand au loin»<sup>97</sup>, «pénètre par la prédication et la propagande»<sup>98</sup>. Vraiment, dit-il, c'est «une révolution politique qui inspire le prosélytisme; qu'on prêche aussi ardemment aux étrangers qu'on l'accomplit avec passion chez soi; considérez quel nouveau spectacle! Parmi toutes les choses inconnues que la révolution française a montrées au monde, celle-ci est assurément la plus nouvelle»<sup>99</sup>. Dans le deuxième tome de *L'ancien régime et la révolution*, que Tocqueville n'a pas réussi à achever et publier avant son décès à Cannes en 1859, il dit: «La révolution française a été faite en vertu de théories générales liées fortement entre elles et formant un seul corps de doctrine, une sorte d'évangile politique où chaque principe ressemblait à un dogme. L'objet qu'elle se proposait n'a pas seulement inspiré aux Français l'enthousiasme, mais le prosélytisme et la propagande. Ses doctrines n'ont pas seulement été crues par eux, mais prêchées ardemment, chose entièrement nouvelle dans l'histoire»<sup>100</sup>. Nous retrouvons une fois de plus l'idée de prédication unie à celle de prosélytisme et de propagande, ainsi que l'aspect psychologique d'enthousiasme. On note que dans ses propos, Tocqueville attribue à la révolution un évangile politique, des dogmes, un prosélytisme, une prédication, un message annoncé par de nouveaux prophètes. Et tout cela est bien le propre d'une religion.

Après ces lignes, on est en mesure de conclure avec Tocqueville que «la révolution française est donc une révolution politique qui a opéré à la manière et qui a pris en quelque chose l'aspect d'une révolution religieuse»<sup>101</sup>. Et comme pour Tocqueville, qui dit révolution française dit droits de l'homme. Alors, il va sans dire que ce sont les droits de l'homme qui constituent les dogmes de la nouvelle religion inventée par la révolution française. Ce sont les droits de l'homme que la révolution va prêcher. C'est avec les droits de l'homme qu'elle va faire du prosélytisme. Ce sont les droits de l'homme qu'elle va chercher à répandre en Europe et dans le monde afin de rendre réel la communauté internationale des droits de l'homme. Ainsi, la nouvelle religion des

---

<sup>97</sup> *Ibid.*, p. 88.

<sup>98</sup> *Ibidem.*

<sup>99</sup> *Ibidem.*

<sup>100</sup> *ARR II*, p. 198.

<sup>101</sup> *ARR I*, p. 88.

droits de l'homme se veut universelle parce que la révolution a considéré tous les hommes comme semblables et en a réclamé les droits en se fixant sur l'idée d'homme. L'universalité, la prédication, le prosélytisme, l'enthousiasme et la ferveur de penser que l'on est dans le vrai sont donc «les traits caractéristiques de la révolution française, ce qui, au *vrai*, en a fait un événement général et humain, ou tout au moins européen, et non particulier et français»<sup>102</sup>. Et ce sont bien là les caractéristiques de la nouvelle religion des droits de l'homme mise en vogue par la révolution française. Le trait sur lequel je voudrais maintenant m'arrêter c'est celui du prosélytisme c'est-à-dire celui de l'expansion historique de la communauté internationale des droits de l'homme.

## 2.2. Indices actuels de croissance de la religion des droits de l'homme

La révolution française était si importante pour l'humanité au point que «le philosophe prussien Kant pouvait dire qu'elle était trop liée, en tant qu'événement aux intérêts de l'humanité pour que, même si elle échouait, son exemple ne reste gravé dans la mémoire des peuples»<sup>103</sup>. Cet exemple, en effet, fit tâche d'huile dans le monde comme soulignent Alphonse Aulard et Boris Mirkine-Guetzevitch. Dans leur œuvre commune intitulée *Les déclarations des droits de l'homme*, ils affirment que «vers la fin du XVIIIe siècle, les Américains du nord, puis les Français, publièrent, comme expression de principes constitutionnels fondamentaux, des Déclarations des droits de l'homme et du citoyen. Cet exemple a été suivi, d'abord par quelques nations, puis et peu à peu par presque toutes les nations, au cours du XIXe siècle et au cours du présent siècle»<sup>104</sup>. Cependant, la thèse que ces deux auteurs soutiennent de façon spéciale est la suivante: «ce sont surtout les Déclarations françaises, et avant tout celle de 1789, qui ont servi de modèle ou de point de départ aux autres nations»<sup>105</sup>. En effet, les extraits des déclarations de plus de 100 pays et états que recensent cet ouvrage laissent entrevoir que «quoique les Déclarations américaines soient les premières en date»<sup>106</sup>, ce sont surtout «les

<sup>102</sup> *ARR II*, p. 228. L'italique provient du texte originel.

<sup>103</sup> COLLIARD, C.-A., «Le message libérateur», *La Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789: ses origines, sa permanence*, p. 316.

<sup>104</sup> AULARD, A. et MIRKINE-GUETZEVITCH, B., *Les déclarations des droits de l'homme*, p. 7.

<sup>105</sup> *Ibid.*, p. 9.

<sup>106</sup> *Ibid.*, p. 7.

Déclarations françaises, et notamment celle de 1789, dont l'influence a été la plus grande»<sup>107</sup>.

La propagation de la théorie des droits de l'homme dans le monde ne saurait donc être étudiée en marge de la révolution française. Il est vrai que l'expansion de cette religion n'est pas attribuable seulement à la France: le *Bill of rights* de 1689 en Angleterre, la Déclaration de l'Etat de Virginie du 12 juin 1776, la Déclaration d'indépendance des Etats-Unis du 4 juillet 1776 ont aussi leur mot à dire. Mais, force est de constater que la déclaration française du 26 août 1789 demeure bien un protagoniste indéniable de la diffusion de l'idée des droits de l'homme. Etudier en détail l'impact de la religion des droits de l'homme dans chaque nation serait assez long. Ici, je me bornerai seulement à indiquer son influence sur la Déclaration universelle des droits de l'homme et sur la Charte des droits fondamentaux de l'Union Européenne.

La première a été promue par l'Organisation des Nations Unies. Votée à Paris, le 10 décembre 1948, elle se veut une référence pour toutes les nations appartenant à cette organisation. Le fait que cette déclaration ait été ratifiée à Paris n'est certainement pas une coïncidence négligeable. Contrairement à la déclaration française de 1789 qui s'appuyait sur la volonté du peuple, la Déclaration universelle des droits de l'homme s'appuie sur la reconnaissance de la dignité humaine. Le préambule le dit de façon explicite: «Considérant que la reconnaissance de la dignité inhérente à tous les membres de la famille humaine et de leurs droits égaux et inaliénables constitue le fondement de la liberté, de la justice et de la paix dans le monde (...) L'Assemblée générale proclame la présente déclaration universelle des droits de l'homme comme l'idéal commun à atteindre par tous les peuples et toutes les nations»<sup>108</sup>. Puis vient l'article premier qui mentionne l'universalité des droits de l'homme en ces termes: «Tous les êtres humains naissent libres et égaux en dignité et en droits. Ils sont doués de raison et de conscience et doivent agir les uns envers les autres dans un esprit de fraternité»<sup>109</sup>.

Plus récemment, un autre indice de l'avancée de la religion des droits de l'homme a été l'adoption à Nice, le 7 décembre 2000, de la Charte des

---

<sup>107</sup> *Ibidem*.

<sup>108</sup> *La charte internationale des droits de l'homme*, Service de l'information des Nations Unies, New York, 1978, pp. 5-6.

<sup>109</sup> *Ibid.*, p. 6.

droits fondamentaux de l'Union Européenne. Dans son préambule, celle-ci dit: «Consciente de son patrimoine spirituel et moral, l'Union se fonde sur les valeurs indivisibles et universelles de dignité humaine, de liberté, d'égalité et de solidarité; elle repose sur le principe de la démocratie et le principe de l'Etat de droit. Elle place la personne au cœur de son action en instituant la citoyenneté de l'Union et en créant un espace de liberté, de sécurité et de justice»<sup>110</sup>. Ensuite, la charte stipule dans son article premier que «la dignité de la personne humaine n'est pas seulement un droit fondamental en soi, mais constitue la base même des droits fondamentaux»<sup>111</sup>. On remarque une fois de plus le fondement sur la dignité humaine. En outre, il est bon de retenir que cette charte réaffirme, dans son préambule, la Convention européenne des droits de l'homme signée le 4 novembre 1950.<sup>112</sup> Cette convention s'appuie sur la Déclaration universelle des droits de l'homme mentionnée plus-haut.

Personnellement, je pense qu'il existe une preuve contemporaine de l'avancée de la religion des droits de l'homme dans le monde: la sensibilité face aux abus survenus dans certaines pratiques du passé et du présent telles que les guerres, l'esclavage, la colonisation et l'impérialisme, le machisme, le racisme, etc. Cette sensibilité se fait aujourd'hui chaque fois plus grande. Et il faut toujours avoir à l'esprit ce qui constitue pour Tocqueville la raison de fond: le caractère abstrait de la révolution française, son orientation vers l'homme. En effet, les principes défendus par la révolution sont applicables à toutes les cultures, à tous les peuples, à toutes les situations, car elles se tournent vers un élément antérieur à toutes ces cultures, peuples et situations à savoir, la nature humaine: «La révolution française a opéré, par rapport à ce monde, précisément de la même manière que les révolutions religieuses agissent en vue de l'autre; elle a considéré le citoyen d'une façon abstraite, en dehors de toutes les sociétés particulières, de même que les religions considèrent l'homme en général, indépendamment du pays et du temps. (...) C'est en remontant toujours ainsi à ce qu'il y avait de moins particulier, et pour ainsi dire de plus *naturel* en fait d'état social et de gouvernement, qu'elle a pu se rendre compréhensible pour tous et imitable en cent

---

<sup>110</sup> *La Charte des droits fondamentaux de l'Union Européenne*, Jean-Yves Carlier et Olivier De Schuster (dir.), Bruylant, Bruxelles, 2002, p. 273.

<sup>111</sup> *Ibid.*, p. 274.

<sup>112</sup> Cfr. *ibidem*.

endroits à la fois»<sup>113</sup>. 1789 fit naître la communauté internationale des droits de l'homme. Cela produit chez Tocqueville une grande admiration mais en même temps une grande douleur. Pourquoi?

## II. L'ÉTAT D'ÂME TOCQUEVILLIEN FACE À LA RÉVOLUTION

### 1. *Admiration tocquevillienne: une révolution unique en son genre*

#### 1.1. Liberté, égalité, fraternité

Dans l'introduction de *L'ancien régime et la révolution*, Tocqueville note que les principaux droits recherchés par les révolutionnaires étaient l'égalité et la liberté. Ceux-ci, en effet, étaient animés de «deux passions principales»<sup>114</sup>. L'une envers l'égalité, «poussait depuis longtemps les Français, avec une force continue et irrésistible, à vouloir détruire jusque dans leurs fondements tout ce qui restait des institutions du moyen âge, et, le terrain vidé, à y bâtir une société où les hommes fussent aussi semblables et les conditions aussi égales que l'humanité le comporte»<sup>115</sup>. L'autre passion, envers la liberté, «les portait à vouloir vivre non-seulement égaux, mais libres»<sup>116</sup>. Ensuite, Tocqueville présente l'ambiance qui régnait au début de la révolution: «Vers la fin de l'ancien régime –dit-il– ces deux passions sont aussi sincères et paraissent aussi vives l'une que l'autre. À l'entrée de la révolution, elles se rencontrent; elles se mêlent alors et se confondent un moment, s'échauffent l'une l'autre dans le contact, et enflamment enfin à la fois tout le cœur de la France. C'est 89, temps d'inexpérience sans doute, mais de générosité, d'enthousiasme, de virilité et de grandeur, temps d'immortelle mémoire, vers lequel se tourneront avec admiration et avec respect les regards des hommes, quand ceux qui l'ont vu et nous-mêmes auront disparu depuis longtemps. Alors les Français furent assez fiers de leur cause et d'eux-mêmes pour croire qu'ils pouvaient être égaux dans la liberté. Au milieu des institutions démocratiques ils placèrent donc partout des institutions libres. Non-seulement ils réduisirent en poussière

<sup>113</sup> *ARR I*, p. 89. L'italique provient du texte original.

<sup>114</sup> *Ibid.*, p. 247.

<sup>115</sup> *Ibidem.*

<sup>116</sup> *Ibidem.*



cette législation surannée qui divisait les hommes en castes, en corporations, en classes, et rendaient leurs droits plus inégaux encore que leurs conditions, mais ils brisèrent d'un seul coup ces autres lois, œuvres plus récentes du pouvoir royal, qui avaient ôté à la nation la libre jouissance d'elle-même, et avaient placé à côté de chaque Français le gouvernement, pour être son précepteur, son tuteur, et, au besoin, son oppresseur. Avec le gouvernement absolu la centralisation tomba»<sup>117</sup>.

A partir de ces propos, on admet alors qu'André Jardin, dans l'introduction du deuxième tome des *Écrits et discours politiques*, affirme de Tocqueville que «son admiration pour les principes de 1789 est profonde»<sup>118</sup>. Ce dernier nourrit en effet un énorme enthousiasme envers la révolution française, ce qui est d'ailleurs reconnu par son entourage politique. La raison est que, selon lui, cette geste héroïque a été réalisée en faveur de l'humanité toute entière. La révolution française a consacré des droits propres à tous les hommes de la terre, ceux-là mêmes de la devise tricolore: liberté, égalité et fraternité. Tocqueville révèle qu'au début de la révolution, c'est même ce zèle ardent pour les principes de la patrie universelle des droits de l'homme qui a conquis les sceptiques: «Qu'est-ce qui fait que tant d'hommes qui n'étaient naturellement pas sortis du milieu révolutionnaire, se sont cependant passionnés pour les principes de la révolution, ont arboré hautement son symbole et sont entrés de toutes leurs forces et de toute la sincérité de leur cœur dans ce mouvement nouveau qu'elle paraissait devoir imprimer à la société?»<sup>119</sup> Réponse: «Il a fallu pour les attirer et les retenir qu'ils voient en perspective cette chose nouvelle dans le monde et admirable, d'une grande société où la liberté n'existait pas seulement pour un parti mais pour tous, où tous les sentiments, toutes les idées pourraient se faire jour et venir tour à tour s'offrir au bon sens national, où il n'y aurait plus qu'un droit et où ce droit serait commun à tous»<sup>120</sup>.

Pour Tocqueville donc, la France doit se nourrir d'une grande fierté pour avoir enfantée la patrie universelle des droits de l'homme. Pour sa part, Tocqueville y tient spécialement. Dans l'un de ses plus fameux discours à la Chambre des Députés, le 27 janvier 1848, il souligne son attachement à «cette

<sup>117</sup> *Ibid.*, pp. 247-248.

<sup>118</sup> *OC III.2. Écrits et discours politiques*, p. 11.

<sup>119</sup> *Ibid.*, p. 551.

<sup>120</sup> *Ibidem.*

patrie intellectuelle à laquelle, pour mon compte, comme Français, je tiens plus qu'à la patrie physique et matérielle, qui est sous nos yeux»<sup>121</sup>. Dans son projet de discours sur la liberté d'enseignement d'octobre 1844, il s'en disait même passionné: «Voilà, ce qui a attaché tant d'hommes à cette grande œuvre de la révolution française, c'est l'idée de cette ère nouvelle dans les fastes de l'humanité, ce qui, pour mon compte, m'a passionné et je ne consentirai jamais pour ma part à ce que ce grand et noble mouvement de nos pères qui devait changer la face de l'humanité, n'aboutisse qu'à ce qu'on a vu déjà tant de fois dans le monde, à substituer une tyrannie à une autre et à ne faire que changer l'oppression d'objet»<sup>122</sup>.

L'idée d'universaliser les droits de l'homme est donc typiquement française et révolutionnaire. Comme dit Claude Fohlen, «la France fut la première nation à se donner une déclaration antérieure à sa constitution et à la proclamer universelle»<sup>123</sup>. Tocqueville reviendra à plusieurs reprises sur ce fait dans ses discussions à l'Assemblée nationale. Face aux misères économiques et à la prochaine révolution qui amena la deuxième république française, Tocqueville s'écrie depuis la tribune: «La France avait jeté dans le monde, la première, au milieu du fracas du tonnerre de sa première révolution, des principes qui, depuis, se sont trouvés des principes régénérateurs de toutes les sociétés modernes. Ça été sa gloire, c'est la plus précieuse partie d'elle-même»<sup>124</sup>. Voulant obtenir l'abolition de l'esclavage dans les colonies françaises, Tocqueville fera sortir de sa plume un article qu'il publia le 28 octobre 1843, dans le journal *Le Siècle*. Là on peut lire ce qui suit: «Ces notions de liberté et d'égalité qui de toutes parts aujourd'hui ébranlent ou détruisent la servitude, qui les as répandues dans tout l'univers? (...) C'est nous, nous-mêmes. Ne le nions pas. Ça été non-seulement notre gloire, mais notre force. (...) C'est nous qui avons donné un sens déterminé et pratique à cette idée chrétienne que tous les hommes naissent égaux, et qui l'avons appliquée aux faits de ce monde. C'est nous enfin qui, traçant au pouvoir social de nouveaux devoirs, lui avons imposé comme la première de ses obligations le soin de venir au secours de tous les malheureux, de défendre tous les oppri-

<sup>121</sup> *Ibid.*, p. 750.

<sup>122</sup> *Ibid.*, p. 551.

<sup>123</sup> FOHLEN, C., «La filiation américaine de la Déclaration des droits de l'homme», *La Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789: ses origines, sa pérennité*, p. 21.

<sup>124</sup> OC III.2. *Ecrits et discours politiques*, p. 749.

més, de soutenir tous les faibles et de garantir à chaque homme un droit égal à la liberté»<sup>125</sup>.

A la Chambre des Députés, le 30 mai 1845, Tocqueville s'adresse à son auditoire en ces termes: «Messieurs, l'émancipation telle que nous la voyons même dans les îles anglaises, est le produit d'une idée française (...), je dis que c'est nous qui, en détruisant dans tout le monde le principe des castes, des classes, en retrouvant, comme on l'a dit, les titres du genre humain qui étaient perdus, c'est nous qui, en répandant dans tout l'univers la notion de l'égalité de tous les hommes devant la loi, comme le christianisme avait créé l'idée de l'égalité de tous les hommes devant Dieu, je dis que c'est nous qui sommes les véritables auteurs de l'abolition de l'esclavage»<sup>126</sup>. Ici, j'aimerais déjà attirer l'attention du lecteur sur le fait que, dans les deux textes à peine cités, Tocqueville vient de relier les principes de la révolution française au christianisme. C'est un aspect très important pour saisir en profondeur sa pensée sur la communauté internationale démocratique. Je l'expliquerai en long et en large dans la partie 3 de cet article.

## 1.2. Révolution française et autres révolutions

Selon Claude-Albert Colliard, la déclaration française des droits de l'homme «fait partie de ces grands textes qui jalonnent l'histoire de l'humanité mais sa rédaction, son style lui confèrent une place particulière qui lui ont assuré et lui assurent un retentissement plus grand que d'autres textes de caractère analogue, comme la Déclaration d'indépendance américaine de 1776 ou comme les textes britanniques qui, sans remonter jusqu'à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle et la Grande Charte, consacrent au XVII<sup>e</sup> siècle les droits de l'homme»<sup>127</sup>. Tocqueville est totalement en accord avec cette idée car il met la révolution française par-dessus toutes les autres révolutions. Pour lui en effet, «les Français ont fait en 1789 le plus grand effort auquel se soit jamais livré aucun peuple, afin de couper pour ainsi dire en deux leur destinée, et de séparer par un abîme ce qu'ils avaient été jusque-là de ce qu'ils voulaient être

<sup>125</sup> OC III.1. *Ecrits et discours politiques*, 1962, p. 88.

<sup>126</sup> *Ibid.*, pp. 124-125.

<sup>127</sup> COLLIARD, C.-A., «Le message libérateur», *La Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789: ses origines, sa pérennité*, p. 298.

désormais»<sup>128</sup>. Dans une lettre qu'il publie le 14 janvier 1843, sur la situation intérieure de la France, Tocqueville écrit: «ce qui distingue la révolution de 1789 de toutes les autres, ce qui la met à part et plus haut, c'est qu'elle a été faite, non pas pour amener la suprématie exclusive d'une classe, d'un parti, d'un intérêt, d'une opinion, mais pour assurer à chaque classe, à chaque parti, à chaque intérêt, à chaque opinion la liberté générale de penser, et autant que l'ordre public le permettait, la liberté d'agir. (...) Il ne lui a pas suffi d'améliorer la condition physique et morale de certains hommes: elle a entrepris, par un puissant effort, de relever le niveau commun de l'humanité. Tel a été son grand objet»<sup>129</sup>. Quand Tocqueville regarde toutes les autres révolutions advenues dans l'histoire de l'humanité, il affirme donc qu'il ne trouve rien de comparable à celle que réalisa sa nation.

Dans le cas de la révolution américaine, survenue quelques années avant la française, le commentaire tocquevillien est le suivant: «On a souvent attribué notre révolution à celle d'Amérique: celle-ci eut en effet beaucoup d'influence sur la révolution française, mais elle la dut moins à ce qu'on fit alors aux Etats-Unis qu'à ce qu'on pensait au même moment en France. Tandis que dans le reste de l'Europe la révolution d'Amérique n'était encore qu'un fait nouveau et singulier, chez nous elle rendait seulement plus sensible et plus frappant ce qu'on croyait connaître déjà. Là elle étonnait, ici elle achevait de convaincre. Les Américains semblaient ne faire qu'exécuter ce que nos écrivains avaient conçu; ils donnaient la substance de la réalité à ce que nous étions en train de rêver»<sup>130</sup>. Selon Tocqueville, les Français de la révolution ont été bel et bien influencés par l'exemple étasunien, cependant le caractère particulier qu'a eu la révolution française se doit bien plus aux idées que faisaient circuler les écrivains français. D'où que Tocqueville mette également la révolution française au-dessus de la révolution américaine. Contrairement à cette dernière, par exemple, en 1789, «au même moment où la liberté se fonde en France, on demande la liberté pour les esclaves des colonies»<sup>131</sup>. L'abolition intervient en 1794 mais fut annulée par Napoléon Bonaparte en 1802 pour être finalement adoptée de façon définitive en 1848. Et c'est tout cela qui suscite l'admiration particulière de Tocqueville. Toutefois, cette admiration ne va pas sans quelque note de tristesse.

---

<sup>128</sup> *ARR I*, p. 69.

<sup>129</sup> *OC III.2. Ecrits et discours politiques*, p. 119.

<sup>130</sup> *ARR I*, p. 199.

<sup>131</sup> *OC III.1. Ecrits et discours politiques*, p. 125.

## 2. *Tristesse toquevillienne: la centralisation administrative*

Quand il regarde la révolution française, «Tocqueville ne cesse d'interroger l'écart qu'il soupçonne entre les intentions des acteurs et le rôle historique qu'ils jouent»<sup>132</sup>. En effet, il observe que «la révolution a eu deux phases bien distinctes: la première pendant laquelle les Français semblent vouloir tout abolir dans le passé; la seconde où ils vont y reprendre une partie de ce qu'ils y avaient laissé. Il y a un grand nombre de lois et d'habitudes politiques de l'ancien régime qui disparaissent ainsi tout à coup en 1789 et qui se remontent quelques années après, comme certains fleuves s'enfoncent dans la terre pour reparaître un peu plus loin, faisant voir les mêmes eaux à de nouveaux rivages»<sup>133</sup>. L'admiration de Tocqueville, que j'ai suffisamment illustré dans les paragraphes antérieurs, remonte à la première phase de la révolution. C'est là que les Français instaurèrent la patrie intellectuelle commune des droits de l'homme, dans «cette première époque de 89, où l'amour de l'égalité et celui de la liberté partagent leur cœur; où ils ne veulent pas seulement fonder des institutions démocratiques, mais des institutions libres; non-seulement détruire des privilèges, mais reconnaître et consacrer des droits; temps de jeunesse, d'enthousiasme, de fierté, de passions généreuses et sincères, dont, malgré ses erreurs, les hommes conserveront éternellement la mémoire, et qui, pendant longtemps encore, troublera le sommeil de tous ceux qui voudront les corrompre ou les asservir»<sup>134</sup>. Cependant, «quand l'amour des Français pour la liberté politique se réveilla, ils avaient déjà conçu en matière de gouvernement un certain nombre de notions qui, non seulement ne s'accordaient pas facilement avec l'existence d'institutions libres, mais y étaient presque contraires. Ils avaient admis comme idéal d'une société un peuple sans autre aristocratie que celle des fonctionnaires publics, une administration unique et toute-puissante, directrice de l'État, tutrice des particuliers»<sup>135</sup>.

Tocqueville est triste parce que, dans sa seconde phase, la révolution a repris une invention de l'ancien régime: la centralisation administrative. Les révolutionnaires reprirent l'esprit centralisateur de l'ancien régime et firent la propagande d'une administration publique «très centralisée, très puissante,

<sup>132</sup> FURET, F., *Penser la révolution française*, p. 30.

<sup>133</sup> *ARR I*, p. 71.

<sup>134</sup> *Ibid.*, p. 72.

<sup>135</sup> *Ibid.*, p. 216.

prodigieusement active»<sup>136</sup> et qui «influaient déjà de mille manières, non seulement sur la conduite générale des affaires, mais sur le sort des familles et sur la vie privée de chaque homme»<sup>137</sup>. La «révolution française l'a perfectionnée»<sup>138</sup> et vulgarisé et ça été là faire à l'humanité un cadeau empoisonné. En effet, pour Tocqueville, la centralisation administrative peut facilement se convertir en instrument d'oppression et de violation des droits de l'homme dans les mains des despotes. Tèl a été le cas en France et en Europe. Voilà pourquoi François Furet note que «le problème de Tocqueville est celui de la domination des communautés et de la société civile par le pouvoir administratif, à la suite de l'extension de l'état centralisé»<sup>139</sup>. Et c'est une telle domination qu'a malheureusement promue la révolution. L'héritage de la révolution française ce n'est pas seulement la communauté internationale des droits de l'homme mais c'est aussi «le renforcement de l'état centralisé, débarrassé des obstacles que lui opposait le tissu social et administratif de l'ancien régime»<sup>140</sup>. Pour Tocqueville, c'est donc aussi le triomphe d'une administration centralisée «qui constitue le sens de la révolution française, en réunissant Louis XVI et Napoléon»<sup>141</sup>. Pour bien comprendre la haine que Tocqueville professe envers la centralisation administrative, il faudrait capter le sens humanitaire de son argumentation.

## 2.1. Qu'est-ce que la centralisation administrative?

«La centralisation est un mot que l'on répète sans cesse de nos jours, et dont personne, en général, ne cherche à préciser le sens»<sup>142</sup>. Dans *La démocratie en Amérique*, Tocqueville explique alors ce qu'il faut entendre par centralisation. Selon lui, il existe «deux espèces de centralisation très distinctes, et qu'il importe de bien connaître. Certains intérêts sont communs à toutes les

<sup>136</sup> *Ibid.*, p. 70.

<sup>137</sup> *Ibid.*, pp. 70-71: Lire aussi *ibid.*, p. 122: «Sous l'ancien régime comme de nos jours, il n'y avait ville, bourg, village, ni si petit hameau en France, hôpital, fabrique, couvent ni collège, qui pût avoir une volonté indépendante dans ses affaires particulières, ni administrer à sa volonté ses propres biens. Alors comme aujourd'hui, l'administration tenait donc tous les Français en tutelle, et si l'insolence du mot ne s'était pas encore produite, on avait du moins déjà la chose».

<sup>138</sup> *DA I, éd. bis.-crit.*, p. 324, note (K).

<sup>139</sup> FURET, F., *Penser la révolution française*, p. 29.

<sup>140</sup> *Ibid.*, p. 107

<sup>141</sup> *Ibidem.*

<sup>142</sup> *DA I*, p. 86.

parties de la nation, tels que la formation des lois générales et les rapports du peuple avec les étrangers. D'autres intérêts sont spéciaux à certaines parties de la nation, tels, par exemple, que les entreprises communales. Concentrer dans un même lieu ou dans une même main le pouvoir de diriger les premiers, c'est fonder ce que j'appellerai la centralisation gouvernementale. Concentrer de la même manière le pouvoir de diriger les seconds, c'est fonder ce que je nommerai la centralisation administrative»<sup>143</sup>. On voit donc qu'il y a centralisation quand le pouvoir est confié à un unique organisme. En fonction du type d'intérêt qui est en jeu, on définit le type de centralisation. Si les intérêts sont nationaux, alors on parle de centralisation gouvernementale. Et s'ils ne le sont pas, il s'agit d'une centralisation administrative. Quand le gouvernement reste dans ses attributions, il gouverne. Quand il en sort et vient régler le détail des niveaux inférieurs alors il administre. On pourrait dire qu'il sort du public pour entrer dans le privé. Il se crée alors ce que Tocqueville nomme un *gouvernement absolu*. Celui-ci «acquiert une force immense»<sup>144</sup> car il joint la centralisation gouvernementale à la centralisation administrative.

## 2.2. Quels sont les fondements anthropologiques de la centralisation administrative?

Tocqueville est contraire à l'esprit centralisateur surtout parce qu'il le voit basée sur deux fondements anthropologiques qu'il qualifie d'absurdes: sacrifice de la liberté et déphasage entre intérêt personnel et intérêt national.

Dans le système de centralisation administrative, les individus sacrifient leur liberté au profit d'un être idéal: l'Etat. Chacun délègue cet organe central afin que ce soit lui qui réalise de façon efficiente le bonheur de tous. Il se forme alors, au-dessus des administrés, «un pouvoir immense et tutélaire, qui se charge seul d'assurer leur jouissance et de veiller sur leur sort. Il est absolu, détaillé, régulier, prévoyant et doux. Il ressemblerait à la puissance paternelle si, comme elle, il avait pour objet de préparer les hommes à l'âge viril; mais il ne cherche, au contraire, qu'à les fixer irrévocablement dans l'enfance; il aime que les citoyens se réjouissent, pourvu qu'ils ne songent qu'à se réjouir. Il travaille volontiers à leur bonheur; mais il veut en être l'unique agent et le seul

<sup>143</sup> *Ibid.*, p. 87.

<sup>144</sup> *Ibidem.*

arbitre; il pourvoit à leur sécurité, prévoit et assure leurs besoins, facilite leurs plaisirs, conduit leurs principales affaires, dirige leur industrie, règle leurs successions, divise leurs héritages, que ne peut-il leur ôter entièrement le trouble de penser et la peine de vivre? C'est ainsi que tous les jours il rend moins utile et plus rare l'emploi du libre arbitre; qu'il renferme l'action de la volonté dans un plus petit espace, et dérobe peu à peu à chaque citoyen jusqu'à l'usage de lui-même»<sup>145</sup>. L'Etat réduit alors «chaque nation à n'être plus qu'un troupeau d'animaux timides et industriels, dont le gouvernement est le berger»<sup>146</sup>. On a donc affaire à un type de gouvernement semblable à celui que mentionne Aristote à propos des enfants et des esclaves de la Grèce antique: «L'enfant étant un être incomplet, il s'ensuit évidemment que la vertu ne lui appartient pas véritablement, mais qu'elle doit être rapportée à l'être accompli qui le dirige. Le rapport est le même du maître à l'esclave»<sup>147</sup>.

Pour Tocqueville, ce sacrifice de la liberté individuelle au profit de la sagesse d'un gouvernement absolu est basé sur un absurde. En effet, «les peuples démocratiques qui ont introduit la liberté dans la sphère politique, en même temps qu'ils accroissaient le despotisme dans la sphère administrative, ont été conduits à des singularités bien étranges. Faut-il mener les petites affaires où le simple bon sens peut suffire, ils estiment que les citoyens en sont incapables; s'agit-il du gouvernement de tout l'Etat, ils confient à ces citoyens d'immenses prérogatives; ils en font alternativement les jouets du souverain et ses maîtres, plus que des rois et moins que des hommes»<sup>148</sup>. Après avoir quitté aux individus l'art de se gouverner, c'est-à-dire l'habitude de diriger les petites choses, on confie à quelques-uns d'entre eux la tâche de gouverner toute une nation. Comment auront-ils l'art de gouverner les grandes choses s'ils ne l'ont pas eu dans les petites? D'autre part, Tocqueville considère que «la centralisation est d'autant plus absurde que le gouvernement est plus réellement représentatif. Lorsque le ministre est durant six mois occupé à attaquer et à se défendre dans les chambres, comment peut-il avoir le temps de diriger tous les intérêts provinciaux dont il a la charge? [...] la responsabilité en arrive nécessairement à un commis. Or, quelle garantie supérieure offre la sagesse d'un commis comparée à celle des magistrats locaux»<sup>149</sup>.

<sup>145</sup> *DA II*, p. 324.

<sup>146</sup> *Ibid.*, pp. 324-325.

<sup>147</sup> ARISTOTE, *Politique*, I, 13, 1260 a 31-33.

<sup>148</sup> *DA II*, p. 326.

<sup>149</sup> *DA II*, *éd. bis.-crit.*, p. 254, note i.



En ce qui concerne le «modus operandi» du gouvernement absolu, Tocqueville le considère utopique car on y suppose qu'après avoir centralisé toutes les ressources et les moyens, tous les fonctionnaires publics travailleront toujours dans l'intérêt de la nation avant de rechercher le sien propre. Mais on a bien là un absurde qui ne répond pas à la vérité sur la nature humaine: l'homme, habituellement, cherche son propre intérêt avant de rechercher celui d'autrui. Voilà pourquoi la centralisation absolue, pour bien fonctionner et atteindre les objectifs de bonheur qu'il se propose, a besoin de fonctionnaires de grande probité qui sachent toujours mettre l'intérêt national au-dessus de l'intérêt personnel. Selon Tocqueville, il n'est pas habituel de trouver de tels hommes comparables à des anges: «Les plus grands amis de la centralisation crient en même temps contre la corruption. Je leur déclare que je ne connais pas de plus grande inconséquence et que cela les amène tout droit à établir un gouvernement qui ne pourra marcher honnêtement qu'à la condition d'être conduit par des *anges*»<sup>150</sup>.

En définitive, pour atteindre le bonheur de l'entière société, la centralisation administrative se révèle être un chemin théoriquement efficace mais humainement difficile de pratiquer: «Votre centralisation est une idée magnifique, mais inexécutable. Il n'est pas dans la nature des choses qu'un gouvernement central puisse veiller à tous les besoins d'une grande nation. (...) la centralisation offre un trop grand appât aux passions des gouvernants»<sup>151</sup>. Tels sont les propos du Dr. John Bowring, philologue, économiste et membre du Parlement anglais, que Tocqueville reprend dans ses cahiers de voyage en Angleterre en 1833. Et c'est la raison pour laquelle, regardant le peuple américain, il affirme qu'il a beaucoup «admiré son expérience et son bon sens»<sup>152</sup>. Ce peuple a été suffisamment réaliste en pratiquant la décentralisation administrative. Il n'a pas présupposé la bonne foi des gouvernants. Au contraire, il a défini une répartition pragmatique de tâches qui, unie à des mécanismes de contrôle, assure l'efficacité et un plus grand bonheur pour la société.

Avant de clore, j'aimerais avertir le lecteur que la vue tocquevillienne, exposée dans cette seconde partie de mon étude, n'érigé pas la révolution fran-

<sup>150</sup> OC III.2. *Ecrits et discours politiques*, p. 224. L'italique provient du texte original.

<sup>151</sup> OC V.2. *Voyages en Angleterre, Irlande, Suisse et Algérie*, p. 32.

<sup>152</sup> DA I, éd. *his.-crit.*, p. 236.

çaise en créatrice de l'idée des droits de l'homme. La théorie des droits de l'homme a existé bien avant la révolution française. Communément, on la fait remonter au VI<sup>e</sup> siècle (av. J.-C.) avec l'apparition du cylindre de Cyrus. Mais, selon Tocqueville, c'est la révolution française qui, à cause de son caractère abstrait, a démocratisé et universalisé les droits de l'homme à travers une législation politique. C'est elle qui en a le plus fait la publicité et c'est elle qui l'a proclamée avec le plus de vigueur.

Toutefois, malgré ce qui vient d'être dit, il est surprenant de retrouver un texte de Tocqueville dans lequel il affirme ce qui suit: «Quelque radicale qu'ait été la révolution, elle a cependant beaucoup moins innové qu'on ne le suppose généralement»<sup>153</sup>. Phrase énigmatique? Mots qui contredisent l'admiration toquevillienne pour la révolution? Pas du tout. Alexis de Tocqueville reconnaît que la révolution française n'a pas beaucoup innové parce qu'avant elle, il était déjà en cours une autre révolution: la révolution démocratique. D'ailleurs, l'académicien français le sentenciat déjà dans l'introduction de *La démocratie en Amérique*. Dans un manuscrit inédit de l'Université de Yale, il disait: «Si la France a hâté la révolution démocratique dont je parle, elle ne l'a pas fait naître»<sup>154</sup>. Cette donnée permet maintenant de comprendre pourquoi Eduardo Nolla soutient que pour Tocqueville, «la révolution française n'a été ni une véritable révolution, ni une révolution *française*»<sup>155</sup>. En effet, «la véritable révolution a eu lieu en grande partie avant 1789, accélérée par un changement de nature avant tout européen qui a commencé avec la Réforme, s'est poursuivi avec Bacon et Descartes, et a ensuite donné aux Lumières des idées universelles, applicables à toutes les époques et à toutes les parties du monde»<sup>156</sup>.

Comment situer alors la révolution française à l'intérieur de la révolution démocratique? La révolution française a accéléré la révolution démocratique. En effet, «la révolution a achevé soudainement, par un effort convulsif et douloureux, sans transition, sans précaution, sans égards, ce qui se serait achevé peu à peu de soi-même à la longue. Telle fut son œuvre»<sup>157</sup>. La révolution française, c'est «la grande transformation de toute la société européenne,

<sup>153</sup> *ARR I*, p. 96.

<sup>154</sup> *DAI*, éd. *bis.-crit.*, p. 6.

<sup>155</sup> NOLLA, E., *ibid.*, p. LIII. L'italique provient du texte original.

<sup>156</sup> *Ibid.*, pp. LIV-LV.

<sup>157</sup> *ARR I*, p. 96.

opérée violemment, mais préparée et annoncée nécessairement par le travail des siècles»<sup>158</sup>. 1789 a donc donné au mouvement démocratique un violent coup d'accélérateur à cause de son orientation vers l'homme et ses droits fondamentaux. Ainsi, la révolution française est devenue le moteur philosophico-juridique de la révolution démocratique. Voilà pourquoi la communauté internationale démocratique n'a pas seulement une dimension historico-philosophique comme évoquée par Tocqueville dans la première partie de cet article. Elle a, en outre, une dimension philosophico-juridique. Cependant, il faudrait lui ajouter une dimension religieuse. En effet, quand Tocqueville scrute le fond des pensées des révolutionnaires français, il s'aperçoit que les idéaux (liberté, égalité et fraternité) pour lesquels ceux-ci se mouvaient n'avaient pas été inventés par eux mais bien par le christianisme. De même, quand il analyse l'histoire, Tocqueville constate que l'idée d'égalité portée par le mouvement démocratique provient également de la religion du Christ. Comment s'articule cette relation entre christianisme et démocratie? L'académicien français nous l'explique dans la Partie 3.

### 3ème Partie

#### LE CHRISTIANISME, ORIGINE ET MOTEUR RELIGIEUX DE LA COMMUNAUTÉ INTERNATIONALE DÉMOCRATIQUE

«J'ai commencé l'étude de l'ancienne société, plein de préjugés contre lui; je l'ai finie, plein de respect»<sup>159</sup>. Ce *lui* tocquevillien désigne le clergé catholique de France. L'honnêteté de Tocqueville le pousse à reconnaître son parti-pris initial puis à admettre son erreur, après la lecture des cahiers de l'ordre du clergé de 1789. Ces mots de l'académicien français me semblent manifester l'esprit dans lequel il faudrait lire la présente partie: suspendre les préjugés, lire les faits et juger avec honnêteté le rôle joué par le christianisme dans l'histoire, même si l'on est contraire à certaines de ses doctrines. C'est ce qu'a fait Tocqueville et c'est aussi un préalable nécessaire pour saisir à fond sa pensée démocratique.

<sup>158</sup> OC XI. *Correspondance d'Alexis de Tocqueville et de Pierre-Paul Royer-Collard. Correspondance d'Alexis de Tocqueville et de Jean-Jacques Ampère*, 1970, p. 351.

<sup>159</sup> ARR I, p. 173.

## I. LA REVOLUTION DEMOCRATIQUE, FILLE DU CHRISTIANISME

1. *La première communauté internationale démocratique*

## 1.1. Antiquité gréco-romaine et judaïque et révolution chrétienne

«Tous les grands écrivains de l'antiquité faisaient partie de l'aristocratie des maîtres, ou du moins ils voyaient cette aristocratie établie sans contestation sous leurs yeux; leur esprit, après s'être étendu de plusieurs côtés, se trouva donc borné de celui-là, et il fallut que Jésus-Christ vint sur la terre pour faire comprendre que tous les membres de l'espèce humaine étaient naturellement semblables et égaux»<sup>160</sup>. Tel est le jugement que Tocqueville porte sur l'histoire de l'humanité. Durant de nombreux siècles, les peuples ont vécu séparés les uns des autres. Et le système aristocratique leur a même fait croire qu'ils étaient différents en nature. Alors il fallut attendre l'avènement du christianisme pour découvrir enfin un message qui proclamait, usant les paroles de Robert Legros, que «tous les hommes, sans distinction de religion ou de race, sont des enfants d'un seul et même Dieu, et sont essentiellement semblables»<sup>161</sup>. Pour Tocqueville, cela constitue un fait nouveau: le christianisme a été le premier à avoir promu une humanité universelle et démocratique, une communauté internationale démocratique. Cette idée n'est pas une pensée isolée chez l'auteur de *La démocratie*, elle constitue au contraire une véritable conviction qui ressort à de multiples endroits.

Dans *La démocratie en Amérique*, Tocqueville dit: «Les génies les plus profonds et les plus vastes de Rome et de la Grèce n'ont jamais pu arriver à cette idée si générale, mais en même temps si simple, de la similitude des hommes et du droit égal que chacun d'eux apporte, en naissant, à la liberté; et ils se sont évertués à prouver que l'esclavage était dans la nature, et qu'il existerait toujours. Bien plus, tout indique que ceux des anciens qui ont été esclaves avant de devenir libres, et dont plusieurs nous ont laissé de beaux écrits, envisageaient eux-mêmes la servitude sous ce même jour»<sup>162</sup>. Comme on voit, Tocqueville reproche aux Gréco-romains, de n'être pas parvenus à l'idée d'humanité universelle et démocratique c'est-à-dire une

---

<sup>160</sup> *DA II*, p. 22.

<sup>161</sup> LEGROS, R., *L'avènement de la démocratie*, Grasset, Paris, 1999, pp. 48-49.

<sup>162</sup> *DA II*, p. 22.

humanité dans laquelle tous les hommes partagent les mêmes droits et devoirs naturels. En outre, dans ce texte, Tocqueville fait référence à Aristote. Malgré son génie, cet auteur, qui déclarait une essence commune à tous les hommes, n'a pas pu se départir de la mentalité aristocratique de son époque et est même arrivé à défendre l'existence d'un esclavage naturel parmi les hommes.

Quand Tocqueville écrit à Gobineau le 24 janvier 1857, il compare le christianisme au judaïsme en disant: «Et quant à l'esprit du christianisme, son trait distinctif n'est-il pas d'avoir voulu abolir toutes les distinctions de race que la religion juive avait encore laissé subsister et de ne faire qu'une espèce humaine dont tous les membres fussent également capables de se perfectionner et de se ressembler?»<sup>163</sup> Même si le christianisme est sorti de la religion juive, Tocqueville remarque la nouveauté qu'il a opérée par rapport à celle-ci. Les rangs du judaïsme restaient encore fermés à une frange de l'humanité, tandis que le christianisme a ouvert ses portes à l'humanité toute entière, sans distinction d'aucune sorte. «Pour les Juifs d'alors –commente Frédéric Lenoir– nulle égalité entre les Juifs et les non-Juifs. Nulle égalité non plus pour les Grecs de l'Antiquité entre les Grecs et les Barbares, entre les hommes et les femmes, entre les citoyens et les esclaves. Pour Jésus, au contraire, parce que tous les hommes sont fils d'un même Père, ils sont tous frères, donc tous égaux»<sup>164</sup>. Le christianisme a rappelé à tous, leur égalité devant Dieu ainsi que leurs droits et devoirs naturels: «Il n'y a plus désormais de Juif ni de Grec, plus d'esclave ni d'homme libre, plus d'homme ni de femme; vous ne faites tous qu'un dans le Christ Jésus» (Épître aux Galates 3, 28). Nombreux sont les passages du Nouveau Testament où l'on peut apprécier cette idée mais je ne m'en tiendrai qu'à ce dernier.

En résumé, malgré les grands courants de pensée de l'antiquité qui l'ont devancé, le christianisme a accompli un fait sans précédent dans l'histoire: vouloir établir sur terre la première communauté internationale démocratique. Il me faut ici faire trois remarques importantes.

La première: Chez Tocqueville, le mot démocratique ne doit pas être compris uniquement dans un sens politique. Comme j'ai déjà montré dans la première partie de cet article, le premier sens que lui donne l'académicien

<sup>163</sup> OC IX. *Correspondance d'Alexis de Tocqueville et d'Arthur de Gobineau*, 1959, p. 277.

<sup>164</sup> LENOIR, F., *Le Christ philosophe*, pp. 71-72.

français c'est celui d'égalité sociale fondée sur la nature humaine. Dans la partie 2, nous avons vu que cette égalité fondée sur la nature humaine impliquait le respect des droits de l'homme, cheval de bataille de la révolution française. C'est donc dans ce sens qu'il faut continuer à comprendre toutes les références à la communauté internationale démocratique tout au long de mon étude: égalité dans la nature humaine et conséquences de celle-ci en matière de droits naturels.

Ma seconde remarque est celle-ci: «le christianisme peut exister sous tous les gouvernements»<sup>165</sup>, il n'a pas d'orientation politique. C'est plutôt une religion avec un credo et des pratiques propres. Raison pour laquelle il peut s'accorder avec n'importe quel régime politique dans lequel sont respectés les droits de l'homme. Cependant, ce que vient de dire Tocqueville c'est que c'est dans le credo chrétien qu'on retrouve, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, les idées démocratiques essentielles tels que l'égalité naturelle de tous les hommes, la liberté et la fraternité. Et il faut noter attentivement que le fait que le christianisme contienne des germes de démocratie n'implique pas nécessairement pour lui l'adoption d'un état politique démocratique: on ne doit pas confondre religion et politique. Et tel est le sens à donner à la relation du christianisme avec la démocratie. Je reviendrai plus tard sur cette idée.

Le troisième point sur lequel je voudrais attirer l'attention du lecteur est le suivant: L'idée d'humanité universelle n'est pas née avec la révolution française; elle n'est pas non plus chrétienne. Elle était déjà présente parmi les philosophes grecs, aussi bien chez Aristote que chez Zénon. «Zénon –affirme Tocqueville– avait vu l'unité du genre humain et reconnu des devoirs et des droits communs au Grec et au Barbare, au maître et à l'esclave»<sup>166</sup>. Cependant, la nouveauté de la révolution française ainsi que celle du christianisme réside dans le fait d'avoir voulu rendre cette idée démocratique et réelle. Chacun d'eux l'a fait à travers l'instrument qui lui était propre: la révolution à travers le droit, le christianisme à travers la religion. Après l'histoire de l'antiquité gréco-romaine et judaïque, tournons maintenant notre regard vers l'histoire de l'Europe au contact avec le christianisme.

---

<sup>165</sup> OC XV.2. *Correspondance d'Alexis de Tocqueville et de Francisque de Corcelle. Correspondance d'Alexis de Tocqueville et de Madame Swetchine*, 1983, p. 297.

<sup>166</sup> OC XVI. *Mélanges*, p. 225.

## 1.2. La démocratie européenne et son origine chrétienne

«Les religions païennes de l'antiquité, qui étaient toutes plus ou moins liées à la constitution politique ou à l'état social de chaque peuple, et conservaient jusque dans leurs dogmes une certaine physionomie nationale et souvent municipale, se sont renfermées d'ordinaire dans les limites d'un territoire, dont on ne les vit guère sortir. Elles firent naître parfois l'intolérance et la persécution; mais le prosélytisme leur fut presque entièrement inconnu. Aussi n'y eut-il pas de grandes révolutions religieuses dans notre Occident avant l'arrivée du christianisme»<sup>167</sup>. Ces mots de Tocqueville soulignent l'importance de la religion chrétienne pour l'Occident. Celle-ci constitua assurément une révolution pour l'Europe en ce sens que c'est elle qui, à travers son prosélytisme, en favorisa l'unité religieuse et culturelle. «Le seul lien de la religion –dit Tocqueville– a suffi au moyen âge pour réunir dans une même civilisation les races diverses qui peuplèrent l'Europe»<sup>168</sup>. En effet, la décadence de l'Empire romain d'Occident permit l'ascension des tribus barbares de l'Europe qui le dépecèrent et partagèrent entre elles. Elles entrèrent alors en contact avec le christianisme et se convertirent peu-à-peu, en commençant par leur roi: d'abord Clovis, roi des francs, en 496, puis Récarède, roi des wisigoths, en 589. La christianisation de la société s'affermi ensuite avec l'œuvre de la papauté ainsi que celle de Charlemagne, à tel point que la religion chrétienne configura profondément ce continent et lui donna une unité religieuse et culturelle. Cette unité se perçoit, par exemple, dans l'usage d'une langue commune, le latin, et par la naissance des universités qui avaient une vocation d'enseignement, de réflexion, de discussion et de diffusion d'idées dans toute l'Europe. Comme dit Frédéric Lenoir, c'est «sur les décombres de l'Empire romain»<sup>169</sup> que «l'identité européenne s'est forgée au long des siècles à travers l'édification d'une société chrétienne»<sup>170</sup>.

Maintenant, je dois m'arrêter sur une importante opinion tocquevillienne qui est la suivante: C'est parce que l'Europe était chrétienne et contenait des idées démocratiques importées du christianisme que la démocratie moderne est née en Europe et aux Etats-Unis et non dans d'autres continents.

---

<sup>167</sup> *ARR I*, p. 88.

<sup>168</sup> *DA I*, p. 429.

<sup>169</sup> LENOIR, F., *Le Christ philosophe*, pp. 222-223.

<sup>170</sup> *Ibidem*.

Tocqueville en est pleinement conscient. Voilà pourquoi il n'hésite pas à associer l'Europe à son christianisme quand il parle de la démocratie. Il se réfère à l'Europe en utilisant plusieurs synonymes: *l'univers chrétien*<sup>171</sup>, *les chrétiens*<sup>172</sup>, *les peuples chrétiens*<sup>173</sup>, *le monde chrétien*<sup>174</sup>, *les nations chrétiennes*<sup>175</sup>.

En 1831, quand Tocqueville se rend en Amérique, il a l'Europe chrétienne en tête. Il situe le début de la révolution démocratique, en France en particulier, et en Europe en général, autour de l'année 1100. Et il observe comment petit-à-petit l'état social aristocratique avait cédé le pas à l'état social démocratique. Et afin de se faire comprendre, il trace alors un profil historique de l'évolution de la révolution démocratique en prenant pour modèle la France. «Je me reporte –dit-il– pour un moment à ce qu'était la France il y a sept cents ans: je la trouve partagée entre un petit nombre de familles qui possèdent la terre et gouvernent les habitants; le droit de commander descend alors de générations en générations avec les héritages; les hommes n'ont qu'un seul moyen d'agir les uns sur les autres, la force; on ne découvre qu'une seule origine de la puissance, la propriété foncière»<sup>176</sup>. Immédiatement après, Tocqueville ajoute: «Mais voici le pouvoir politique du clergé qui vient à se

<sup>171</sup> *DA I*, p. 4: «De quelque côté que nous jetions nos regards, nous apercevons la même révolution qui se continue dans tout l'univers chrétien».

<sup>172</sup> *Ibid.*, p. 4: «Où allons-nous donc? Nul ne saurait le dire; car déjà les termes de comparaison nous manquent: les conditions sont plus égales de nos jours parmi les chrétiens qu'elles ne l'ont jamais été dans aucun temps ni dans aucun pays du monde; ainsi la grandeur de ce qui est déjà fait empêche de prévoir ce qui peut se faire encore».

*Ibid.*, pp. 325-326: «L'organisation et l'établissement de la démocratie parmi les chrétiens est le grand problème politique de notre temps».

<sup>173</sup> *Ibid.*, p. 5: «Les peuples chrétiens me paraissent offrir de nos jours un effrayant spectacle; le mouvement qui les emporte est déjà assez fort pour qu'on ne puisse le suspendre, et il n'est pas encore assez rapide pour qu'on désespère de le diriger: leur sort est entre leurs mains; mais bientôt il leur échappe».

<sup>174</sup> *Ibid.*, p. 28: «On était alors au milieu des querelles religieuses qui ont agité le monde chrétien».

*Ibid.*, p. 255: «Dans ce siècle, où les destinées du monde chrétien paraissent en suspens, les uns se hâtent d'attaquer la démocratie comme une puissance ennemie, tandis qu'elle grandit encore; les autres adorent déjà en elle un dieu nouveau qui sort du néant; mais les uns et les autres ne connaissent qu'imparfaitement l'objet de leur haine ou de leur désir; ils se combattent dans les ténèbres et ne frappent qu'au hasard».

<sup>175</sup> *DA II*, p. 312: «Je ne crains pas non plus d'avancer que, chez presque toutes les nations chrétiennes de nos jours, les catholiques aussi bien que les protestantes, la religion est menacée de tomber dans les mains du gouvernement».

*Ibid.*, p. 322: «Cela me conduisit à croire que les nations chrétiennes finiraient peut-être par subir quelque oppression pareille à celle qui pesa jadis sur plusieurs des peuples de l'antiquité».

<sup>176</sup> *DA I*, pp. 1-2.



fonder et bientôt à s'étendre. Le clergé ouvre ses rangs à tous, au pauvre et au riche, au roturier et au seigneur; l'égalité commence à pénétrer par l'Eglise au sein du gouvernement, et celui qui eût végété comme serf dans un éternel esclavage, se place comme prêtre au milieu des nobles, et va souvent s'asseoir au-dessus des rois»<sup>177</sup>.

J'aimerais ici attirer l'attention sur le fait que le premier facteur égalisateur désigné par Tocqueville est bel et bien le christianisme. C'est quelque chose qui pourrait passer inaperçu à un lecteur occasionnel de *La démocratie*. Mais, après tout ce qui a été dit plus haut, on se rend compte que cette référence n'est pas fortuite. Elle représente bien la pointe d'un iceberg. Tocqueville note que l'Eglise ne fait pas attention aux origines socio-économiques et accepte dans les rangs de son clergé aussi bien le pauvre que le riche, aussi bien le noble que le tiers; elle ne fait acception de personne. L'ouverture des portes du christianisme à tous, que j'ai évoquée plus plus-haut en parlant des Grecs, Romains et Juifs, a donc aussi été une réalité en Europe. Et de façon spécifique, l'idée de l'égalité de tous les hommes devant Dieu a été mise en pratique en Europe à travers le clergé, c'est-à-dire à travers le corps considéré par les chrétiens comme le plus sacré. Et c'est justement dans ce fait que Tocqueville découvre un germe de la démocratie moderne. Dans un manuscrit du livre sur l'Amérique, annexé au texte précédent, Tocqueville cite un autre germe. Il écrit: «*Les saints*. Hommes rendus à la grandeur *morale* de l'homme. Les saints pris dans toutes les classes»<sup>178</sup>. Le culte aux saints d'origines et de cultures diverses est donc aussi un germe de démocratie.

En conclusion, Tocqueville voit un lien direct entre christianisme et démocratie moderne: au niveau des idées et des mœurs. Je retrouve le texte le plus explicite de cette opinion tocquevillienne dans l'un de ses projets de discours sur la liberté d'enseignement. Là, Tocqueville se demande: «Qu'est-ce que la démocratie, la bonne démocratie»<sup>179</sup>? Et il répond: c'est «le constant et puissant effort fait par la société pour améliorer, élever, moraliser la condition de chacun de ses membres, venir au secours de tous les malheurs, tendre la main à toutes les misères. Qu'est-ce que cela, messieurs, si ce n'est le christianisme introduit dans la politique»<sup>180</sup>. La démocratie représente donc, pour

<sup>177</sup> *Ibid.*, p. 2.

<sup>178</sup> *DA I, éd. bis.-crit.*, p. 4, note h. L'italique provient du texte original.

<sup>179</sup> *OC III.2. Ecrits et discours politiques*, p. 593

<sup>180</sup> *Ibidem*.

Tocqueville, l'introduction des principes chrétiens dans la politique: l'égalité de tous, leur liberté, leurs devoirs mutuels de fraternité. La démocratie moderne est donc, pour lui, une autre forme de christianisme, un christianisme sans son aspect de religion, un christianisme laïc, appuyé sur l'idée de l'égalité de tous les hommes et la défense des droits de l'homme. C'est ce qu'on voit précisément dans le cas de la révolution française.

Liberté, égalité et fraternité héritées du christianisme par la révolution française se retrouvent dans deux textes cités dans la seconde partie de mon étude et que je reproduis ici. Le 28 octobre 1843, dans un article du journal *Le Siècle*, Tocqueville réclamait l'abolition de l'esclavage en ces termes: «Ces notions de liberté et d'égalité qui de toutes parts aujourd'hui ébranlent ou détruisent la servitude, qui les as répandues dans tout l'univers? (...) C'est nous, nous-mêmes. Ne le nions pas. Ça été non seulement notre gloire, mais notre force. (...) C'est nous qui avons donné un sens déterminé et pratique à cette idée chrétienne que tous les hommes naissent égaux, et qui l'avons appliquée aux faits de ce monde. C'est nous enfin qui, traçant au pouvoir social de nouveaux devoirs, lui avons imposé comme la première de ses obligations le soin de venir au secours de tous les malheureux, de défendre tous les opprimés, de soutenir tous les faibles et de garantir à chaque homme un droit égal à la liberté»<sup>181</sup>. Selon Tocqueville, la révolution française a donc repris les idées de liberté, égalité et fraternité de tous les hommes, prêchées par le christianisme, et les a faites siennes pour son combat.

Le 30 mai 1845, l'académicien français s'écrit à la tribune de la Chambre des Députés en disant: «Messieurs, l'émancipation telle que nous la voyons même dans les îles anglaises, est le produit d'une idée française (...), je dis que c'est nous qui, en détruisant dans tout le monde le principe des castes, des classes, en retrouvant, comme on l'a dit, les titres du genre humain qui étaient perdus, c'est nous qui, en répandant dans tout l'univers la notion de l'égalité de tous les hommes devant la loi, comme le christianisme avait créé l'idée de l'égalité de tous les hommes devant Dieu, je dis que c'est nous qui sommes les véritables auteurs de l'abolition de l'esclavage»<sup>182</sup>. Une fois de plus, on a un Tocqueville qui établit une filiation chrétienne des principes fondamentaux de la révolution et qui indique également le chemin spécifique employé par cette

---

<sup>181</sup> *OC III.1. Ecrits et discours politiques*, p. 88.

<sup>182</sup> *Ibid.*, pp. 124-125.

dernière. Si le christianisme divulguait ces principes au travers de sa religion, la révolution, elle, a voulu les répandre à travers une législation juridique universelle.

J'ai retrouvé l'opinion tocquevillienne de filiation chrétienne de la démocratie chez différents auteurs. Agnès Antoine dans son livre sur Tocqueville intitulé *L'impensé de la démocratie* observe que «la démocratie a des affinités profondes avec le christianisme, puisque ses principaux concepts fondateurs y trouvent leur origine»<sup>183</sup>. Jacques Maritain défend également cette opinion. Regardant l'histoire des peuples de l'Europe, il constate «que la démocratie est liée au christianisme, et que la poussée démocratique a surgi dans l'histoire humaine comme une manifestation temporelle de l'inspiration évangélique»<sup>184</sup>. De plus, Maritain relève la même idée chez bon nombre d'auteurs américains et français<sup>185</sup>. Notamment chez Theodore Roosevelt et Henry Wallace, respectivement Président et Vice-président des Etats-Unis, Chateaubriand et Henri Bergson. Ce dernier, par exemple, affirmait que «la démocratie est d'essence évangélique»<sup>186</sup>.

Cette thèse de la filiation chrétienne de la révolution démocratique a été également étudiée par Frédéric Lenoir. C'est d'ailleurs chez lui que j'ai retrouvé l'explication la plus détaillée. Dans son livre, *Le Christ philosophe*, Lenoir commence par jeter un regard sur le début de l'époque moderne: le mouvement humaniste. Il note alors que «le premier moment de l'humanisme, celui de la Renaissance, reste profondément ancré dans une vision chrétienne»<sup>187</sup>. Car, «c'est au nom des principes évangéliques, qu'ils harmonisent avec la pensée des Anciens, que les humanistes valorisent l'homme et critiquent les abus de l'institution ecclésiale»<sup>188</sup>. Cependant, «ce qui est véritablement nouveau et capital dans l'entreprise des Modernes, c'est d'introduire ces grands principes religieux refondés en raison dans les constitutions et les lois des Etats»<sup>189</sup>. Et c'est ainsi que «sont nées les démocraties modernes»<sup>190</sup>, c'est de cette tentative de «créer une société démocratique reposant sur des individus libres et égaux

<sup>183</sup> ANTOINE, A., *L'impensé de la démocratie*, p. 177.

<sup>184</sup> MARITAIN, J., *Christianisme et démocratie*, p. 35.

<sup>185</sup> Cfr. *ibid.*, pp. 54-55.

<sup>186</sup> BERGSON, H., *Les deux sources de la morale et de la religion*, cité par *ibid.*, p. 55.

<sup>187</sup> LENOIR, F., *Le Christ philosophe*, p. 170.

<sup>188</sup> *Ibidem.*

<sup>189</sup> *Ibid.*, p. 186.

<sup>190</sup> *Ibidem.*

en droits»<sup>191</sup>, du désir de faire naître «un Etat impartial, qui respecte et garantit la diversité des croyances de ses membres»<sup>192</sup>.

Avec l'analyse toquevillienne, on constate donc que c'est le christianisme qui a donné une unité culturelle démocratique aux peuples de l'Europe. Sans le christianisme, il serait difficile de comprendre le sentiment actuel d'union européenne car cette religion a forgé une culture commune partagée durant de nombreux siècles. Et c'est aussi dans cette civilisation, et non dans une autre, qu'est née la démocratie moderne grâce aux germes déposés par le message et la pratique chrétienne. J'approfondirai l'opinion toquevillienne de la filiation chrétienne de la démocratie plus en avant en parlant du rôle des croyances sur les sociétés humaines. Pour le moment, je tire de cette opinion trois conséquences.

La première est que la filiation chrétienne de la démocratie permet de comprendre pourquoi les ennemis de la démocratie, comprise comme défense des droits fondamentaux de l'homme, ont aussi l'habitude de voir dans le christianisme un danger. Les idées apportées par cette religion leur semblent aussi périlleuses que celles promues par la religion des droits de l'homme.

La seconde conséquence: Même si les guerres mondiales du XXe siècle ainsi que les nécessités économiques ont favorisé la naissance de l'actuelle Union Européenne, un autre facteur important se trouve être la culture commune dans laquelle a vécu l'Europe durant plusieurs siècles et les idées qui y ont circulées. Et cela me semble bien expliquer pourquoi certains européens ont encore du mal aujourd'hui à admettre l'entrée de la Turquie au sein de l'Union Européenne. Même si ce pays a signé la Convention européenne des droits de l'homme de 1950, son passé ne s'est pas nourri de la sève culturelle commune aux autres nations de l'Europe.

La troisième conséquence: Peut-on affirmer que l'Europe a des racines chrétiennes? Comme on vient de voir dans les lignes précédentes, l'opinion toquevillienne est plutôt favorable à une telle existence. En effet, Tocqueville n'a aucun doute sur ce fait. Peut-être qu'aujourd'hui on peut dire que l'Europe n'est pas chrétienne parce qu'elle est entrée en contact avec d'autres religions ou parce que plusieurs de ses habitants ne pratiquent plus la religion de leurs pères. Mais, au XIXe siècle, Tocqueville n'avait point de doute sur le fait que

---

<sup>191</sup> *Ibid.*, p. 179.

<sup>192</sup> *Ibidem.*

l'Europe avait été forgée au travers d'une religion et culture chrétiennes. Et ce sont ces racines chrétiennes ainsi que l'union culturelle qu'elles ont créée qui ont aussi facilité l'union politique actuelle de l'Europe. Toutefois, il ne faudrait pas nier que ce continent a aussi des racines romaines, grecques et juives. Le rôle du christianisme a justement été de faire de tout cela une synthèse nouvelle et originale: «Le christianisme est devenu la matrice de l'Europe parce qu'il a lui-même absorbé l'héritage du monde antique. Il a absorbé dans une synthèse nouvelle –tout en apportant des éléments nouveaux déterminants– la foi juive, la raison grecque, le droit romain»<sup>193</sup>.

Je viens ainsi d'expliquer le fondement sur lequel s'appuie la conscience tocquevillienne de l'existence d'une unité européenne démocratique, conscience que j'ai déjà illustrée dans la première partie de mon étude. Cette vision unitaire est surtout culturelle et sans aucun doute en rapport avec le christianisme. Pour Tocqueville, la religion du Christ a profondément marqué l'Europe et a été la première à introduire en elle de nombreux germes de démocratie à partir de l'idée d'égalité de tous les hommes devant Dieu. Pourtant, la filiation chrétienne de la démocratie moderne n'est pas une nouveauté dans la pensée de Tocqueville. Il l'avait déjà abondamment relevé dans son livre sur la démocratie en étudiant sa naissance aux États-Unis.

### 1.3. La démocratie américaine et son origine chrétienne

«A mon arrivée aux États-Unis, ce fut l'aspect religieux du pays qui frappa d'abord mes regards»<sup>194</sup>. Car, «c'est la religion qui a donné naissance aux sociétés anglo-américaines: il ne faut jamais l'oublier; aux États-Unis, la religion se confond donc avec toutes les habitudes nationales et tous les sentiments que la patrie fait naître; cela lui donne une force particulière»<sup>195</sup>. Le christianisme a donc été exporté en Amérique et avec lui, les idées démocratiques qu'il contient. Tocqueville insiste sur l'importance de ce fait pour bien cerner la nature de la démocratie américaine. En effet, les «pilgrims» apportaient «dans le nouveau monde un christianisme que je ne saurais mieux peindre – dit l'académicien français– qu'en l'appelant démocratique et républicain: ceci

<sup>193</sup> *Ibid.*, p. 223.

<sup>194</sup> *DA I*, p. 309.

<sup>195</sup> *DA II*, p. 14.

favorisera singulièrement l'établissement de la république et de la démocratie dans les affaires»<sup>196</sup>. Si on ne prend pas en compte ce fait, il est difficile de comprendre la démocratie américaine. Jacques Maritain l'a pris en compte. Voilà pourquoi il soutient qu'en Amérique, la démocratie «a pénétré beaucoup plus profondément l'existence»<sup>197</sup> et «elle n'a jamais oublié ses origines chrétiennes»<sup>198</sup>. Frédéric Lenoir l'a aussi pris en compte car il écrit que «le christianisme a accouché de l'Europe comme il a accouché de l'Amérique»<sup>199</sup>.

Tocqueville développe cette idée à plusieurs endroits de son livre, aussi bien dans le premier tome tout comme dans le second. Dans le chapitre II intitulé *Du point de départ et de son importance pour l'avenir des Anglo-américains*, il dit: «Lorsque, après avoir étudié attentivement l'histoire de l'Amérique, on examine avec soin son état politique et social, on se sent profondément convaincu de cette vérité: qu'il n'est pas une opinion, pas une habitude, pas une loi, je pourrais dire pas un événement, que le point de départ n'explique sans peine. Ceux qui liront ce livre trouveront donc dans le présent chapitre le germe de ce qui doit suivre et la clef de presque tout l'ouvrage»<sup>200</sup>. Pour bien comprendre la démocratie en Amérique, il faut donc regarder attentivement les conditions dans lesquelles elle est née. Et faire attention à ce point de départ, c'est «mettre en son vrai jour le caractère de la civilisation anglo-américaine»<sup>201</sup>. Cette civilisation «est le produit (et ce point de départ doit sans cesse être présent à la pensée) de deux éléments parfaitement distincts, qui ailleurs se sont fait souvent la guerre, mais qu'on est parvenu, en Amérique, à incorporer en quelque sorte l'un dans l'autre, et à combiner merveilleusement. Je veux –dit Tocqueville– parler de l'esprit de religion et de l'esprit de liberté»<sup>202</sup>. Les Américains fondèrent donc l'esprit de liberté à partir de l'esprit de religion, tout en gardant chacun d'eux dans les compétences qui leurs sont propres: «La religion voit dans la liberté civile un noble exercice des facultés de l'homme; dans le monde politique, un champ livré par le créateur aux efforts de l'intelligence. Libre et puissante dans sa sphère, satisfaite

---

<sup>196</sup> *DA I*, p. 301.

<sup>197</sup> MARITAIN, J., *Christianisme et démocratie*, p. 28.

<sup>198</sup> *Ibidem*.

<sup>199</sup> LENOIR, F., *Le Christ philosophe*, p. 223.

<sup>200</sup> *DA I*, pp. 27-28.

<sup>201</sup> *Ibid.*, p. 42.

<sup>202</sup> *Ibidem*.

de la place qui lui est réservée, elle sait que son empire est d'autant mieux établi qu'elle ne règne que par ses propres forces et domine sans appui sur les cœurs»<sup>203</sup>. De son côté, «la liberté voit dans la religion la compagne de ses luttes et de ses triomphes, le berceau de son enfance, la source divine de ses droits. Elle considère la religion comme la sauvegarde des mœurs; les mœurs comme la garantie des lois et le gage de sa propre durée»<sup>204</sup>. Tocqueville signale plusieurs exemples de cette situation américaine: départ de la première colonie<sup>205</sup>, contrat social fondé expressément sur Dieu<sup>206</sup>, exercice de la liberté<sup>207</sup>, éducation et instruction scolaire<sup>208</sup>. Et il ajoute le commentaire suivant: «Le lecteur aura sans doute remarqué le préambule de ces ordonnances: en Amérique, c'est la religion qui mène aux lumières; c'est l'observance des lois

<sup>203</sup> *Ibid.*, pp. 42-43.

<sup>204</sup> *Ibid.*, p. 43.

<sup>205</sup> Tocqueville cite Nathaniel Morton, l'historien des premières années de la Nouvelle-Angleterre: «J'ai toujours cru, dit-il, que c'était un devoir sacré pour nous, dont les pères ont reçu des gages si nombreux et si mémorables de la bonté divine dans l'établissement de cette colonie, d'en perpétuer par écrit le souvenir. (...) Ces faits doivent être connus, afin que Dieu en retire l'honneur qui lui est dû, et que quelques rayons de sa gloire puissent tomber sur les noms vénérables des saints qui lui ont servi d'instruments». (*Ibid.*, p. 32).

<sup>206</sup> Cfr. *ibid.*, p. 34: «Nous, dont les noms suivent, qui, pour la gloire de Dieu, le développement de la foi chrétienne et l'honneur de notre patrie, avons entrepris d'établir la première colonie sur ces rivages reculés, nous convenons dans ces présentes, par consentement mutuel et solennel, et devant Dieu, de nous former en corps de société politique, dans le but de nous gouverner et de travailler à l'accomplissement de nos desseins; et en vertu de ce contrat, nous convenons de promulguer des lois, actes, ordonnances, et d'instituer, selon les besoins, des magistrats auxquels nous promettons soumission et obéissance».

<sup>207</sup> Tocqueville mentionne un discours de Winthrop: «Ne nous trompons pas sur ce que nous devons entendre par notre indépendance. Il y a, en elle, une sorte de liberté corrompue, dont l'usage est commun aux animaux comme à l'homme, et qui consiste à faire tout ce qui plait. Cette liberté est l'ennemie de toute autorité; elle souffre impatiemment toutes règles; avec elle, nous devenons inférieurs à nous-mêmes; elle est l'ennemie de la vérité et de la paix; et Dieu a cru devoir s'élever contre elle! Mais il est une liberté civile et morale qui trouve sa force dans l'union, et que la mission du pouvoir lui-même est de protéger: c'est la liberté de faire sans crainte tout ce qui est juste et bon. Cette sainte liberté, nous devons la défendre dans tous les hasards, et exposer, s'il le faut, pour elle notre vie». (*Ibid.*, p. 41).

<sup>208</sup> Cfr. *ibid.*, p. 40: «La loi entre dans mille détails divers pour prévenir et satisfaire une foule de besoins sociaux, dont encore de nos jours on n'a qu'un sentiment confus en France. Mais c'est par les prescriptions relatives à l'éducation publique que, dès le principe, on voit se révéler dans tout son jour le caractère original de la civilisation américaine. «Attendu, dit la loi, que Satan, l'ennemi du genre humain, trouve dans l'ignorance des hommes ses plus puissantes armes et qu'il importe que les lumières qu'ont apportées nos pères ne restent point ensevelies dans leur tombe; – attendu que l'éducation des enfants est un des premiers intérêts de l'État, avec l'assistance du Seigneur...»».

divines qui conduit l'homme à la liberté»<sup>209</sup>. Après l'Europe et l'Amérique, que peut-on dire de l'expansion des idées démocratiques de la révolution chrétienne dans le monde?

#### 1.4. Une révolution à échelle mondiale

##### a) *Expansion par dynamisme propre*

Il ne faudrait pas perdre de vue une donnée capitale: le christianisme n'est pas une religion européenne. De même, le latin n'a pas toujours été la langue officielle de l'Eglise, le grec le fut bien avant. Né dans le judaïsme, le christianisme s'est voulu, dès le début, universel et démocratique. Voilà pourquoi Tocqueville affirme que «de toutes les religions, celle qui a le plus considéré l'espèce humaine dans son unité et a eu le plus en vue dans ses lois les besoins généraux de l'humanité, abstraction faite de l'état social, des lois, des temps et des lieux, c'est la religion chrétienne»<sup>210</sup>. Ces paroles se font l'écho de celles que Mme Swetchine lui adressa dans une lettre du 26 septembre 1856 faisant référence à l'Eglise catholique: «Son caractère propre, sa mission, lui commandant, et son nom le dit assez, de marcher avec tous les temps, toutes les races, tous les degrés de civilisation et tous les régimes, de n'en signaler aucun comme modèle ou comme obstacle, elle ne peut, ce me semble, tout en faisant intervenir partout les idées éternelles d'ordre et de justice, se mettre au service d'aucune préférence exclusive»<sup>211</sup>.

Tocqueville note que c'est même cet aspect universaliste qui a permis la rapide expansion de la religion du Christ dans le monde. En effet, le christianisme, «passant aisément à travers toutes les barrières qui avaient arrêté les religions païennes, conquiert en peu de temps une grande partie du genre humain. Je crois –dit Tocqueville– que ce n'est pas manquer de respect à cette sainte religion que de dire qu'elle dut, en partie, son triomphe à ce qu'elle s'était, plus qu'aucune autre, dégagée de tout ce qui pouvait être spécial à un peuple, à une forme de gouvernement, à un état social, à une époque, à une race»<sup>212</sup>. Ce fait manifeste le caractère abstrait adopté par le christianisme.

<sup>209</sup> *Ibid.*, p. 41.

<sup>210</sup> *DA II, éd. bis.-crit.*, p. 202, note y

<sup>211</sup> *OC XV.2 Correspondance d'Alexis de Tocqueville et de Francisque de Corcelle. Correspondance d'Alexis de Tocqueville et de Madame Swetchine*, p. 294

<sup>212</sup> *ARR I*, pp. 88-89



Et comme dit Tocqueville dans *L'ancien régime et la révolution*, «de là vient que les révolutions religieuses ont eu souvent de si vastes théâtres, et se sont rarement renfermées, comme les révolutions politiques, dans le territoire d'un seul peuple, ni même d'une seule race. Et si l'on veut envisager ce sujet encore de plus près, on trouvera que plus les religions ont eu ce caractère abstrait et général que je viens d'indiquer, plus elles se sont étendues, en dépit de la différence des lois, des climats et des hommes»<sup>213</sup>. Et c'est justement ce que l'on constate avec le christianisme. C'est parce qu'il a eu ce caractère abstrait, qui considère la nature humaine comme créée par Dieu et étant la même partout, qu'il s'est aussi facilement répandu.

Ce caractère abstrait et universel va de pair avec une autre particularité du christianisme: sa nature démocratique. J'ai déjà commenté le sens à donner à cet adjectif *démocratique* mais il n'est pas inutile de revenir sur cette idée que j'aurai à réexpliquer plus en avant. Par démocratique, il faut entendre égalité de tous les hommes devant Dieu et, mêmes droits et devoirs naturels. Et c'est aussi une caractéristique qui facilite la propagation du christianisme dans le monde. Tocqueville le montre à travers une comparaison entre la religion chrétienne et les autres religions orientales, en particulier l'hindouisme: «Quand on y regarde de près, on voit que le prosélytisme, qui paraît si naturel, n'est qu'une notion venue après coup, après celle de l'égalité des hommes; elle n'est pas naturelle à l'homme. C'est le christianisme qui l'a mise au monde»<sup>214</sup>. Pour Tocqueville donc, c'est le christianisme qui a mis au monde le prosélytisme international parce que c'est lui qui a mis au monde l'égalité de tous les hommes devant Dieu. En effet, «le prosélytisme ne naît pas seulement de la sincérité de la croyance, mais de l'idée de l'égalité des hommes et de l'unité surtout du genre humain»<sup>215</sup>. C'est parce que la religion chrétienne a un caractère démocratique qu'elle veut s'appliquer à tous les hommes sans exception. L'expansion du christianisme se réalise alors par un dynamisme propre, une force interne, qui pousse tous les chrétiens à vouloir répandre leur religion partout dans le monde. De plus, en cela ils obéissent à un mandat express de leur fondateur: «Allez par le monde entier, proclamez l'Évangile à toute créature» (Marc 16, 15). Caractère abstrait et universel, nature démocratique et mandat

<sup>213</sup> *Ibid.*, p. 88

<sup>214</sup> *OC III.1. Ecrits et discours politiques*, p. 507. L'italique provient du texte original.

<sup>215</sup> *Ibid.* L'italique provient du texte original.

apostolique sont donc à la base de la tradition missionnaire multiséculaire des chrétiens, qui se sont évertués à répandre partout le message du Christ, et constituent un élément important de l'efficacité de leur action.

Tout ce qui précède va sans dire que dans tous les endroits où arrivera le christianisme ce sont aussi des germes de démocratie qui seront déposés dans l'état social. Tocqueville soulignait plus haut l'ouverture du clergé catholique à tous, sans distinction de race ni de condition sociale. Par là, l'Eglise mettait sous les yeux de ses fidèles que Dieu ne fait acception de personne et que n'importe quel homme, de n'importe quelle culture ou condition sociale, peut réaliser la fonction la plus sacrée qui puisse exister dans la religion chrétienne à savoir la célébration des sacrements. Tocqueville faisait aussi remarquer le culte aux saints provenant de toutes les classes et par conséquent le fait que l'esprit chrétien acquiert une plus grande ouverture de mentalité. Ainsi donc, tant par leur message, tout comme par leurs pratiques, les chrétiens vivent selon un esprit démocratique ouvert à toute l'humanité. Voilà pourquoi Tocqueville, dans une lettre à Gobineau datée du 5 septembre 1843, déclare ce qui suit: «Le christianisme me paraît avoir fait une révolution (...) Le champ des devoirs était limité. Il l'étendit. Il n'allait guère plus loin que les concitoyens. Il y fit entrer tous les hommes. Il renfermait principalement les maîtres; il y introduisit les esclaves. Il mit sous un jour éclatant l'égalité, l'unité, la fraternité humaine»<sup>216</sup>. Cela veut dire qu'avant la révolution française, le christianisme avait déjà universalisé l'égalité, la liberté et la fraternité; il avait déjà créé une société universelle en dehors de toutes les sociétés humaines et dans laquelle tous les hommes sont égaux en droits et devoirs. Comme souligne Lenoir, «les premiers chrétiens mettent immédiatement en application le principe de l'égalité de tous devant Dieu, en abolissant les hiérarchies lors des repas communs, puis des eucharisties, auxquelles pauvres et riches, indigents et notables, participent côte à côte, à la même table»<sup>217</sup>.

#### b) *Expansion favorisée*

La religion des droits de l'homme, inventée par la révolution française, s'est répandue grâce à l'expansion des idées de la révolution hors de la France.

<sup>216</sup> OC IX. *Correspondance d'Alexis de Tocqueville et d'Arthur de Gobineau*, p. 45.

<sup>217</sup> LENOIR, F., *Le Christ philosophe*, p. 73.

D'autre part, elle s'est incrustée dans la civilisation européenne et a profité de l'expansion de la culture européenne ainsi que des mouvements européens de colonisation et d'impérialisme pour se déverser sur le monde. La même remarque vaut pour le christianisme. La civilisation européenne est imprégnée des idées démocratiques de la religion du Christ au point que là où la première arrive naît aussi une terre fertile pour la seconde. Quand Tocqueville écrit à Lord Hatherton, le 6 mars 1858, il reprend l'idée de son ami Henry Reeve et dit: «Le grand but à poursuivre dans l'Inde, comme dit Reeve, est bien de répandre dans ce pays les bienfaits de la civilisation chrétienne»<sup>218</sup>. Les bienfaits du christianisme sont donc aussi la cause pour laquelle Tocqueville appuyait la colonisation et l'impérialisme: c'est un amalgame qui pourrait se révéler dangereux pour le christianisme, je le montrerai plus en avant. Comme disent Jean Jacques Chevallier et André Jardin, Tocqueville voit donc l'expansion européenne comme quelque chose de «pleinement justifiée d'un point de vue moral»<sup>219</sup>. En effet, «il est ardemment convaincu de la supériorité sociale de la civilisation occidentale et chrétienne sur toutes les autres»<sup>220</sup>. D'où que «son idéal de liberté humaine, avec son soubassement de morale chrétienne, s'accommode, en toute bonne conscience, de l'expansion de la puissance européenne dans les autres parties du globe, pour tout ce que cette puissance véhicule avec elle de bienfaits supérieurs»<sup>221</sup>.

Si l'Europe a été profondément marquée par le christianisme, comme reconnaissait Tocqueville, il fallait donc s'attendre à ce que cette religion soit aussi présente dans les endroits où sont parvenus la culture européenne ainsi que les mouvements européens de colonisation et d'impérialisme. Là où est arrivée la civilisation occidentale, là aussi sont arrivées les idées chrétiennes. On voit donc que le mouvement d'expansion de la civilisation européenne a aussi été bénéfique à l'expansion de la religion chrétienne. Le christianisme, religion universelle et pas seulement européenne, a vu faciliter son évangélisation et a ainsi pu grossir ses rangs par des millions de femmes et d'hommes venus librement prendre place parmi les chrétiens. Né après le judaïsme, la philosophie grecque et le droit romain, la religion du Christ a donc été et continue d'être le moteur religieux de la communauté internationale démo-

---

<sup>218</sup> OC VI.3. *Correspondance anglaise*, 2003, p. 290.

<sup>219</sup> CHEVALLIER, J.-J. et JARDIN, A., cités par OC III.1. *Ecrits et discours politiques*, p. 30.

<sup>220</sup> *Ibidem*.

<sup>221</sup> *Ibidem*.

cratique. Une question reste en suspens: Comment le christianisme a-t-il pu obtenir une efficacité si silencieuse? Tocqueville la situe dans le rôle joué par les croyances sur les idées et les mœurs.

## 2. *Le christianisme, ferment silencieux*

### 2.1. Effets des croyances sur les idées

Tout ce que j'analyse depuis le début de cette partie, permet d'apprécier un Tocqueville resté fidèle à sa pensée sur les processus de changements sociaux. Selon lui, «on ne peut établir le règne de la liberté sans celui des mœurs, ni fonder les mœurs sans les croyances»<sup>222</sup> car «la circulation des idées est à la civilisation ce que la circulation du sang est au corps humain»<sup>223</sup>. Voilà pourquoi «ce qui constitue réellement une société ce n'est point d'avoir le même gouvernement, les mêmes lois, la même langue, c'est d'avoir sur un grand nombre de points les mêmes *idées* et les mêmes *opinions*»<sup>224</sup>. Comment, d'une égalité dans la nature, sommes-nous parvenus à une égalité légale et politique? A cause de la révolution anglaise. A cause de la révolution américaine. A cause de la révolution française. Mais aussi, à cause de la révolution chrétienne c'est-à-dire à cause de la croyance chrétienne en une égalité dans la nature. Et c'est cette croyance qui s'est d'abord faite sociale et est ensuite devenue politique. Comme dit Eduardo Nolla, «les révolutions authentiques se passent au niveau des mentalités, des idées, des croyances, des habitudes du cœur, de tout ce qu'il (Tocqueville) désigne, reprenant le sens du mot 'mores', sous le nom de 'mœurs'»<sup>225</sup>. Car, «tout changement historique commence nécessairement au niveau des idées. A leur tour celles-ci transforment et sont transformées par les conditions sociales et matérielles d'une société»<sup>226</sup>.

Force est donc de reconnaître que le christianisme a initié la première révolution démocratique et ce à partir de la croyance en l'égalité de tous les hommes devant Dieu. C'est la réception de cette croyance qui a permis, à travers un travail de siècles, la modification des idées et des mœurs. L'idée chré-

<sup>222</sup> *DA I*, pp. 9-10.

<sup>223</sup> *DA II*, éd. *bis.-crit.*, p. 99, note c.

<sup>224</sup> *DA I*, éd. *bis.-crit.*, p. 286, note y. L'italique provient du texte original.

<sup>225</sup> NOLLA, E., *ibid.*, p. LIII

<sup>226</sup> *Ibidem.*

tienne d'égalité représente alors un «ferment de la vie sociale et politique»<sup>227</sup>, une «énergie historique en travail dans le monde»<sup>228</sup>. Et, «dès l'instant que les circonstances historiques s'y prêtent, le dynamisme de la pensée démocratique va de lui-même, comme vers sa forme de réalisation la plus naturelle, vers la forme de gouvernement du même nom, qui consiste, selon l'expression d'Abraham Lincoln, dans le "gouvernement du peuple par le peuple et pour le peuple"»<sup>229</sup>. De l'idée démocratique, on passe naturellement à un état social démocratique puis à un état politique démocratique. Ou bien, comme dit Eduardo Nolla, «une fois l'égalité intellectuelle proclamée (tout homme a les mêmes facultés d'arriver à la vérité qu'un autre), la transformation des conditions sociales et politiques n'est plus qu'une question de temps; elle est, selon les termes de la pensée de Tocqueville, inévitable et même désirée de Dieu»<sup>230</sup>. Cette posture tocquevillienne s'appuie sur sa *théorie cyclique des idées*: des croyances aux idées, des idées aux mœurs et vis-versa. Le 17 janvier 1844, dans un discours sur la liberté d'enseignement, il dit: «je n'ai jamais vu de peuples libres dont la liberté ne prit ses racines plus ou moins profondément enfouies dans les croyances, et je me l'explique, car je pense que la liberté est bien moins fille des institutions que des mœurs, et que les mœurs sont filles des croyances»<sup>231</sup>. C'est donc affirmer que, par exemple, l'aspiration à la liberté qui a surgit dans la révolution française ainsi que son caractère universaliste sont nés en réalité de la profondeur des croyances des acteurs de la révolution. Même si plusieurs parmi eux étaient déistes, et par là rejetaient le Dieu chrétien, ils étaient quand même restés fidèles à l'idée chrétienne de liberté comme valeur sacrée de l'homme. On comprend mieux alors cette phrase lapidaire que Tocqueville laisse apparaître dans un projet de discours sur la liberté d'enseignement: «*La liberté fille du christianisme*. C'est le despotisme qui peut se passer de la religion, non la liberté»<sup>232</sup>.

L'inexistence de la croyance en l'égalité naturelle des hommes explique pourquoi les Grecs ne sont pas parvenus à une démocratie de participation de tous à la chose publique. Les Romains non plus ne sont pas parvenus à une

<sup>227</sup> MARITAIN, J., *Christianisme et démocratie*, p. 35.

<sup>228</sup> *Ibidem*.

<sup>229</sup> *Ibid.*, pp. 31-32.

<sup>230</sup> NOLLA, E., *DA I, éd. bis.-crit.*, p. LIX.

<sup>231</sup> *OC III.2. Ecrits et discours politiques*, p. 494.

<sup>232</sup> *Ibid.*, p. 591. L'italique provient du texte original.

idée d'humanité universelle et démocratique. Et ce, malgré la grande extension de leur empire et les échanges qui existaient entre les peuples qui le composaient. Ni les Romains ni les Grecs ne sont arrivés à cette vérité simple et évidente, ils restaient encore enfermés dans un esprit aristocratique et admettaient l'esclavage dans la nature. «Athènes –dit Tocqueville– avec son suffrage universel, n'était donc, après tout, qu'une république aristocratique où tous les nobles avaient un droit égal au gouvernement. Il faut considérer la lutte des patriciens et des plébéiens de Rome sous le même jour et n'y voir qu'une querelle intestine entre les cadets et les aînés de la même famille. Tous tenaient en effet à l'aristocratie, et en avaient l'esprit»<sup>233</sup>.

Ce n'est donc pas le simple fait de se mélanger qui permet aux hommes d'arriver à la vérité sur l'unité de l'espèce humaine mais bien la croyance chrétienne en l'égalité de tous les hommes devant Dieu. C'est parce que le christianisme a fait croire aux hommes qu'ils sont égaux, qu'ils se sont pensés égaux et ont ensuite emmené ce fait sur le terrain sociopolitique. Ainsi naquit la démocratie moderne dans la civilisation européenne. Cette dernière contenait déjà deux grandes traditions: la tradition juridique romaine et la tradition philosophique grecque. Cependant, il a fallu l'avènement du christianisme pour accélérer l'avènement de la démocratie. Si les Français avaient été hindouistes, certainement que la révolution française n'aurait pas revendiqué l'universalité des principes démocratiques. S'il n'avait subsisté en Europe que les religions païennes de l'antiquité, la démocratie moderne n'y serait certainement pas née et l'Union Européenne n'aurait certainement pas la physionomie que nous lui connaissons aujourd'hui. Si les puritains américains avaient été bouddhistes, certainement que la démocratie ne serait pas née en Amérique. Certes, le christianisme n'est pas l'unique cause qui ait influencé la naissance de la démocratie. Il n'est pas non plus l'unique cause qui ait influencé la révolution française. Mais son rôle est indéniable. La démocratie moderne est née dans la civilisation européenne parce que cette dernière s'était enrichi des idées démocratiques provenant du crédo et du vécu chrétiens. «Et c'est –comme soutient Maritain– sous l'action du ferment évangélique en travail dans le monde qu'elles se sont formées dans la conscience profane»<sup>234</sup>. La filiation chrétienne de la révolution française

<sup>233</sup> *DA II*, p. 67.

<sup>234</sup> MARITAIN, J., *Christianisme et démocratie*, p. 53.

et de la démocratie moderne est donc une filiation de nature intellectuelle, une filiation dans les idées.

Voilà pourquoi ceux-mêmes qui combattent le christianisme se sont révélés, paradoxalement, de grands promoteurs du message chrétien. Sans le savoir, ils ont été influencés par des idées qui trouvent leur origine dans les croyances chrétiennes. Ce paradoxe, Tocqueville l'a mentionné dans l'introduction de *La démocratie*: «Où sommes-nous donc? Les hommes religieux combattent la liberté, et les amis de la liberté attaquent les religions; des esprits nobles et généreux vantent l'esclavage, et des âmes basses et serviles préconisent l'indépendance; des citoyens honnêtes et éclairés sont ennemis de tous les progrès, tandis que des hommes sans patriotisme et sans mœurs se font les apôtres de la civilisation et des lumières!»<sup>235</sup> Jacques Maritain observe la même réalité: «Il n'a pas été donné à des croyants intégralement fidèles au dogme catholique, il a été donné à des rationalistes de proclamer en France les droits de l'homme et du citoyen, à des puritains de porter en Amérique le dernier coup à l'esclavage, à des communistes athées d'abolir en Russie l'absolutisme du profit privé»<sup>236</sup>. Raison pour laquelle Maritain affirme que c'est «sous l'inspiration évangélique en travail dans l'histoire»<sup>237</sup> que «la conscience profane a compris la dignité de la personne humaine»<sup>238</sup>, «la dignité du peuple et de l'homme de l'humanité commune»<sup>239</sup> c'est-à-dire «la foi en les droits de la personne humaine en tant que personne humaine»<sup>240</sup>. Et tout cela se doit au fait que le christianisme est une religion démocratique. Comment Tocqueville explique cette dernière idée? C'est ce que nous verrons maintenant.

## 2.2. Une religion démocratique

Affirmer que le christianisme est une religion démocratique pourrait surprendre à première vue, aussi faut-il que j'explicité la pensée de Tocqueville. Pour bien comprendre pourquoi l'académicien français présente le christianisme comme une religion démocratique, il faudrait faire la distinction sui-

<sup>235</sup> *DAI*, p. 10.

<sup>236</sup> MARITAIN, J., *Christianisme et démocratie*, p. 36.

<sup>237</sup> *Ibid.*, p. 45.

<sup>238</sup> *Ibid.*, p. 44.

<sup>239</sup> *Ibid.*, p. 45.

<sup>240</sup> *Ibid.*, p. 44.

vante entre deux types d'états sociaux: l'état social à l'intérieur de l'Eglise et l'état social hors de l'Eglise.

- Le premier état, état social de l'Eglise ou état social chrétien, désigne l'état social de l'ensemble des chrétiens vis-à-vis de leur Dieu. C'est un état social démocratique. En effet, tous les hommes et femmes qui le composent sont égaux en droits et devoirs devant Dieu. De plus, il convient de noter que cet état social n'a pas d'implication politique. En cela, il respecte la volonté de son fondateur qui voulut expressément une séparation entre le spirituel et le temporel: «Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu» (Luc 20, 25).
- Le second état, état social des différentes sociétés humaines ou état social humain, désigne l'état social de la société dans laquelle vivent les chrétiens. Cet état social peut ne pas être démocratique. En effet, avant et après l'arrivée du christianisme, il avait toujours été aristocratique jusqu'à ce que naisse la démocratie moderne. L'état social humain, en plus d'être aristocratique ou démocratique, peut adopter diverses formes sur le plan politique: monarchie constitutionnelle, oligarchie, démocratie directe, démocratie représentative.

Tocqueville aborda cette distinction entre état social chrétien et état social humain dans un chapitre de son livre sur l'Amérique et s'attarda à expliquer la compatibilité entre christianisme, état social démocratique et état politique démocratique. Ce chapitre a pour titre *Des causes principales qui tendent à maintenir la république démocratique aux Etats-Unis*. Dans une partie de ce chapitre, Tocqueville traite *De la religion considérée comme institution politique, comment elle sert puissamment au maintien de la république démocratique*. L'académicien français exprime son opinion en ces mots: «Je pense qu'on a tort de regarder la religion catholique comme un ennemi naturel de la démocratie. Parmi les différentes doctrines chrétiennes, le catholicisme me paraît au contraire l'une des plus favorables à l'égalité des conditions. Chez les catholiques, la société religieuse ne se compose que de deux éléments: le prêtre et le peuple. Le prêtre s'élève seul au-dessus des fidèles: tout est égal au-dessous de lui»<sup>241</sup>. Le prêtre, dans ses fonctions sacerdotales, représente Dieu et tout en-dessous de Dieu est égal: aux yeux de Dieu, tous les hommes sont égaux. Le prêtre, hors

---

<sup>241</sup> *DAI*, p. 301.



de ses fonctions, est aussi égal aux autres membres de l'Eglise en vertu du même et unique baptême reçu avec eux.

On retrouve donc dans l'état social chrétien, une égalité fondamentale de tous les membres de l'Eglise. En effet, «en matière de dogmes, le catholicisme place le même niveau sur toutes les intelligences; il astreint aux détails des mêmes croyances le savant ainsi que l'ignorant, l'homme de génie aussi bien que le vulgaire; il impose les mêmes pratiques au riche comme au pauvre, inflige les mêmes austérités au puissant comme au faible; il ne compose avec aucun mortel, et appliquant à chacun des humains la même mesure, il aime à confondre toutes les classes de la société au pied du même autel, comme elles sont confondues aux yeux de Dieu»<sup>242</sup>. Mais puisqu'il existe une inégalité fondamentale entre Dieu et les hommes, entre le créateur et les créatures, il faut aussi ajouter que «le catholicisme est comme une monarchie absolue»<sup>243</sup>. A la tête de cette société spirituelle se trouve Dieu et les ministres qui le représentent. Cependant, si vous «ôtez le prince»<sup>244</sup>, alors «les conditions y sont plus égales que dans les républiques»<sup>245</sup>. Si l'on regarde donc la relation des chrétiens vis-à-vis de leur Dieu, alors on a une monarchie absolue. Mais si l'on regarde la condition même des chrétiens entre eux, alors on a un état social démocratique. D'où qu'en Amérique, Tocqueville constate que les «catholiques montrent une grande fidélité dans les pratiques de leur culte, et sont pleins d'ardeur et de zèle pour leurs croyances; cependant ils forment la classe la plus républicaine et la plus démocratique qui soit aux États-Unis»<sup>246</sup>.

En fin de compte, la famille chrétienne ressemble à une société à l'intérieur d'une autre société. D'où que Tocqueville affirme que, «le christianisme, et, par conséquent, la morale chrétienne, s'était établi en dehors de tous les pouvoirs politiques et même de toutes les nationalités. La grandeur de son œuvre était de former une société humaine en dehors de toutes les sociétés nationales»<sup>247</sup>. En réalité, le christianisme est une société spirituelle démocratique à l'intérieur d'une société temporelle qui peut ne pas être

---

<sup>242</sup> *Ibid.*, pp. 301-302.

<sup>243</sup> *Ibid.*, p. 302.

<sup>244</sup> *Ibidem.*

<sup>245</sup> *Ibidem.*

<sup>246</sup> *Ibid.*, p. 301.

<sup>247</sup> OC IX. *Correspondance d'Alexis de Tocqueville et d'Arthur de Gobineau*, p. 46.

démocratique. Il est alors important que le christianisme respecte la légitime autonomie de l'organisation du monde politique suivant la séparation entre ce qui appartient à César et ce qui appartient à Dieu. Comme dit Robert Legros, «l'égalité des conditions et l'égalité religieuse ne peuvent se confondre»<sup>248</sup> et cela «non pas seulement parce que le principe d'égalité des conditions n'implique aucune croyance religieuse, mais aussi, plus fondamentalement, parce que le principe d'égalité religieuse n'entraîne nullement par lui-même l'exigence d'une égalisation des conditions comme principe de l'organisation politique»<sup>249</sup>.

Voir le christianisme comme une religion démocratique ne signifie donc pas que «la foi chrétienne obligerait chaque fidèle à être démocrate»<sup>250</sup>. En effet, «on peut être chrétien et faire son salut en militant pour n'importe quel régime politique, à condition toutefois qu'il n'offense pas la loi naturelle et la loi de Dieu»<sup>251</sup>. «On peut être chrétien et faire son salut en défendant une autre philosophie politique que la philosophie démocratique, comme on pouvait être chrétien, au temps de l'Empire romain, en acceptant le régime social de l'esclavage, ou au XVIIe siècle en adhérant au régime politique de la monarchie absolue»<sup>252</sup>. Raison pour laquelle, «il est clair que le christianisme et la foi chrétienne ne sauraient être inféodés, non plus qu'à aucune forme politique quelconque, à la démocratie comme forme de gouvernement ni à la démocratie comme philosophie de la vie humaine et politique. Cela résulte de la distinction fondamentale introduite par le Christ entre les choses qui sont à César et les choses qui sont à Dieu, distinction qui se développe à travers toutes sortes d'accidents au cours de notre histoire, et qui délivre la religion de tout asservissement temporel en dépouillant l'Etat de toute prétention sacrée, autrement dit en laïcisant l'Etat»<sup>253</sup>.

La séparation entre le spirituel et le temporel se retrouve également chez Tocqueville. Il souligne que cette séparation facilite aux chrétiens la promotion des valeurs démocratiques. Dans *La démocratie*, vingt ans avant la parution de *L'ancien régime et la révolution*, il avait déjà à l'esprit la situation

---

<sup>248</sup> LEGROS, R., *L'avènement de la démocratie*, p. 50.

<sup>249</sup> *Ibidem*.

<sup>250</sup> MARITAIN, J., *Christianisme et démocratie*, p. 35.

<sup>251</sup> *Ibid.*, p. 34.

<sup>252</sup> *Ibidem*.

<sup>253</sup> *Ibidem*.

de la France où il avait longtemps existé un amalgame entre catholicisme et politique. Il dit: «Souvent il est arrivé que le prêtre catholique est sorti du sanctuaire pour pénétrer comme une puissance dans la société, et qu'il est venu s'y asseoir au milieu de la hiérarchie sociale; quelquefois alors il a usé de son influence religieuse pour assurer la durée d'un ordre politique dont il faisait partie: alors aussi on a pu voir des catholiques partisans de l'aristocratie par esprit de religion»<sup>254</sup>. Cependant, «une fois que les prêtres sont écartés ou s'écartent du gouvernement, comme ils le font aux États-Unis, il n'y a pas d'hommes qui, par leurs croyances, soient plus disposés que les catholiques à transporter dans le monde politique l'idée de l'égalité des conditions»<sup>255</sup>. Voyons maintenant comment l'action du christianisme dans l'histoire affecte l'âme toquevillienne.

## II. L'ÉTAT D'ÂME TOCQUEVILLIEN FACE AU CHRISTIANISME

Tocqueville fut éduqué dans la religion catholique. A l'âge de 16 ans, lisant des livres agnostiques, il perdit la foi. Cependant, sa formation chrétienne initiale demeura latente en lui. Durant toute sa vie, il oscillera entre certitudes et doutes de foi. Quand il écrit à Arthur de Gobineau, le 2 octobre 1843, il lui explique sa situation en ces termes: «Je ne suis pas croyant (ce que je suis loin de dire pour me vanter) mais tout incroyant que je sois, je n'ai jamais pu me défendre d'une émotion profonde en lisant l'Évangile»<sup>256</sup>. A son ami Francisque de Corcelle, il révèle son désir de croire dans une lettre en date du 1<sup>er</sup> août 1850: «Si vous connaissez une recette pour croire, pour Dieu! donnez-moi-la. (...) S'il ne suffisait que de le vouloir pour croire, il y a longtemps que je serais dévot; car le doute m'a paru le plus insupportable des maux de ce monde; je l'ai constamment jugé pire que la mort et inférieur seulement aux maladies»<sup>257</sup>. Et finalement, le 26 février 1857, il dit à Mme Swetchine: «Je crois fermement à une autre vie, puisque Dieu qui est souverainement juste, nous en a donné l'idée; dans cette autre vie, à la rémunération du bien et du

<sup>254</sup> *DA I*, p. 302.

<sup>255</sup> *Ibidem*.

<sup>256</sup> *OC IX. Correspondance d'Alexis de Tocqueville et d'Arthur de Gobineau*, p. 57.

<sup>257</sup> *OC XV.2. Correspondance d'Alexis de Tocqueville et de Francisque de Corcelle. Correspondance d'Alexis de Tocqueville et de Madame Swetchine*, p. 29.

mal, puisque Dieu nous a permis de les distinguer et nous a donné la liberté de choisir»<sup>258</sup>.

Comme on peut constater, les doutes de foi de Tocqueville ne sauraient constituer un motif sérieux pour le considérer comme agnostique convaincu. Encore moins peut-on nier l'importance qu'il accorde à la religion. Cette importance peut d'ailleurs s'apprécier dans les paroles suivantes: «J'ai dit que la démocratie était la forme de gouvernement où il était le plus à désirer que le peuple fût heureux, c'est aussi celui où il est le plus à désirer qu'il soit moral et pour la même raison. Je n'hésiterais point à le dire parce que j'écris dans un siècle irréligieux, aux États-Unis la religion est la première des institutions politiques. Et j'ajoute même que je crains d'autant moins de le dire à cause de cette raison»<sup>259</sup>. On comprend donc que le message chrétien ait eu un impact dans la vie et les œuvres de Tocqueville. Malgré ses va-et-vient dans le domaine de la foi, il restera toujours épris du christianisme. Cet amour, uni à une bonne dose d'impartialité, emmena aussi Tocqueville à ressentir une certaine tristesse à l'égard de cette religion.

### 1. *Admiration toquevillienne: une religion unique en son genre*

Selon Christopher Dawson, «la majorité des hommes, quel que soit leurs convictions politiques, sont prêts à accepter la science et la démocratie et l'humanitarisme comme des éléments essentiels de la civilisation moderne, mais ils sont beaucoup moins disposés à admettre l'importance de la religion en général et du christianisme en particulier. Ils considèrent le christianisme comme hors de contact avec la vie moderne et incompatible avec les connaissances modernes. La vie moderne, disent-ils, porte sur des faits, tandis que le christianisme traite avec des dogmes non prouvés et incompréhensibles»<sup>260</sup>.

<sup>258</sup> *Ibid.*, p. 315.

<sup>259</sup> *DA I, éd. bis.-crit.*, p. 231, note u.

<sup>260</sup> DAWSON, C., «The modern dilemma», *Christianity and European Culture*, G. J. Russello (ed.), CUA Press, Washington, 1998, pp. 118-119: «The majority of men, whatever their political beliefs may be, are prepared to accept science and democracy and humanitarianism as essential elements in modern civilisation, but they are far less disposed to admit the importance of religion in general and of Christianity in particular. They regard Christianity as out of touch with modern life and inconsistent with modern knowledge. Modern life, they say, deals with facts, while Christianity deals with unproved and incomprehensible dogmas». La traduction est mienne.

Et c'est ici que je vois l'honnêteté intellectuelle et l'impartialité de Tocqueville qui reconnaît que parmi les premiers dogmes du christianisme se trouve justement l'égalité de tous les hommes devant Dieu. Cette vérité, effectivement incompréhensible à l'époque du Christ, s'est introduite peu à peu dans les intelligences puis dans les mœurs et a fini par entrer sur la scène politique sous une forme légale mais avec, quelques fois, son origine chrétienne oubliée.

Tocqueville a nourri envers la révolution française une grande admiration pour avoir créé la nouvelle religion des droits de l'homme. Et il adopta la même attitude envers l'œuvre réalisée par le christianisme. «Ce qui –dit-il– me touche plus que les miracles et les prophéties, c'est le caractère même du christianisme. Là est le plus grand indice de son origine divine. Honorez tous les codes religieux du monde, vous verrez qu'ils s'appliquent nécessairement à certains pays, à de certaines mœurs, à un état social ou à un peuple particulier. Je n'examine pas les preuves de ces religions et je dis qu'elles sont fausses, puisqu'elles ne sont pas faites pour tous les temps et pour tous les hommes. Mais le christianisme semble universel et immortel comme le genre humain»<sup>261</sup>. C'est avec ces mots que Tocqueville manifeste son admiration envers le christianisme qu'il considère comme une religion unique en son genre, religion qui en effet a été la première à créer une communauté internationale démocratique, la première à mettre au grand jour l'idée de l'égalité de tous les hommes et de leur similitude naturelle. Et Tocqueville voit en cela un indice de l'origine divine du christianisme. Il pense qu'une religion qui divise les hommes ne saurait être d'origine divine. Il est vrai que cela constituerait une contradiction avec le fait que tous les hommes proviennent du même Dieu créateur. Voilà pourquoi, pour Tocqueville, une religion qui veut les rassembler tous dans une même unité, dans une même famille humaine, ne peut que provenir de Dieu.

Et puisque Tocqueville était catholique de religion, il dit: «J'ai une admiration profonde, plus grande que je ne pourrais le dire, pour cette admirable puissance morale, la plus grande qu'on vit jamais, qu'on appelle l'Eglise catholique»<sup>262</sup>. Ci-avant, le pourquoi de l'admiration tocquevillienne était l'universalité du message chrétien, ici c'est l'enseignement moral de l'Eglise. A cela Tocqueville ajoute le devoir de fraternité humaine que promeuvent

<sup>261</sup> *DA I, éd. bis.-crit.*, p. 231, note u.

<sup>262</sup> *OC III.3. Ecrits et discours politiques*, p. 330.

les chrétiens, car «j'admire –dit-il– cette immense association catholique qui couvre le monde, ces 150 millions d'hommes qui sont répandus sur toute la surface de la terre, et qui font que partout où l'on porte ses pas il se rencontre, à travers la différence des races, des climats, des habitudes, du langage, des hommes qui ont le droit et le devoir de se traiter de frères»<sup>263</sup>. Ces mots, Tocqueville les a prononcés à la Chambre des Députés, le 6 août 1849, dans une intervention sur l'Affaire de Rome (l'armée française venait de rétablir le pouvoir temporel du Pape Pie IX). Personnellement, il était contraire à une telle initiative mais il la trouva déjà engagée quand il prit en main le Ministère des Affaires Etrangères. Il accepta cependant de poursuivre cette mission en justifiant l'initiative de ses prédécesseurs par le fait qu'un certain pouvoir temporel permettrait de préserver l'indépendance du Pape. Ardent défenseur de la séparation entre pouvoir temporel et pouvoir spirituel, Tocqueville envisageait rencontrer le Pape et lui dire: «Saint-Père étendez vos regards au delà de cette domination temporelle qui est la plus infime partie de votre puissance. Voyez cette grande patrie catholique dont vous êtes le chef. Songez à son intérêt»<sup>264</sup>. Il voulait donc rappeler au Pape la primauté de sa mission spirituelle, mission affaiblie par le mélange avec les affaires temporelles. Comme l'on sait, ce pouvoir temporel papal se trouva restreint au Vatican en 1870 avec l'annexion des états pontificaux, l'entrée à Rome de l'armée italienne et la proclamation de la République d'Italie. Tocqueville s'en serait certainement réjoui à cause du bénéfice que cela rapportait à la consolidation de la mission spirituelle du Pape et aussi à cause de l'indépendance temporelle que cela lui permettait.

L'admiration tocquevillienne porte donc sur l'universalité du message chrétien, sa morale et sa mission. Mais aussi sur sa promotion de la fraternité, de la liberté et de l'égalité. A propos de la fraternité, Tocqueville dit: «Le christianisme a évidemment tendu à faire de tous les hommes des frères et des égaux»<sup>265</sup>. Sur la liberté, son commentaire est le suivant: «Le christianisme (...) est encore de toutes les doctrines religieuses la plus favorable à la liberté, parce qu'il ne se s'adresse jamais qu'à l'esprit et au cœur de ceux qu'il veut soumettre»<sup>266</sup>. Et, en ce qui concerne l'égalité Tocqueville dit: «Le christianisme (...) est aussi de toutes les doctrines religieuses, la plus favorable

---

<sup>263</sup> *Ibidem*.

<sup>264</sup> *Ibid.*, p. 336.

<sup>265</sup> *OC IX. Correspondance d'Alexis de Tocqueville et d'Arthur de Gobineau*, p. 277.

<sup>266</sup> *DA I, éd. his.-crit.*, p. 224.

à l'égalité»<sup>267</sup>. Le christianisme se révèle donc comme une religion unique en son genre et qui a fait gagner du temps à l'intelligence humaine. Comme reconnaissait Tocqueville, cette intelligence est finalement parvenue, après maints tâtonnements, à la vérité de l'égalité naturelle de tous les hommes après que le christianisme l'ait semée dans les esprits au travers des croyances. L'humanité actuelle doit donc beaucoup au christianisme car il a été le premier à mettre en œuvre l'idée d'une communauté internationale démocratique. Ni les Grecs ni les Romains, ni le bouddhisme ni l'hindouisme, ni le judaïsme ni l'islam, ni les Maoris ni les Bantous, ni les Aztèques ni les Mayas ni les Incas, n'ont promu l'idée d'une humanité universelle démocratique. Sans la religion du Christ, cette égalité en droits de tous les hommes, qui aujourd'hui paraît une vérité si évidente et si simple, n'aurait certainement pas été atteinte actuellement. Sans le christianisme, la démocratie moderne ainsi que la défense des droits de l'homme ne seraient certainement pas d'actualité aujourd'hui. Voilà pourquoi, Tocqueville admire tant le christianisme. Cependant, malgré cette énorme admiration, on observe chez Tocqueville une note de tristesse. En quoi consiste-t-elle?

## 2. *Tristesse tocquevillienne: message chrétien-messager chrétien*

Si c'est le christianisme qui a le premier promu la communauté internationale démocratique, pourquoi son histoire s'est-elle vue en tant d'occasions contraire à cette découverte? C'est justement en ce point que se concentre la tristesse de Tocqueville vis-à-vis du christianisme. Mais en même temps, l'académicien français propose deux réponses à cette question. La première est en relation avec la politique, la seconde avec la liberté humaine.

### 2.1. Amalgame entre pouvoir spirituel et pouvoir temporel

Le christianisme «a été une arme dans les mains des rois et des prêtres»<sup>268</sup>. C'est ce que dit Tocqueville à Arthur de Gobineau dans une lettre rédigée le 2 octobre 1843. En effet, c'est parce que le «Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu» n'a pas toujours été bien suivi dans

---

<sup>267</sup> *Ibidem*.

<sup>268</sup> OC IX. *Correspondance d'Alexis de Tocqueville et d'Arthur de Gobineau*, p. 57.

l'Église qu'on est arrivé à une confusion entre ordre temporel et ordre spirituel. L'union entre le trône et l'autel s'est révélée, à la longue, nuisible au message de l'Église car elle l'a rendu dépendant de l'ordre temporel. Tocqueville cite son pays en exemple dans l'article *Etat social et politique de la France avant et depuis 1789*. Cette publication, qui contenait déjà bon nombre d'idées de *L'ancien régime et la révolution*, apparut en 1836 dans le tome V de la revue *London and Westminster Review*, à la demande de John Stuart Mill. Là, Tocqueville souligne que «l'Église de France sous Louis XIV était tout à la fois une institution religieuse et une institution politique»<sup>269</sup>. De fait, «la France avait une religion d'État, dont les ministres étaient, non pas seulement privilégiés ainsi qu'ils le sont dans certains pays aristocratiques, mais dominateurs exclusifs. L'Église, propriétaire d'une portion du territoire comme au moyen âge, pénétrait dans le gouvernement»<sup>270</sup>.

Conséquence de cette situation: l'Église a fini par être méprisée. En effet, argumente Tocqueville, «l'Église d'ailleurs était elle-même alors le premier des pouvoirs politiques, et le plus détesté de tous, quoiqu'il n'en fût pas le plus oppressif; car elle était venue se mêler à eux sans y être appelée par sa vocation et par sa nature, consacrait souvent chez eux des vices qu'elle blâmait ailleurs, les couvrait de son inviolabilité sacrée, et semblait vouloir les rendre immortels comme elle-même»<sup>271</sup>. La vocation et la nature spirituelle de l'Église n'étaient donc pas en accord avec les abus et les vices que justifiaient les ecclésiastiques politiques français au lieu de les fustiger. A cause de ses intérêts temporels, l'Église perdit alors la liberté et la fermeté nécessaires pour défendre les droits fondamentaux de l'homme que son fondateur avait proclamé.

Tocqueville identifie donc le mélange entre religieux et politique, ainsi que les abus qui en ont dérivé, comme le motif pour lequel les révolutionnaires de 1789 ont situé le christianisme parmi leurs ennemis. C'est parce que les clercs étaient devenus des aristocrates défendant les excès du système féodal que l'Église «faisait obstacle à la révolution politique qui se préparait»<sup>272</sup>. Comme observe Dominique D'Antin, «la révolution française se révèle comme le seul moyen, malheureusement brutal, de mettre un terme au déca-

<sup>269</sup> DE TOCQUEVILLE, A., «Etat social et politique de la France avant et depuis 1789», *London and Westminster Review*, 5 (1836), cité par *ARR I*, p. 36.

<sup>270</sup> *Ibid.*, p. 53.

<sup>271</sup> *ARR I*, p. 204.

<sup>272</sup> *Ibidem*.



lage insupportable entre des institutions entretenant la fiction d'une féodalité aristocratique, et une société devenue, en cette fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, plus prospère, plus ouverte, et plus... raisonnante»<sup>273</sup>. Et cette brutalité s'appliqua également à l'Église car, en France comme dans d'autres parties de l'Europe, son pouvoir spirituel s'était perverti au travers du pouvoir politique. D'où que Robert Legros affirme que «l'idée chrétienne d'humanité universelle fut à nouveau occultée par la hiérarchisation sociale. Elle ne reprit naissance qu'à l'époque de l'humanisme et de la Réforme, sous le coup de l'ébranlement des structures féodales, pour n'être officiellement reconnue par l'opinion commune qu'à l'âge des Lumières, quand, grâce à l'égalisation, le cartésianisme est sorti des écoles»<sup>274</sup>.

Pendant, le christianisme n'a pas adopté la même attitude partout. Tocqueville fait remarquer qu'en Amérique son comportement a été totalement contraire à celui qu'il a eu en Europe. Aux Etats-Unis, l'Église a su parfaitement se distancier de la politique. Et cela lui a donné plus de force pour défendre ses enseignements. En effet, «en Amérique, la religion s'est, pour ainsi dire, posé elle-même ses limites; l'ordre religieux y est resté entièrement distinct de l'ordre politique, de telle sorte qu'on a pu changer facilement les lois anciennes sans ébranler les anciennes croyances. Le christianisme a donc conservé un grand empire sur l'esprit des Américains, et, ce que je veux surtout remarquer, il ne règne point seulement comme une philosophie qu'on adopte après examen, mais comme une religion qu'on croit sans la discuter»<sup>275</sup>. Cela a pu s'obtenir grâce à l'adéquate séparation entre pouvoir spirituel (esprit de religion) et pouvoir politique (esprit de liberté), «deux éléments parfaitement distincts, qui ailleurs se sont fait souvent la guerre»<sup>276</sup>, et «qu'on est parvenu, en Amérique, à incorporer en quelque sorte l'un dans l'autre, et à combiner merveilleusement»<sup>277</sup>.

La dissemblance entre la manière dont pouvoir spirituel et pouvoir temporel, religion et politique, se sont regardés en Europe et en Amérique est expliquée par Luis Díez del Corral de la façon suivante: «Si on devait chercher la cause unique qui rend probable la survie de la liberté en Amérique et

<sup>273</sup> D'ANTIN, D., «L'évolution des droits de l'homme depuis 1968», *Persona y Derecho*, pp. 339-340.

<sup>274</sup> LEGROS, R., *L'idée d'humanité*, p. 182.

<sup>275</sup> *DA II*, p. 14.

<sup>276</sup> *DA I*, p. 42.

<sup>277</sup> *Ibidem*.

précaire le futur de celle-ci en France, ce serait que la société américaine unit l'esprit de religion avec celui de liberté, tandis que la société française est déchirée par l'opposition entre l'Eglise et de la démocratie, entre la religion et la liberté»<sup>278</sup>. Françoise Mélonio a aussi noté cette dissemblance car elle constate que «nos démocraties ont pour origine deux révolutions: 1776 aux États-Unis, 1789 en France, qui se prétendent également exemplaires. L'étonnant est que ces deux révolutions issues des Lumières engendrent des traditions politiques juste assez proches pour qu'on mesure l'étendue de leurs différences. L'Amérique conjugue le christianisme et la démocratie, la coutume et la philosophie des Lumières, l'intérêt privé et le bien public. La France s'échine à instituer la société nouvelle sur une table rase et bute, durant plus d'un siècle, sur la difficulté à concilier le libéralisme et la démocratie»<sup>279</sup>.

## 2.2. Faiblesses de la liberté humaine

A la question posée plus haut sur le contraste entre message chrétien démocratique et vécu chrétien non-démocratique, la seconde réponse de Tocqueville se rapporte à la liberté humaine. Dans la lettre à Gobineau du 2 octobre 1843, Tocqueville fait le commentaire suivant à propos du christianisme: «Il est équitable de le juger en lui-même et non par le milieu à travers lequel il a été obligé de passer»<sup>280</sup>. Il invite donc Gobineau à faire la part des choses entre la valeur du message chrétien et la faiblesse des porteurs du message. En effet, le milieu par lequel est passé le message chrétien n'a pas toujours été fidèle à ce message. Quand Tocqueville dit qu'il est équitable de juger le christianisme en lui-même et non par le milieu dans lequel il est passé, cela signifie faire attention au facteur humain non négligeable qu'est la liberté. En effet, le christianisme, malgré la beauté de son message énormément admiré par Tocqueville, ne peut point annuler la liberté humaine. Cette liberté humaine peut accepter le message ou non, le vivre ou le pervertir, le transmettre fidèlement ou le déformer.

<sup>278</sup> DÍEZ DEL CORRAL, L., *El pensamiento político de Tocqueville*, p. 66: «Si hubiera que buscar la causa única que hace probable la supervivencia de la libertad en América y precario el futuro de la misma en Francia, sería que la sociedad americana une el espíritu de religión con el de libertad, mientras que la sociedad francesa está desgarrada por la oposición entre la Iglesia y la democracia, entre la religión y la libertad». La traduction est mienne.

<sup>279</sup> MELONIO, F., *Tocqueville et les Français*, Aubier, Paris, 1993, p. 7.

<sup>280</sup> OC IX. *Correspondance d'Alexis de Tocqueville et d'Arthur de Gobineau*, p. 57.

Tocqueville fait le même constat entre révolution française et liberté humaine. Malgré les grands idéaux de défense des droits de l'homme qu'elle a proclamés, elle s'est plusieurs fois présentée, par exemple au moment de la Terreur, comme «la révolution la plus inhumaine!»<sup>281</sup>. Voilà pourquoi la question qui a ouvert cet aspect de la tristesse tocquevillienne à l'endroit du christianisme peut être reformulée et appliquée à la révolution de la façon suivante: Si c'est la révolution française qui a la première promu, de façon juridique, la communauté internationale démocratique, pourquoi son histoire s'est-elle vue, à certains moments, contraire à cette découverte? L'une des causes principales c'est aussi la liberté humaine, liberté capable de grands idéaux mais aussi de grandes aberrations. Même le message le plus beau ou le plus noble peut être adultéré par la liberté humaine. Le jugement que Tocqueville porte sur les idéaux de la révolution française et le fait que les révolutionnaires s'en soient quelques fois écartés est donc aussi valable en ce qui concerne les idéaux du christianisme et le fait que les chrétiens s'en soient aussi quelques fois écartés.

Quand les chrétiens ont été fidèles à leur message, ils ont favorisé, par exemple, la destruction de l'esclavage antique. A cette époque, «le christianisme ne perdit point de vue les principales idées générales qu'il avait mises en lumière»<sup>282</sup>. Par exemple, bien avant la liberté constantinienne, le Pape saint Calixte (ca. 220), selon le témoignage de saint Hippolyte, autorisa les nobles romaines chrétiennes à se marier avec des hommes esclaves, ce que la loi civile romaine ne reconnaissait pas comme véritable mariage sinon comme concubinat<sup>283</sup>. C'est un fait qui indéniablement contribuera à l'extinction de l'esclavage dans la société européenne. Un autre témoignage se retrouve dans la lettre «Unum est» par laquelle le Pape Jean VIII réclame aux princes de Sardaigne, en l'an 873, la suppression de l'esclavage des êtres humains en vertu de son opposition d'avec les principes évangéliques<sup>284</sup>.

---

<sup>281</sup> *ARR I*, p. 246.

<sup>282</sup> *DA II*, p. 31.

<sup>283</sup> Cfr. MIRALLES, A., *El matrimonio*, Palabra, Madrid, 1997, p. 131.

<sup>284</sup> Cfr. *Enchiridion symbolorum definitionum et declarationum de rebus fidei et morum*, H. Denzinger et A. Schonmetzer (eds.), n° 668: «Unum est, unde vos modicum paterno more debeamus monere; quod nisi emendaveritis, grande peccatum incurritis, et ob hoc, sicut speratis, non lucra, sed magis vobis damna augebitis. Igitur Graecorum studiis, sicut didicimus, multi a paganis captivi sublatis in vestris partibus venundantur et a vestratibus empti sub iugo servitutis tenentur; cum constet pium et sanctum esse, veluti Christianos decet, ut, cum eos vestrates ab ipsis Graecis

Cependant, quand les chrétiens du seizième siècle oublièrent le message du Christ, ils cessèrent par la même occasion de lui être fidèles. Voilà pourquoi Tocqueville, le 30 mai 1845, dans un discours à la Chambre des Députés, leur fait le dur reproche suivant: «Le christianisme, il y a douze cents ans, cela est vrai, a détruit la servitude dans le monde, mais depuis il l'avait laissée renaître. Il y a cinquante ans encore, le christianisme dormait à côté de l'esclavage, et il laissait sans réclamer l'esclavage peser sur une partie de l'espèce humaine. C'est nous, messieurs, qui l'avons réveillé; c'est du mouvement de nos idées qu'est sorti ce mouvement admirable du zèle religieux, dont nous voyons les effets dans les colonies anglaises; c'est nous qui avons fait voir aux hommes religieux ce qu'il y avait d'horrible et en même temps ce qu'on pourrait détruire dans l'esclavage; c'est nous qui leur avons montré que l'esclavage n'était pas seulement contraire aux lois de Dieu, mais qu'il devait disparaître des lois humaines»<sup>285</sup>. Ici, Tocqueville souligne le grand rôle joué par la révolution française: rappeler au christianisme le rôle historique qu'il avait cessé de jouer en faveur de la défense des droits de l'homme. En fait, Tocqueville reproche au christianisme d'avoir oublié que l'égalité avait constitué l'un de ses premiers dogmes.

Il est maintenant temps de revenir sur une remarque antérieure portant sur l'expansion favorisée du christianisme dans le monde: la distinction entre christianisme et continent européen. Christianisme et Europe ont été si unis qu'on pourrait tendre à les confondre à certaines époques de l'histoire. Même si le premier a fortement configuré la civilisation de la seconde, il convient aussi de les distinguer afin de ne pas attribuer les erreurs humaines à la religion chrétienne. Les abus des colons et des impérialistes ne sont pas imputables au christianisme (en tant que religion et message). La réticence des nations européennes et américaines à abolir l'esclavage ne provient pas d'un dogme chrétien. La religion chrétienne, comme je rappelais plus haut, est d'origine orientale et s'est voulue universelle et démocratique dès sa création. Tocqueville a bien présent à l'esprit la distinction entre le christianisme entendu comme religion et message, et le christianisme entendu comme effort humain pour rendre réelle cette religion et ce message. Voilà pourquoi dans un texte de *La démocratie*, il écrit ce qui suit: «Le christianisme avait détruit

---

emerint, pro amore Christi liberos esse dimittant, et non ab hominibus, sed ab ipso Domino nostro Iesu Christo mercedem accipiant. Unde vos exhortamur et paterno amore praecipimus, ut, cum captivos aliquos ab ipsis redemeritis, pro salute animae vestrae liberos eos abire sinatis».  
<sup>285</sup> OC III.1. *Écrits et discours politiques*, p. 125.

la servitude; les chrétiens du seizième siècle l'ont rétablie; ils ne l'ont jamais admise cependant que comme une exception dans leur système social, et ils ont pris soin de la restreindre à une seule des races humaines. Ils ont ainsi fait à l'humanité une blessure moins large, mais infiniment plus difficile à guérir»<sup>286</sup>.

*Le christianisme* comme religion et message avait donc détruit l'esclavage mais *les chrétiens* infidèles à ce message l'avaient rétabli. Ce sont ces chrétiens qui oublièrent que le christianisme était le moteur religieux d'une humanité démocratique, et non pas cette religion, qui devraient être inculpés. Tocqueville fait donc la part des choses entre le message chrétien et la liberté humaine qui l'a reçu. Si on confond l'Europe et le christianisme, on court le risque d'imputer les erreurs des européens à cette religion et d'oublier –comme rappelle Tocqueville– que «le christianisme est une religion d'hommes libres»<sup>287</sup>. Cette phrase rappelle le constat qu'il faisait déjà au cours de son voyage aux États-Unis: «On permet au noir d'implorer le même Dieu que les blancs, mais non de le prier au même autel. Il a ses prêtres et ses temples»<sup>288</sup>. Et, dans le manuscrit de cette phrase, Tocqueville nous informe d'un exemple qui confirme la règle évangélique: «il est juste de remarquer qu'en général les nègres sont confondus avec les blancs dans les églises catholiques»<sup>289</sup>. Il importe donc de distinguer message chrétien et messenger chrétien. Celui qui, par exemple, se montre contraire aux erreurs morales des occidentaux et qui confond l'Europe et le christianisme peut tomber dans le piège de rejeter par la même occasion le christianisme.

A tout ce qui précède, Tocqueville ajoute que la perversion du pouvoir spirituel au travers du pouvoir politique a également contribué à affaiblir la puissance morale de l'Église. Le mauvais usage des «droits féodaux, si fatal à la puissance morale de l'Église»<sup>290</sup>, en fut l'origine. Et c'est aussi ce qui a permis à l'irrégion de gagner du terrain en Europe au point de devenir une mode, de sorte qu'au «dix-huitième siècle le christianisme avait perdu sur tout le continent de l'Europe une grande partie de sa puissance»<sup>291</sup>, «l'irrégion était répandue parmi les princes et les beaux esprits»<sup>292</sup>, «l'incrédulité

<sup>286</sup> *DA I*, p. 356.

<sup>287</sup> *OC III.1. Ecrits et discours politiques*, p. 45.

<sup>288</sup> *DA I*, p. 359.

<sup>289</sup> *DA I, éd. bis.-crit.*, p. 264, note o (e).

<sup>290</sup> *ARR I*, p. 171.

<sup>291</sup> *Ibid.*, p. 202.

<sup>292</sup> *Ibidem*.

absolue en matière de religion, qui est si contraire aux instincts naturels de l'homme .et met son âme dans une assiette si douloureuse, parut attrayante à la foule»<sup>293</sup>. Au moment où on chercha à lutter contre l'esclavage, les nations chrétiennes avaient cessé de mériter pleinement ce nom. C'est aussi l'une des raisons pour lesquelles l'encyclique «Sicut Dudum» d'Eugène IV, ainsi que la lettre «Veritas Ipsa» et la bulle «Sublimis Deus» par lesquelles le Pape Paul III condamnait l'esclavage, restèrent sans effet. Toutefois, il faut relever la présence et l'efficacité de nombreuses idées chrétiennes à côté des autres motifs qui ont contribué à l'abolition définitive de l'esclavage. Tant au VIIe tout comme au XIXe siècle, les croyances chrétiennes ont aussi contribué à l'extinction de la pratique esclavagiste. De même, aux Etats-Unis tout comme en Afrique du sud, les idées chrétiennes ont aussi influencé la disparition de la ségrégation raciale ainsi que de l'apartheid.

Finalement, on constate que le jugement que Tocqueville porte sur la révolution française est aussi applicable au christianisme. Malgré les excès des révolutionnaires, il faudrait plutôt garder en mémoire la noblesse des idéaux qu'ils ont défendus: «cette première époque de 89, où l'amour de l'égalité et celui de la liberté partagent leur cœur (...) temps de jeunesse, d'enthousiasme, de fierté, de passions généreuses et sincères, dont, malgré ses erreurs, les hommes conserveront éternellement la mémoire»<sup>294</sup>. De même, malgré les erreurs des chrétiens, il faudrait surtout fixer le regard sur la valeur du message dont ils sont les porteurs. Si les erreurs des révolutionnaires n'ont pas discrédité la religion des droits de l'homme, de même les erreurs des chrétiens ne devraient pas discréditer la religion qui, la première, a promu la communauté internationale démocratique. Toutefois, l'analyse tocquevillienne insiste sur une saine séparation entre l'ordre politique et l'ordre religieux dans le propre intérêt du christianisme. Tocqueville voyait dans l'amalgame de ces deux ordres un risque de débilitier le pouvoir spirituel. Tandis que si ce dernier se cantonne à sa sphère d'influence, il est alors plus fort et capable de véhiculer son message et de défendre les droits de l'homme. De plus, cela lui garantit le respect de la société. La révolution française semble donc être l'événement qui venait rappeler aux chrétiens l'importance de ne pas transformer leur religion en pouvoir politique et les réveiller de la léthargie qui les avait conduits à pervertir le message du Christ.

---

<sup>293</sup> *Ibid.*, p. 293.

<sup>294</sup> *Ibid.*, p. 72.

Avant de fermer cette troisième partie de mon article, la question qui se pose est la suivante: Quelle est en définitive l'attitude de Tocqueville face au mouvement démocratique? En d'autres termes: Quel est son état d'âme face à une communauté internationale démocratique promue tant par la révolution française tout comme par la religion chrétienne? Sa réponse se trouve dans la conclusion du livre sur *La démocratie en Amérique*. Tocqueville y décrit ce qui lui semble être le futur panorama démocratique de l'humanité: «Je vois que les biens et les maux se repartissent assez également dans le monde. Les grandes richesses disparaissent; le nombre des petites fortunes s'accroît; les désirs et les jouissances se multiplient; il n'y a plus de prospérités extraordinaires ni de misères irrémédiables. L'ambition est un sentiment universel, il y a peu d'ambitions vastes. Chaque individu est isolé et faible; la société est agile, prévoyante et forte; les particuliers font de petites choses, et l'État d'immenses. Si parmi tous ces traits divers, je cherche celui qui me paraît le plus général et le plus frappant, j'arrive à voir que ce qui se remarque dans les fortunes se représente sous mille autres formes. (...) Presque tous les extrêmes s'adoucissent et s'émoussent; presque tous les points saillants s'effacent pour faire place à quelque chose de moyen, qui est tout à la fois moins haut et moins bas, moins brillant et moins obscur que ce qui se voyait dans le monde»<sup>295</sup>.

Le spectacle nouveau que présente l'humanité est celui d'un niveau moyen. Dans un premier temps, cette image attriste Tocqueville. Fidèle à son origine aristocratique, il regrette la société et les hautes vertus aristocratiques qui disparaissent. Cependant, Tocqueville pense qu'il «n'en est pas de même de l'Être tout-puissant et éternel, dont l'œil enveloppe nécessairement l'ensemble des choses, et qui voit distinctement, bien qu'à la fois, tout le genre humain et chaque homme. Il est naturel de croire que ce qui satisfait le plus les regards de ce créateur et de ce conservateur des hommes, ce n'est point la prospérité singulière de quelques-uns, mais le plus grand bien-être de tous: ce qui me semble une décadence est donc à ses yeux un progrès; ce qui me blesse lui agréé. L'égalité est moins élevée peut-être; mais elle est plus juste, et sa justice fait sa grandeur et sa beauté»<sup>296</sup>.

Dans ce texte, Tocqueville souligne deux raisons pour lesquelles, selon lui, la providence divine n'est certainement pas contraire mais bien plutôt fa-

---

<sup>295</sup> *DA II*, pp. 336-337.

<sup>296</sup> *Ibid.*, pp. 337-338.

vorable à l'instauration d'une communauté internationale démocratique. La première raison est que tous les hommes sont indistinctement créatures de Dieu et jouissent de la même égalité naturelle. La seconde est que l'égalité est plus juste car elle offre à tous ces hommes des conditions égales pour parvenir au bien-être. C'est en fait en ces deux raisons que consiste le sens tocquevillien de création et providence: quand Tocqueville observe l'histoire humaine, il remarque que l'égalité naturelle en droits et devoirs, dont le premier germe fut semé par le Christ et repris plus tard par la révolution française, n'est en rien contraire à la volonté divine manifestée dans l'acte de création. Et c'est bien cela le sens mystérieux, divin, que Tocqueville croit trouver dans cette «révolution irrésistible qui marche depuis tant de siècles à travers tous les obstacles»<sup>297</sup> et qu'il a nommé démocratie ou égalité des conditions. Et c'est aussi le motif pour lequel il dit ressentir envers elle «une sorte de terreur religieuse»<sup>298</sup>.

Et c'est aussi ici que l'on note l'attitude finale de Tocqueville face à une humanité démocratique. Il dit: «Je m'efforce de pénétrer dans ce point de vue de Dieu, et c'est de là que je cherche à considérer et à juger les choses humaines»<sup>299</sup>. Comme soutient Cheryl Welch, la démocratie «représente le déroulement providentiel des idéaux chrétiens d'universalité et d'égale fraternité, et c'est pour cette raison que Tocqueville a décidé de l'accueillir»<sup>300</sup>. Tocqueville accepte donc pleinement la démocratie car il la trouve plus juste pour l'ensemble des femmes et des hommes. En effet, elle procure à tous, sans discrimination, la possibilité de réaliser son bonheur propre et de voir respecter ses droits fondamentaux, notamment l'égalité et la liberté. Pour Tocqueville, l'égalité «introduit de grands biens dans le monde»<sup>301</sup>. A son arrivée en Amérique, «une évidence le frappe: cette société-là est heureuse «cent fois plus que la nôtre». L'Amérique des années 1830, animée de la fièvre qui la pousse à reculer toutes les frontières, est déjà ce ferment d'action, de projets, d'innovation, cette patrie de tous les possibles dont Tocqueville est un des

---

<sup>297</sup> *DA I*, p. 4.

<sup>298</sup> *Ibidem*.

<sup>299</sup> *DA II*, p. 338.

<sup>300</sup> WELCH, C. B., «Tocqueville on fraternity and fratricide», *The Cambridge Companion to Tocqueville*, p. 305: «Democracy in this sense represents the providential unfolding of Christian ideals of universality and equal fellowship, and for this reason Tocqueville resolved to welcome it». La traduction est mienne.

<sup>301</sup> *DA II*, p. 29.



premiers voyageurs occidentaux à subir la contagion et surtout à comprendre la puissante valeur symbolique»<sup>302</sup>. En conclusion, c'est en s'appuyant sur les idées de création et de providence divines que l'académicien français se voit alors obligé d'aimer l'humanité démocratique s'il veut être conséquent avec sa propre religion. En fait c'est comme si Tocqueville avait subi une sorte de *conversion démocratique* ou une sorte de *conversion humanitaire*. Comment se manifeste l'amour de Tocqueville envers l'humanité démocratique? C'est ce qui fera l'objet de la dernière partie de cet article.

#### 4ème Partie

### LA PASSION TOCQUEVILLIENNE POUR LA COMMUNAUTÉ INTERNATIONALE DÉMOCRATIQUE

La communauté internationale démocratique c'est, pour Tocqueville, l'humanité démocratique. Dispersée dès les origines de l'histoire, cette humanité, à travers de nombreux faits historiques ainsi que les idées démocratiques qui circulent dans la société, est en train de s'assimiler chaque fois plus et semble marcher vers l'unité. C'est à cette humanité que le Christ a rappelé l'égalité naturelle en droits et devoirs devant Dieu. C'est aussi à cette humanité que la révolution française a donné un statut juridique universel à travers la religion des droits de l'homme. Et c'est également envers cette humanité démocratique que Tocqueville a nourrit un amour si vif qu'il attira l'attention de ses contemporains.

#### I. L'UNIQUE PASSION TOCQUEVILLIENNE

##### 1. *Tocqueville et son amour pour l'humanité démocratique*

##### 1.1. Caractère général: l'humanité

«On veut absolument faire de moi un homme de parti et je ne le suis point; on me donne des passions et je n'ai que des opinions, ou plutôt je n'ai qu'une seule passion, l'amour de la liberté et de la dignité humaine. Toutes les formes de gouvernement ne sont à mes yeux que des moyens plus ou moins

---

<sup>302</sup> DE ROBIEN, G., *Alexis de Tocqueville*, p. 62.

parfaits de satisfaire cette sainte et légitime passion de l'homme»<sup>303</sup>. Par ces mots envoyés à Henry Reeve dans une lettre du 22 mars 1837, Tocqueville donne la définition qu'il faudrait retenir de lui. Il a une unique passion: l'amour de l'homme, de sa dignité, de sa liberté. En somme, Tocqueville est épris de l'humanité et de ses droits fondamentaux. Il aime la communauté internationale démocratique. C'est l'unique passion qu'il dit avoir et il la met par-dessus tout intérêt matériel et politique. D'où qu'Agnès Antoine reconnaisse que «Tocqueville voit dans la question politique et sociale, non pas seulement un problème technique à résoudre, mais un véritable enjeu pour l'existence humaine»<sup>304</sup>. Le premier texte que j'ai cité se situe au début de la carrière politico-littéraire de Tocqueville. Et pratiquement à la fin de sa vie, l'académicien français reviendra sur la même idée dans une lettre qu'il envoie à son cousin Louis de Kergorlay, depuis Sorrente, le 15 décembre 1850. Il dit: «Je n'ai pas de traditions, je n'ai point de parti, je n'ai point de cause si ce n'est celle de la liberté et de la dignité humaine. De cela, je suis sûr»<sup>305</sup>. L'amour de Tocqueville pour l'humanité n'a donc pas été quelque chose de sporadique. Bien au contraire, il s'est révélé une passion constante durant toute sa vie comme verra le lecteur à travers les lignes qui suivent.

Avant de poursuivre, j'aimerais revenir sur une importante remarque qu'on a prise en compte dans les autres parties de cet article et qu'il faudrait continuer à tenir présente. Il s'agit d'observer que l'amour que Tocqueville voue à l'humanité démocratique ne signifie pas qu'il veuille que la démocratie, comme forme de gouvernement politique, s'installe partout dans le monde. Comme il vient à peine de dire, le régime politique n'est qu'un moyen plus ou moins parfait. En effet, c'est un système dont la nature est laissée au libre arbitre politique des citoyens qui en organisent alors les structures de la façon qui leur semble la meilleure afin d'obtenir le bien commun de leur société. Ce qui importe le plus pour Tocqueville c'est qu'on y satisfasse aux droits fondamentaux de l'homme, et entre autres à sa liberté. Par conséquent, l'humanité démocratique dont est épris Tocqueville c'est celle dans laquelle tous les hommes se reconnaissent comme semblables et dotés des mêmes droits et devoirs naturels. Attention donc à ne pas prendre l'adjectif *démocratique* dans son sens politique.

---

<sup>303</sup> OC VI.1. *Correspondance anglaise. Correspondance d'Alexis de Tocqueville avec Henry Reeve et John Stuart Mill*, p. 37.

<sup>304</sup> ANTOINE, A., *L'impensé de la démocratie*, p. 120.

<sup>305</sup> OC XIII.2. *Correspondance d'Alexis de Tocqueville et de Louis de Kergorlay*, p. 233.

Puisque l'humanité que Tocqueville aime est une humanité démocratique c'est-à-dire une humanité dont sont respectés les droits fondamentaux, il se montre alors défenseur de ces mêmes droits. Face aux mauvais traitements infligés aux ennemis politiques de Louis-Napoléon Bonaparte dans l'île de la Guyanne, Tocqueville s'indigne en ces termes: «Quant à moi, je ne connais pas un seul des condamnés politiques qui sont morts (...) Mais j'appartiens à l'humanité, et ce qui se passe là, vis-à-vis d'hommes mes semblables, me soulève: non seulement ce qui arrive aux condamnés politiques, mais ce qui arrive même aux *forçats*. Car après tout ceux-là aussi sont des hommes»<sup>306</sup>. Dans une lettre du 28 mars 1858, il écrit à Charles Sumner et lui révèle qu'il se considère «ami de l'Amérique et de l'humanité»<sup>307</sup>. Tocqueville était en ce moment engagé dans la lutte contre l'extension de la pratique esclavagiste aux États-Unis. Sa passion pour l'humanité l'a emmené à être un grand activiste en faveur de l'abolition de l'esclavage dans son pays et dans le monde.

Ce grand intérêt que Tocqueville avait pour le bien de tous les hommes quelque soit leur race ou leur opinion politique, ce grand amour pour la dignité humaine et sa liberté, n'est pas du tout passé inaperçu à ses contemporains. En lisant ses livres, en écoutant ses discours, en recevant ses lettres, ceux-ci ont aussi noté l'impressionnante passion qu'il nourrissait envers l'humanité démocratique. Louis de Kergolay, après le décès de Tocqueville, écrivit une étude littéraire sur ce dernier. Dans celle-ci, il rappelle ce qui a constitué le grand intérêt de la vie de son cousin: «Ce n'est pas l'Amérique; ce n'est pas la France; ce n'est pas même uniquement la démocratie, mais c'est l'humanité elle-même»<sup>308</sup>. Si Tocqueville était réellement tourmenté par le futur de la démocratie, c'était en réalité à cause de l'impact qu'elle aurait sur l'humanité. Bien au-delà de la démocratie, il a donc les yeux fixés sur le futur de l'homme des temps démocratiques.

Dans son discours de réception du Père Henri-Dominique Lacordaire, succédant à Tocqueville à l'Académie française le 24 janvier 1861, François Guizot laisse apprécier la perception qu'il avait de Tocqueville. «C'est bien –dit-il– toujours le même homme, sérieusement et vertueusement libéral,

<sup>306</sup> OC VI.3. *Correspondance anglaise*, p. 225. L'italique provient du texte original.

<sup>307</sup> OC VII. *Correspondance étrangère d'Alexis de Tocqueville. Amérique, Europe occidentale*, p. 226.

<sup>308</sup> DE KERGOLAY, L., «Etude littéraire sur Alexis de Tocqueville», cité par OC XIII.2. *Correspondance d'Alexis de Tocqueville et de Louis de Kergolay*, p. 363.

et fidèle à la cause à laquelle il s'est donné dès sa jeunesse»<sup>309</sup>, il «voit plus avant dans la nature de l'homme et des sociétés humaines»<sup>310</sup>. L'origine aristocratique de Tocqueville n'était certainement pas étrangère à l'impérieuse consécration qu'il se sentait obligé de vivre à l'endroit de toute l'humanité. Sa fibre aristocratique l'emmène à considérer comme un devoir le fait de travailler pour le bien commun. Son ami Adolphe de Circourt relève cette tendance dans son article nécrologique d'août 1859, quatre mois après le décès de Tocqueville. Il observe que dans la famille de ce dernier, «le goût et la fierté du service public étaient héréditaires»<sup>311</sup>. Voilà pourquoi Alexis était «calme dans sa passion pour le bien public»<sup>312</sup> et «ses principes fermes et mûrs dès son début dans sa vie lui tenaient lieu de passions»<sup>313</sup>.

## 1.2. Caractère particulier: la patrie

Dans la première partie de cet article, j'avais souligné que le fait que Tocqueville entrevoie dans le futur une communauté internationale démocratique n'impliquait pas la disparition de la patrie. Bien au contraire, Tocqueville attirait l'attention sur le général pour qu'on s'occupe mieux du particulier. En effet, «je suis convaincu –dit-il– qu'on sert mieux les intérêts de l'espèce humaine en ne donnant à aimer à chaque homme qu'une patrie particulière qu'en voulant l'enflammer pour le genre humain, qu'il ne considèrera jamais quoi qu'on fasse que d'une vue éloignée, incertaine et froide»<sup>314</sup>. Chez Tocqueville, aimer l'humanité, passe nécessairement par aimer sa propre patrie et ses propres concitoyens. D'où que Robert Legros souligne qu'il échappe à une «idée abstraite d'humanité universelle»<sup>315</sup>. En effet, pour l'académicien français «l'idée d'humanité universelle conduit certes à voir un être humain en tout être humain, mais d'une telle manière que l'être humain perçu soit d'emblée interprété comme le membre d'une espèce vivante»<sup>316</sup>.

---

<sup>309</sup> GUIZOT, F., cité par *OC XVI. Mélanges*, p. 344.

<sup>310</sup> *Ibidem*.

<sup>311</sup> DE CIR COURT, A., cité par *OC XVIII. Correspondance d'Alexis de Tocqueville avec Adolphe de Circourt et avec Madame de Circourt*, 1983, p. 555

<sup>312</sup> *Ibid.*, p. 557.

<sup>313</sup> *Ibid.*, pp. 555-556.

<sup>314</sup> *ARR II*, p. 347.

<sup>315</sup> LEGROS, R., *L'idée d'humanité*, p. 182.

<sup>316</sup> *Ibid.*, p. 183.

On saisit alors pourquoi ses contemporains notaient en Tocqueville un grand esprit patriotique, esprit qu'il reprocha au christianisme de son temps de n'avoir pas suffisamment inculqué à ses fidèles. Ces reproches apparaissent dans la correspondance qu'il entretient avec Mme Swetchine. Le 20 octobre 1856, il lui envoie la lettre suivante: «Je ne demande point sans doute aux prêtres de faire aux hommes dont l'éducation leur est confiée ou sur lesquels ils exercent une influence, je ne leur demande pas de faire à ceux-ci un devoir de conscience d'être favorables à la république ou à la monarchie. Mais j'avoue que je voudrais qu'ils leur disent plus souvent qu'en même temps qu'ils sont chrétiens ils appartiennent à l'une de ces grandes associations humaines que Dieu a établies sans doute pour rendre plus visibles et plus sensibles les liens qui doivent attacher les individus les uns aux autres, associations qui se nomment des peuples et dont le territoire s'appelle la Patrie»<sup>317</sup>. Ensuite Tocqueville ajoute ce qui suit: «Je désirerais qu'ils fissent pénétrer plus avant dans les âmes que chacun se doit à cet être collectif avant de s'appartenir à soi-même. Qu'à l'égard de cet être-là, il n'est pas permis de tomber dans l'indifférence, bien moins encore de faire de cette indifférence une sorte de molle vertu qui énerve plusieurs des plus nobles instincts qui nous ont été donnés; que tous sont responsables de ce qui lui arrive; et que tous suivant leur lumières, sont tenus de travailler constamment à sa prospérité et de veiller à ce qu'ils ne soient soumis qu'à des autorités bienfaisantes, respectables et légitimes»<sup>318</sup>. Avec ces derniers mots, je viens donc de présenter, à travers ses œuvres et les témoignages de ses contemporains, l'amour que Tocqueville nourrissait à l'endroit de l'humanité démocratique, amour qui n'est pas seulement général mais aussi patriotique. Cependant, l'un des endroits où se manifeste plus clairement la passion tocquevillienne pour l'humanité c'est dans l'amour et le respect qu'il avait pour la liberté humaine.

## 2. *Tocqueville et son amour pour la liberté humaine*

«Plusieurs m'accuseront peut-être de montrer dans ce livre un goût bien intempestif pour la liberté, dont on m'assure que personne ne se soucie plus guère en France. Je prierai seulement ceux qui m'adresseraient ce reproche

<sup>317</sup> *OC XV.2 Correspondance d'Alexis de Tocqueville et de Francisque de Corcelle. Correspondance d'Alexis de Tocqueville et de Madame Swetchine*, p. 296.

<sup>318</sup> *Ibid.*, pp. 296-297.

de vouloir bien considérer que ce penchant est chez moi fort ancien. Il y a plus de vingt ans que, parlant d'une autre société, j'écrivais presque textuellement ce qu'on va lire»<sup>319</sup>. Ainsi s'exprimait Tocqueville dans l'introduction de *L'ancien régime et la révolution*. Et il est vrai que son amour pour la liberté humaine reste bien patent quand on lit son ouvrage sur la démocratie. Et, c'est cet amour qui s'est voulu patriotique quand il écrivit sur *L'ancien régime et la révolution* en France et en Europe.

Dans l'un des manuscrits de *La démocratie*, publié par Eduardo Nolla, on peut lire les propos suivants: «Quand j'ai recherché les causes qui servent le plus fortement au maintien des institutions démocratiques je ne me suis pas laissé aller à une vaine curiosité. En regardant l'Amérique je voyais encore l'Europe, en rêvant avec la liberté américaine je pensais à celle de tous les hommes»<sup>320</sup>. Avec ces mots, Tocqueville nous rappelle une fois de plus la direction dans laquelle il regarde: l'homme, l'humanité, sa liberté. Quelques mois après la publication du livre sur la démocratie, il effectue avec son ami Gustave de Beaumont un voyage en Irlande. A Dublin, le 7 juillet 1835, il écrit dans ses notes: «La liberté est, en vérité, une chose *sainte*»<sup>321</sup>. Tocqueville revient donc sur le caractère sacré qu'il a donné à la liberté humaine au début de cette partie. Dans une lettre envoyée à Paul-Emile Clamorgan, depuis Paris, le 14 décembre 1844, Tocqueville fait remarquer la profondeur de sa passion pour la liberté. «Je suis –lui dit-il– libéral jusque dans la moelle des os. Je continuerai à l'être ou je ne serai rien»<sup>322</sup>.

Une autre manière qu'a Tocqueville de confirmer le caractère naturel ainsi que la valeur de la liberté humaine c'est en usant le paradoxe qu'il observe chez les âmes despotiques. En effet, «les despotes eux-mêmes ne nient pas que la liberté ne soit excellente; seulement ils ne la veulent que pour eux-mêmes, et ils soutiennent que tous les autres en sont tout à fait indignes»<sup>323</sup>. Comme on voit, le despote est ennemi de la liberté d'autrui mais jaloux de la sienne propre. Il confirme donc par son attitude l'existence d'une liberté humaine qu'il apprécie d'ailleurs énormément. Ce qui permet d'inférer que cette liberté est connaturelle à chaque être humain car le despote n'est prêt en rien à

<sup>319</sup> *ARR I*, p. 73.

<sup>320</sup> *DAI*, éd. *bis.-crit.*, p. 241, note u.

<sup>321</sup> *OC V.2. Voyages en Angleterre, Irlande, Suisse et Algérie*, p. 91. L'italique provient du texte original.

<sup>322</sup> *OC X. Correspondance et écrits locaux*, p. 322.

<sup>323</sup> *ARR I*, pp. 75-76.

céder la sienne. Cet amour pour la liberté naturelle de l'homme fonde le désir de Tocqueville de qu'on la laisse s'exprimer sur le plan politique à travers la décentralisation administrative. Comme dit Agnès Antoine, «l'unification de la société humaine, on le sait, peut conduire à une unité mortifère. Il appelle, pour devenir créateur, une reconfiguration des liens du particulier à l'universel, qui, dans la perspective tocquevillienne, passe par la mise en œuvre de nouvelles communautés de proximité concrètes et par la reconsidération de la frontière entre les sphères publique et privée: l'avènement du plus général demande, paradoxalement, une neuve prise en compte des formes d'association pré-étatiques et même, pré-politiques, la convergence de l'humanité requiert la décentralisation des expressions de sa souveraineté»<sup>324</sup>. Le 14 octobre 1837, dans une lettre aux électeurs de Valognes dont il sera Député plusieurs années durant, Tocqueville explique quel est le fondement sur lequel allait s'appuyer son exercice politique: «Je suis donc ami de la liberté par goût et aussi par raison. (...) Je l'aime profondément et si sincèrement que je ne voudrais pas vivre dans un pays où elle ne serait pas»<sup>325</sup>. Ensuite il ajoute: «D'un autre côté je suis et je serai toujours l'ennemi de toutes les tyrannies, quelles que soient leurs formes et de quelque côté qu'elles se présentent, et ma ferme volonté aussi bien que ma plus chère espérance est de pouvoir les combattre toutes jusqu'à mon dernier soupir»<sup>326</sup>.

Comme on vient de remarquer dans tout ce qui précède, Tocqueville tient la liberté humaine en haute estime. Et, c'est justement cette liberté humaine, comme j'ai montré dans la deuxième partie de cet article, qu'il voyait en danger avec la promotion que la révolution française a faite de la centralisation administrative. Selon James Schleifer, «pour la grande majorité des lecteurs, Tocqueville est particulièrement original et provocateur quand il se débat avec les concepts fondamentaux de centralisation, despotisme, liberté, individualisme, et la démocratie elle-même. Ce sont des idées cruciales non seulement pour l'expérience américaine, mais aussi pour la grande expérience «démocratique» des XIXe et XXe siècles»<sup>327</sup>. En fait, Tocqueville est préoc-

<sup>324</sup> ANTOINE, A., *L'impensé de la démocratie*, p. 125.

<sup>325</sup> OC III.2. *Ecrits et discours politiques*, p. 42.

<sup>326</sup> *Ibidem*.

<sup>327</sup> SCHLEIFER, J., *The making of Tocqueville's Democracy in America*, Liberty Fund, Indianapolis, 2000, p. 161: «For the great majority of readers, Tocqueville is at his most original and provocative when he struggles with the fundamental concepts of centralization, despotism, liberty, in-

cupé pour le sort de la liberté humaine dans la future ère démocratique. Et cela aussi corrobore son amour passionné pour la communauté internationale démocratique. Cependant, Tocqueville va plus loin: il en appelle à l'humanité démocratique comme norme morale.

### 3. *L'humanité: norme morale transcendante*

Tocqueville a un intérêt pour la morale comme il le montre en octobre 1844 dans un projet de discours sur la liberté d'enseignement. «Mettre –dit-il– dans le point culminant et en relief mon idée fondamentale qui est le raccommodement de la religion et de la liberté, l'idée qu'on a eu tort de les séparer, que notre société nouvelle ne peut marcher à ce prix, que l'idée du XVIII<sup>e</sup> siècle n'est pas la mienne. Qu'après ce carnage de toutes les autorités dans le monde social, dans la hiérarchie, dans la famille, dans le monde politique, on ne peut subsister sans une *autorité* dans le monde intellectuel et moral»<sup>328</sup>. Par ces mots, Tocqueville se démarque de la philosophie des lumières. Il veut mettre l'homme à l'abri du matérialisme et de l'immanence à travers la morale et la religion. Il indiquera donc l'humanité et Dieu comme autorités morales.

#### 3.1. L'humanité comme norme morale

La première autorité morale, Tocqueville la situe dans ce qu'il a de concret sous les yeux: l'homme et sa nature humaine. Les droits de l'homme ne peuvent être violés ni au nom de la volonté d'une majorité, ni en vue d'une raison d'utilité publique ou d'un bien total de la société. L'opposition de Tocqueville envers la théorie machiavélique est manifeste dans un discours à l'Académie des Sciences Morales et Politiques du 20 avril 1839: «Je n'admettrai point –dit-il– qu'un acte injuste, immoral, attentatoire aux droits les plus sacrés de l'humanité, puisse jamais se justifier par une raison d'utilité. Ce

---

dividualism, and democracy itself. These are ideas crucial not only to the American experiment, but also to the broader «democratic» experiment of the nineteenth and twentieth centuries». La traduction est mienne.

<sup>328</sup> *OC III.2. Ecrits et discours politiques*, p. 551. L'italique provient du texte original.



serait admettre la maxime que *la fin justifie les moyens*, et c'est une maxime que j'ai toujours détestée, et que je détesterai toujours»<sup>329</sup>.

Dans *La démocratie*, Tocqueville écrit: «Il existe une loi générale qui a été faite ou du moins adoptée, non pas seulement par la majorité de tel ou tel peuple, mais par la majorité de tous les hommes. Cette loi, c'est la justice. La justice forme donc la borne du droit de chaque peuple. Une nation est comme un jury chargé de représenter la société universelle et d'appliquer la justice qui est sa loi»<sup>330</sup>. Voilà pourquoi, continue Tocqueville, «quand donc je refuse d'obéir à une loi injuste, je ne dénie point à la majorité le droit de commander; j'en appelle seulement de la souveraineté du peuple à la souveraineté du genre humain»<sup>331</sup>. Les droits de la nature humaine doivent donc être absolument respectés. Cette perspective tocquevillienne rappelle son expérience américaine. En effet, il découvrit que «ce qu'on appelle la république aux Etats-Unis, c'est le règne tranquille de la majorité. La majorité, après qu'elle a eu le temps de se reconnaître et de constater son existence, est la source commune des pouvoirs. Mais la majorité elle-même n'est pas toute-puissante. Au-dessus d'elle, dans le monde moral, se trouvent l'humanité, la justice et la raison; dans le monde politique, les droits acquis. La majorité reconnaît ces deux barrières, et s'il lui arrive de les franchir, c'est qu'elle a des passions, comme chaque homme, et que, semblable à eux, elle peut faire le mal en discernant le bien»<sup>332</sup>. Aujourd'hui encore cette vision reste présente dans le monde anglo-saxon. John Rawls, par exemple, dans son fameux livre intitulé *Théorie de la justice*, écrit: «La justice est la première vertu dans les institutions sociales, tout comme la vérité l'est dans les systèmes de pensée. Une théorie, même si elle est simple et admirable, doit être rejetée ou modifiée si elle est fautive. De la même manière les lois et les institutions, peu importe si elles sont efficaces et bien arrangées, doivent être reformées ou abolies si elles sont injustes. Chaque personne possède une inviolabilité fondée sur la justice et sur laquelle ne peut non plus prévaloir le bien-être de la société considérée comme un ensemble»<sup>333</sup>.

<sup>329</sup> OC XVI. *Mélanges*, p. 167. L'italique provient du texte original.

<sup>330</sup> DA I, pp. 261-262.

<sup>331</sup> *Ibid.*, p. 262.

<sup>332</sup> *Ibid.*, p. 413.

<sup>333</sup> RAWLS, J., *A theory of justice*, Harvard University Press, Cambridge, 1999, p. 3: «Justice is the first virtue of social institutions, as truth is of systems of thought. A theory however elegant and

Tout ce qui précède montre que pour Tocqueville le bien et le mal ne sont ni indifférents ni relatifs. Dans l'un des manuscrits de *La démocratie*, portant sur le chapitre qui traite *De l'honneur aux Etats-Unis et dans les sociétés démocratiques*, on peut lire ceci: «Il y a une idée qui traverse à chaque instant mon esprit, il faut enfin tâcher de la voir un moment et de la voir en face. Je crains qu'il ne résulte de mon chapitre que le vrai et le faux, le juste et l'injuste, le bien et le mal, le vice et la vertu ne soient que des choses relatives suivant le côté par où on les regarde, résultat auquel je serais très fâché d'arriver, car je le crois faux et de plus une pareille opinion serait en désaccord évident avec l'ensemble de mes opinions»<sup>334</sup>. Pour Tocqueville donc, le bien et le mal, le juste et l'injuste, la vertu et le vice, ne sont ni relatifs ni indifférents. Il a bien conscience du caractère moral des actions humaines. D'où qu'en marge au texte précédent, il ajoute: «Le bien et le mal existent indépendamment du blâme ou de la louange de certains hommes et même du genre humain»<sup>335</sup>. Que le bien et le mal puissent exister même indépendamment du genre humain tant exalté par Tocqueville, marque bien son ouverture à une transcendance.

### 3.2. L'humanité comme norme transcendante

La seconde autorité morale, Tocqueville la situe en Dieu. Fustigeant la tyrannie de la majorité, il écrit: «La toute-puissance me semble en soi une chose mauvaise et dangereuse. Son exercice me paraît au-dessus des forces de l'homme, quel qu'il soit, et je ne vois que Dieu qui puisse sans danger être tout-puissant, parce que sa sagesse et sa justice sont toujours égales à son pouvoir. Il n'y a donc pas sur la terre d'autorité si respectable en elle-même, ou revêtue d'un droit si sacré, que je voulusse laisser agir sans contrôle et dominer sans obstacles. Lors donc que je vois accorder le droit et la faculté de tout faire à une puissance quelconque, qu'on l'appelle peuple ou roi, démocratie ou aristocratie, qu'on l'exerce dans une monarchie ou dans une république, je dis: là est le

---

economical must be rejected or revised if it is untrue; likewise laws and institutions no matter how efficient and well-arranged must be reformed or abolished if they are unjust. Each person possesses an inviolability founded on justice that even the welfare of society as a whole cannot override». La traduction est mienne.

<sup>334</sup> *DA II, éd. bis.-crit.*, p. 193, note e.

<sup>335</sup> *Ibidem.*

germe de la tyrannie, et je cherche à aller vivre sous d'autres lois»<sup>336</sup>. Par conséquent, pour Tocqueville, dans un espace de libertés, il sera toujours nécessaire de faire appel à Dieu car «c'est le despotisme qui peut se passer de la foi, mais non la liberté. (...) Comment la société pourrait-elle manquer de périr si, tandis que le lien politique se relâche, le lien moral ne se resserrait pas? Et que faire d'un peuple maître de lui-même, s'il n'est pas soumis à Dieu?»<sup>337</sup>.

En fait, l'intérêt de Tocqueville pour une ouverture de l'humanité à la transcendance se remarquait déjà dans l'anecdote suivante qu'il rapportait de son voyage des Etats-Unis: «Pendant que j'étais en Amérique, un témoin se présenta aux assises du comté de Chester (Etat de New-York) et déclara qu'il ne croyait pas à l'existence de Dieu et à l'immortalité de l'âme. Le président refusa de recevoir son serment, attendu, dit-il, que le témoin avait détruit d'avance toute la foi qu'on pouvait ajouter à ses paroles. Les journaux rapportèrent le fait sans commentaire»<sup>338</sup>. Cet épisode rappelle ce que dit Frédéric Lenoir sur la manière dont étaient perçus les athées par les philosophes des lumières: «Même s'ils critiquent ou combattent l'Eglise romaine, les philosophes de la Renaissance et des Lumières, à de rares exceptions près, ne condamnent donc pas plus le christianisme dont ils s'inspirent largement, que la croyance en Dieu à laquelle ils restent attachés. Pour la plupart d'entre eux, l'athéisme est même nocif»<sup>339</sup>. Locke et Voltaire n'hésitent pas à considérer les athées comme un danger social. Selon John Locke, «ceux qui nient l'existence d'un Dieu ne doivent pas être tolérés, parce que les promesses, les contrats, les serments et la bonne foi, qui sont les principaux liens de la société civile, ne sauraient engager un athée à tenir sa parole; et que si l'on bannit du monde la croyance d'une divinité, on ne peut qu'introduire aussitôt le désordre et la confusion»<sup>340</sup>. François-Marie Voltaire quant-à-lui estime que les athées «sont pour la plupart des savants hardis et égarés qui raisonnent mal»<sup>341</sup>. Il est maintenant temps de boucler cette étude en m'arrêtant particulièrement sur le témoignage de deux contemporains de Tocqueville.

<sup>336</sup> *DA I*, p. 263.

<sup>337</sup> *Ibid.*, p. 308.

<sup>338</sup> *Ibid.*, p. 306.

<sup>339</sup> LENOIR, F., *Le Christ philosophe*, p. 187.

<sup>340</sup> LOCKE, J., *Lettre sur la tolérance*, GF-Flammarion, Paris, 1992, p. 206, cité par *ibid.*

<sup>341</sup> VOLTAIRE, F.-M., *Dictionnaire philosophique*, «Athéisme», GF-Flammarion, Paris, 1964, pp. 56-57, cité par *ibid.*

## II. TOCQUEVILLE ET SES CRITIQUES CONTEMPORAINS

Tout au long des quatre parties de mon étude, j'ai déjà eu à citer les témoignages de bon nombre de contemporains de Tocqueville. Ici, j'aimerais insister sur deux d'entre eux: Henri-Dominique Lacordaire et Jean-Jacques Ampère. Ces deux auteurs ont laissé les témoignages écrits les plus exhaustifs qui corroborent les thèses tocquevilliennes que j'ai mises en lumière dans les pages précédentes. Témoins d'exception, membres de l'Institut de France comme Alexis de Tocqueville, ils ont traduit chacun à sa façon l'héritage intellectuel de ce dernier.

1. *Tocqueville vu par Lacordaire*

Henri-Dominique Lacordaire, Père dominicain, fut élu à l'Académie française au fauteuil d'Alexis de Tocqueville. Dans son discours de réception, prononcé le 24 janvier 1861, il rend hommage à son prédécesseur en résumant sa vie et son œuvre<sup>342</sup>.

## 1.1. Amour de l'humanité démocratique

Lacordaire a été touché par la passion tocquevillienne pour l'humanité en lisant *La démocratie en Amérique*. En effet, il écrit: «Mœurs, histoire, législation, caractère des hommes et du pays, causes et conséquences, tout prit sous son burin la puissance de l'investigateur qui découvre et de l'écrivain qui grave pour les absents ses propres visions. Mais ce qui frappe et entraîne surtout, c'est le souffle du livre, une ardeur généreuse qui meut l'auteur et fait sentir en lui l'homme préoccupé du sort de ses semblables dans le temps et dans l'avenir»<sup>343</sup>. Lacordaire voyait donc un Tocqueville inquiet du sort des hommes face à l'avenir démocratique qui s'impose à l'humanité. L'amour passionné de Tocqueville pour l'homme justifie le fait que ses écrits ne laissent en général indifférent aucun lecteur. Ils ont un certain caractère universel vu qu'on note la préoccupation de l'auteur pour l'homme des futures sociétés démocratiques. Voilà pourquoi Lacordaire ajoute, à propos de *La démocratie*

<sup>342</sup> Cfr. LACORDAIRE, H.-D., cité par *OC XVI. Mélanges*, pp. 312-331.

<sup>343</sup> *Ibid.*, p. 320.

en *Amérique* la phrase suivante: «Traduit dans toutes les langues civilisées, on eût dit que le genre humain l'attendait»<sup>344</sup>.

C'est l'amour pour l'homme et pour ses droits fondamentaux qui donnait à Tocqueville la réputation d'honnête homme ainsi que l'emprise qu'il eut sur ses électeurs de Valognes où il fut réélu à l'unanimité durant de nombreuses années. Comme dit Lacordaire: «Certainement M. de Tocqueville, comme tout vrai chrétien, aimait le peuple; il respectait en lui la présence de l'homme, et dans l'homme la présence de Dieu. Nul ne fut plus cher à ce qui l'entourait, serviteurs, colons, ouvriers, paysans, pauvres ou malheureux de tout nom. À le voir sur ses terres, au sortir de ce cabinet laborieux où il gagnait le pain quotidien de sa gloire, on l'eût pris pour un patriarche des temps de la Bible, alors que l'idée de la première et unique famille était vivante encore, et que les distinctions de la société n'étaient autres que celles de la nature, toutes se réduisant à la beauté de l'âge et de la paternité»<sup>345</sup>. C'est comme si Tocqueville qui, à cause de ses doutes de foi, avait du mal à vivre le *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu par-dessus toute chose* se sentait plus porté à vivre le *Tu aimeras ton prochain comme toi-même*. En effet, à la suite du texte précédent Lacordaire ajoute que «M. de Tocqueville pratiquait à la lettre, dans ses domaines, la parole de l'Évangile: Que celui de vous qui veut être le premier soit le serviteur de tous. Il servait par l'affable et généreuse communication de lui-même à tout ce qui était au-dessous de lui, par la simplicité de ses mœurs qui n'offensait la médiocrité de personne, par le charme vrai d'un caractère qui ne manquait pas de fierté, mais qui savait descendre sans qu'il le remarquât lui-même, tant il lui était naturel d'être homme envers les hommes. "Le peuple aime beaucoup M. de Tocqueville, disait un homme du peuple à un étranger, mais il faut convenir qu'il en est bien reconnaissant"»<sup>346</sup>.

## 1.2. La démocratie comme héritage du christianisme

Tocqueville analysa attentivement l'Amérique et, «de cette vue impartiale et profonde, où il avait évité tout ensemble l'adulation, le paradoxe et l'utopie, il ramena sur l'Europe un regard mûri, mais ému, qui le remplit, selon sa

<sup>344</sup> *Ibid.*, p. 319.

<sup>345</sup> *Ibid.*, p. 315.

<sup>346</sup> *Ibid.*, pp. 315-316.

propre expression, d'une sorte de terreur religieuse. Il crut voir que l'Europe, et la France en particulier, s'avancait à grands pas vers l'égalité absolue des conditions, et que l'Amérique était la prophétie et comme l'avant-garde de l'état futur des nations chrétiennes. Je dis des nations chrétiennes, car il rattachait à l'Évangile ce mouvement progressif du genre humain vers l'égalité; il pensait que l'égalité devant Dieu, proclamée par l'Évangile, était le principe d'où était descendue l'égalité devant la loi, et que l'une et l'autre, l'égalité divine et l'égalité civile, avaient ouvert devant les âmes l'horizon indéfini où disparaissent toutes les distinctions arbitraires, pour ne laisser debout, au milieu des hommes, que la gloire laborieuse du mérite personnel»<sup>347</sup>. Ces paroles rappellent celles de Tocqueville qui apparaissent dès les premières lignes de *La Démocratie*: «Le christianisme, qui a rendu tous les hommes égaux devant Dieu, ne répugnera pas à voir tous les citoyens égaux devant la loi»<sup>348</sup>.

Comme on voit, Lacordaire observe aussi ce que je disais plus haut à savoir le fait que Tocqueville identifie l'Europe à son christianisme et reconnaît en ce dernier l'origine du mouvement démocratique. Tout incroyant qu'il se voyait, «sa foi peut-être tenait de la raison plus que du cœur»<sup>349</sup>, Tocqueville voulut cependant jeter un regard impartial sur la démocratie et le christianisme. Lui qui chercha toujours à être «sincère avec Dieu comme avec les hommes»<sup>350</sup>, fixa son regard critique sur cette religion chrétienne qu'il avait du mal à pratiquer et découvrit alors que la nouveauté radicale apportée par celle-ci avait justement été d'avoir été la première à mettre en œuvre l'égalité de tous les hommes en nature et en droits. C'était bien là l'un des premiers dogmes enseignés par le Christ. Grâce à la religion chrétienne, l'humanité est donc passée d'une inégalité dans la nature à une égalité dans la nature, d'une inégalité sociale à une égalité sociale, et enfin d'une inégalité politico-légale à une égalité légale et politique. En d'autres termes, la démocratie, d'abord naturelle, est ensuite devenue sociale et a fini par envahir le juridique et le politique. L'inégalité dans la nature promouvait l'esclavage, l'égalité dans la nature promeut la liberté fondamentale. L'inégalité sociale promouvait une société aristocratique, l'égalité sociale promeut une société démocratique. La société démocratique aboutit à la société de respect des droits de l'homme. Et

---

<sup>347</sup> *Ibid.*, p. 317.

<sup>348</sup> *DAI*, p. 9.

<sup>349</sup> LACORDAIRE, H.-D., cité par *OC XVI. Mélanges*, p. 326.

<sup>350</sup> *Ibidem*.

finale, livrée à la légitime liberté des citoyens, l'état social démocratique peut déboucher sur un état politique démocratique.

On comprend alors que Tocqueville qui aimait l'égalité de tous, la fraternité entre les hommes, la liberté comme un bien sacré, «le droit des peuples à se gouverner par eux-mêmes, et qu'on l'eût pris pour un Grec, transformant l'univers en une seconde Rome et appelant tout le genre humain au droit de cité»<sup>351</sup>, ne pouvait qu'aimer le christianisme. En effet, comme écrit Lacordaire, «il voyait la vérité du christianisme, il la servait sans honte, il en rattachait l'efficacité au salut même temporel de l'homme»<sup>352</sup>. C'est aussi pour cela que Tocqueville aimait particulièrement la révolution française. Même si c'est la religion chrétienne qui a créé la première humanité démocratique, son histoire montra que les chrétiens ne furent pas toujours à la hauteur du message dont ils sont les porteurs. Et c'est justement la révolution française qui restaura cette humanité démocratique et récupéra les droits du genre humain. Par là, la révolution se constitua en moteur philosophico-juridique du mouvement démocratique et aida le christianisme à ne pas oublier qu'il en était le moteur religieux.

### 1.3. Conflit intérieur tocquevillien et amour patriotique

Cependant, «malgré cette origine sacrée qu'il attribuait à l'égalité, malgré le spectacle étonnant dont il avait joui par elle en Amérique, malgré sa conviction que c'était là un fait universel, irrésistible et voulu de Dieu, il n'envisageait qu'avec une sainte épouvante l'avenir que préparait au monde un si grand changement dans les rapports sociaux»<sup>353</sup>. En effet, Tocqueville était anxieux quant au sort de la liberté dans sa patrie et en Europe: «Je remarque –écrit Lacordaire– une autre vue qui l'accablait plus que toutes les autres, et qui jusqu'à son dernier jour fut l'objet de ses poignantes préoccupations. Aux États-Unis, l'égalité n'est pas seule; elle s'allie constamment à la liberté civile, politique et religieuse la plus complète. Ces deux sentiments sont inséparables dans le cœur de l'Américain, et il ne conçoit pas plus l'égalité sans la liberté que la liberté sans l'égalité»<sup>354</sup>. Toutefois, «quand on vient à considérer les choses

<sup>351</sup> *Ibid.*, p. 313.

<sup>352</sup> *Ibid.*, p. 320.

<sup>353</sup> *Ibid.*, p. 317.

<sup>354</sup> *Ibid.*, p. 318.

dans l'histoire et proche de nous, on s'aperçoit que la démocratie, lorsqu'elle n'est plus contenue que par elle-même, tombe aisément dans un excès qui est sa corruption, et qui appelle, pour la sauver, le contrepoids d'un despotisme à qui tout est permis, parce qu'il fait tout au nom du peuple, idole où la multitude se recherche encore et croit retrouver tout ce qu'elle a perdu»<sup>355</sup>.

L'amour de Tocqueville pour l'humanité mais de façon spéciale pour la liberté humaine n'est donc pas utopique. Tocqueville la professait à l'endroit de sa propre nation et de son continent. De là sa fibre patriotique ainsi que le conflit intérieur que j'ai décrit dans cet article. Selon Henri-Dominique Lacordaire, cette tension se perçoit dans *La démocratie*: «M. de Tocqueville s'abandonne au cours irrésistible de ses tristes pressentiments. Il voit la vérité et il la craint, il la craint et il la dit, soutenu par cette pensée qu'il y a un remède, qu'il le connaît, et que peut-être ses contemporains ou la postérité le recevront de lui. Tantôt l'espérance prend le pas sur l'inquiétude, tantôt l'inquiétude assombrit l'espérance, et de ce conflit qui passe sans cesse de l'auteur au livre et du livre au lecteur, jaillit un intérêt qui attache, élève et émeut»<sup>356</sup>. Face à un courant démocratique qui s'impose, l'académicien français voyait la France exposée à «l'épouvantable alternative d'une démagogie sans fond ou d'un despotisme sans frein»<sup>357</sup> et «c'est la certitude de cette alternative qui troublait incessamment l'âme patriotique de M. de Tocqueville, qui a présidé à tous ses travaux et lui a mérité la gloire sans tache où il a vécu et où il est mort. Aucun homme de notre temps ne fut à la fois plus sincère, plus logique, plus généreux plus ferme et plus alarmé. Au fond, ce qu'il aimait par-dessus tout, sa véritable et sa seule idole, hélas! puis-je le dire? ce n'était pas l'Amérique, c'était la France et sa liberté»<sup>358</sup>. Après ces mots de Lacordaire, je passe maintenant au témoignage de Jean-Jacques Ampère.

## 2. *Tocqueville vu par Ampère*

Le second analyste contemporain de Tocqueville qui garantit les thèses toquevilliennes que j'ai présentées toute au long de cette étude, c'est Jean-Jacques Ampère. Intime ami de M. et Mme de Tocqueville, membre de l'Aca-

---

<sup>355</sup> *Ibidem*.

<sup>356</sup> *Ibid.*, p. 320.

<sup>357</sup> *Ibid.*, p. 322.

<sup>358</sup> *Ibidem*.



démie des inscriptions et belles-lettres, ses nombreuses visites ainsi que sa correspondance sont la preuve de l'affection sincère qu'il leur tenait. En septembre 1840, Ampère rédigea une *Épître à monsieur de Tocqueville*<sup>359</sup>. C'est un ensemble de vers qui se veulent un résumé de la pensée de Tocqueville et dans lesquels je retrouve plusieurs des idées que j'ai développées plus haut. Le passage qui m'a paru le plus intéressant pour mon sujet est le suivant:

«Aussi vous proclamez bien haut l'égalité,  
Cette fille du temps, de la nécessité,  
Ce flot qui chaque jour élargit son rivage,  
Cette religion qui grandit d'âge en âge,  
Dogme qu'au Golgotha le martyr immolé  
Comme un secret divin au monde a révélé»<sup>360</sup>.

## 2.1. Egalité et futur démocratique

Pour Tocqueville, tel que compris par son ami Ampère, l'égalité est un «flot qui chaque jour élargit son rivage»<sup>361</sup>. C'est une idée qu'il avait mise par écrit à Londres le 7 septembre 1833 dans ses dernières impressions sur l'Angleterre. Là, il disait: «La démocratie ressemble à la mer qui monte; elle ne recule que pour revenir avec plus de force sur ses pas; et au bout d'un certain temps, on aperçoit qu'au milieu de ses fluctuations, elle n'a cessé de gagner du terrain. L'avenir prochain de la société européenne est toute démocratique: c'est ce dont on ne saurait douter»<sup>362</sup>. Dans *La démocratie en Amérique*, cette même idée ressort en ces termes: «Mais c'est à quoi nous ne songeons guère: placés au milieu d'un fleuve rapide, nous fixons obstinément les yeux vers quelques débris qu'on aperçoit encore sur le rivage, tandis que le courant nous entraîne et nous pousse à reculons vers des abîmes»<sup>363</sup>. Dans un manuscrit de *La démocratie*, on peut lire aussi ce qui suit: «La démocratie! N'apercevez-vous pas que ce sont les eaux du déluge? Ne les voyez-vous pas s'avancer sans cesse par un lent et irrésistible effort? Déjà elles couvrent les campagnes et les villes,

<sup>359</sup> Cfr. AMPÈRE, J.-J., cité par OC XI. *Correspondance d'Alexis de Tocqueville et de Pierre-Paul Royer-Collard. Correspondance d'Alexis de Tocqueville et de Jean-Jacques Ampère*, pp. 139-144.

<sup>360</sup> *Ibid.*, p. 141.

<sup>361</sup> *Ibidem.*

<sup>362</sup> OC V2. *Voyages en Angleterre, Irlande, Suisse et Algérie*, p. 37.

<sup>363</sup> DA I, p. 5.

elles roulent sur les créneaux détruits des châteaux forts, et viennent baigner jusqu'aux marches des trônes. Vous reculez, le flot poursuit sa marche. Vous fuyez, il court derrière vous. Vous voici enfin dans votre dernier asile et à peine vous êtes-vous assis pour reprendre haleine qu'il a déjà couvert l'espace qui vous séparait encore de lui. Sachons donc envisager l'avenir avec un œil ferme et ouvert. Au lieu de vouloir élever d'impuissantes digues, cherchons plutôt à bâtir l'arche sainte tutélaire qui doit porter le genre humain sur cet océan sans rivages»<sup>364</sup>.

## 2.2. Démocratie comme nouvelle religion

Je ne m'attarderai pas spécialement sur ce point car la démocratie comme «religion qui grandit d'âge en âge»<sup>365</sup> c'est ce que j'ai longuement illustré dans la Partie 2 de cet article. Là, je montrais comment Tocqueville faisait de la révolution française l'instigatrice légale de la démocratie comme nouvelle religion des droits de l'homme. En effet, cette religion prône l'égalité, la liberté et la fraternité pour tous c'est-à-dire sans distinction de race ni d'origine sociale ni discrimination d'aucune sorte. Dans la Partie 2, j'ai aussi présenté l'expansion de cette religion dans le monde.

## 2.3. Origine chrétienne du mouvement démocratique

Plus haut, Lacordaire nous faisait remarquer que Tocqueville constata que le christianisme avait été la source intellectuelle d'où était né le mouvement démocratique. Jean-Jacques Ampère fait la même observation. En effet, il souligne que Tocqueville voyait la démocratie comme un «dogme qu'au Golgotha le martyr immolé»<sup>366</sup>, «comme un secret divin au monde a révélé»<sup>367</sup>. Et c'est ce qui a fait l'objet de la Partie 3 de mon étude. J'ai voulu y montrer la conscience qu'avait Tocqueville du fait que l'idée d'égalité de tous les hommes est une semence de la religion inaugurée par le Christ. Vérité aujourd'hui évidente, l'égalité naturelle de tous n'était présente ni chez les Grecs, ni chez

<sup>364</sup> *DA I, éd. his.-crit.*, p. 7, note r.

<sup>365</sup> AMPÈRE, J.-J., cité par *OC XI. Correspondance d'Alexis de Tocqueville et de Pierre-Paul Royer-Collard. Correspondance d'Alexis de Tocqueville et de Jean-Jacques Ampère*, p. 141.

<sup>366</sup> *Ibidem*.

<sup>367</sup> *Ibidem*.

les Romains, ni chez les Juifs. Et c'est ce secret divin qui a été reversé dans les croyances puis dans les idées et les mœurs. C'est ce secret qui a eu de nombreux et divers fruits tout au long de 2100 années d'histoire du christianisme. Parmi ceux-ci, j'ai mentionné l'idée de communauté internationale démocratique, la démocratie moderne, la morale moderne, les idéaux de la révolution française et l'unité culturelle démocratique de l'Union Européenne.

#### 2.4. Amour de l'humanité et transcendance

Dans l'article nécrologique qu'il publia dans le *Correspondant* en juin 1859 pour honorer la mémoire de son ami défunt, Jean-Jacques Ampère revient sur un bon nombre d'idées-clés de Tocqueville. Il remarque que ce dernier défendait «la liberté, garantie de la dignité humaine, condition de la fierté de l'âme qui n'existe pas sans elle; la liberté, fille des vertus, sans lesquelles elle ne saurait vivre; la liberté, compagne de la religion, de laquelle M. de Tocqueville ne croyait point qu'on pût la séparer; car il n'admettait pas, je le lui ai souvent entendu dire, qu'un peuple irréligieux fût capable d'être libre»<sup>368</sup>. Tocqueville aimait donc la liberté et la dignité humaine. Tocqueville voyait la liberté comme compagne inséparable de la religion. Tocqueville n'admettait point que la liberté humaine puisse s'ériger en liberté absolue en se séparant de la religion et de toute autorité morale.

En résumé, tant chez Ampère tout comme chez Lacordaire, j'ai retrouvé la même compréhension du regard jeté par Tocqueville sur la démocratie. Eux-aussi ont remarqué son esprit d'impartialité, son effort d'honnêteté intellectuelle, le rôle joué dans sa vie par son voyage aux Etats-Unis, le constat qu'il fait de la naissance du courant démocratique à partir de la religion du Christ, son développement dans l'histoire humaine et l'importante tâche réalisée par la révolution française. Et j'ai aussi montré comment la passion tocquevilienne pour l'humanité et sa liberté ne leur est pas non plus passée inaperçue. C'est d'ailleurs baigné par cette passion, que Tocqueville écrivit, en 1840, les dernières lignes de *La démocratie en Amérique*, lignes avec lesquelles je voudrais fermer cette dernière partie de mon article. Tocqueville disait: «Pour moi qui, parvenu à ce dernier terme de ma course, découvre de loin, mais à la fois, tous les objets divers que j'avais contemplés à part en marchant, je me sens plein

<sup>368</sup> AMPÈRE, J.-J., *Correspondant*, 6 (1859), pp. 312-335, cité par *ibid.*, p. 448.

de craintes et plein d'espérances. Je vois de grands périls qu'il est possible de conjurer; de grands maux qu'on peut éviter ou restreindre, et je m'affermis de plus en plus dans cette croyance que, pour être honnêtes et prospères, il suffit encore aux nations démocratiques de le vouloir. (...) Les nations de nos jours ne sauraient faire que dans leur sein les conditions ne soient pas égales; mais il dépend d'elles que l'égalité les conduise à la servitude ou à la liberté, aux lumières ou à la barbarie, à la prospérité ou aux misères»<sup>369</sup>.

Tocqueville nous dit qu'il est rempli de craintes pour le futur des hommes démocratiques. En effet, l'égalité des conditions peut avoir la liberté pour alliée ou pour ennemie. Ce dernier fait n'est pas sans péril car il peut déboucher sur de grands maux: violation des droits fondamentaux de l'homme, servitude, barbarie et misères. Cependant, Tocqueville se dit plein d'espérances car les hommes démocratiques peuvent aussi faire tourner à leur profit le vent démocratique, ils peuvent réussir à éviter les périls et les maux de la démocratie. La liberté politique bien vécue peut les faire parvenir au respect des droits de l'homme, aux lumières, à la prospérité, au bonheur. En définitive, Tocqueville ne désespère pas de la liberté humaine. «Je n'ai jamais été –dit-il– plus profondément convaincu qu'elle seule peut donner aux sociétés humaines en général, aux individus qui les composent en particulier, toute la prospérité et toute la grandeur dont notre espèce est capable»<sup>370</sup>. Tocqueville croit que l'homme démocratique, malgré les difficultés, est à même de vivre selon une liberté politique respectueuse de sa liberté fondamentale et des autres droits de l'homme.

## CONCLUSIONS

Que devrait retenir le lecteur à partir de tout ce qui a été expliqué? C'est ce que je dirai maintenant en soulignant les deux axes autour desquels j'ai présenté la pensée tocquevillienne: analyse historico-scientifique fondée sur une théorie des idées et passion pour l'humanité démocratique trempée d'esprit d'impartialité. J'indiquerai à la fin pourquoi il est important de regarder la vie et les œuvres de Tocqueville à partir du prisme humanitaire.

<sup>369</sup> *DA II*, p. 339.

<sup>370</sup> *OC VIII.3. Correspondance d'Alexis de Tocqueville et de Gustave de Beaumont*, p. 543

*Analyse historico-scientifique et théorie des idées*

L'analyse sociopolitique d'Alexis de Tocqueville se veut sérieuse. Voilà pourquoi elle se base sur des faits historiques et cherche à les étudier avec impartialité et rigueur scientifique à partir d'une théorie des idées. Lors de son voyage aux Etats-Unis, Tocqueville découvrit que l'égalité des conditions constituait une caractéristique importante de la société qu'il avait sous les yeux. En regardant le passé et le présent de la France et de l'Europe, il s'est alors rendu compte que cette égalité permettait de comprendre de nombreux changements qui avaient eu cours dans les sociétés européennes. Dans le social tout comme dans le politique, l'égalité s'était installée de plus en plus et avait fait définitivement disparaître l'aristocratie de naissance. Ainsi était née une nouvelle ère, l'ère de la démocratie. Par démocratie, Tocqueville n'entend pas d'abord un sens politique mais plutôt un sens d'égalité naturelle en droits qui peut ensuite se refléter dans le social et le politique. D'autre part, Tocqueville a l'habitude de voir les hommes réunis au sein d'une même unité: l'humanité. Et c'est une tendance fortement présente dans sa vie et ses œuvres. Raison pour laquelle, il n'hésita pas à l'appliquer au futur du mouvement égalitaire. Tocqueville crut alors voir que ce mouvement se dirigeait vers l'instauration d'une communauté internationale démocratique basée sur la perception chaque fois plus grande d'une commune nature humaine.

Pendant, la prise de conscience de l'idée d'égalité naturelle de tous les hommes n'est pas née par génération spontanée. En effet, Tocqueville, en observant l'histoire, a constaté que l'intelligence humaine avait longuement peiné avant de parvenir à l'idée de l'unité de l'espèce humaine. Cet effort a été finalement abrégé grâce à deux institutions qui ont proclamé haut et fort l'existence d'une commune nature humaine et ses droits fondamentaux. L'un l'a fait à travers le droit, il s'agit de la révolution française. Et l'autre à travers la religion, il s'agit du christianisme. Selon Tocqueville, 1789 a marqué l'avènement d'une révolution française qui s'est brusquement présentée comme étant le moteur philosophique et juridique du mouvement égalitaire. De toutes les révolutions antérieures à elle, c'est la seule qui a rendu tous les hommes égaux devant la loi, c'est la seule qui a créé une communauté internationale démocratique basée sur le droit. De plus, Tocqueville nota que l'un des caractères particuliers de la révolution française c'était qu'elle ressemblait à une nouvelle religion dont le message avait été prêché partout et avait fait des adeptes parmi d'autres nations. Pour Tocqueville donc, la révolution française

restera encore bien vivante dans les esprits car elle continuera à féconder le monde à travers son exemple et aussi à travers le mouvement d'expansion de la culture européenne qu'elle a aussi imprégnée de ses idées.

Nonobstant, quand Tocqueville scruta le fond des pensées des révolutionnaires français, il constata que les idéaux qui les animaient n'avaient pas été inventés par eux. En effet, ces idéaux provenaient du christianisme. C'est la raison pour laquelle la révolution française avait un certain caractère de religion sécularisée. Cela se devait au fait qu'elle avait laïcisé les idéaux chrétiens en les coupant de leur lien avec Dieu. Liberté, égalité et fraternité universelles appartenaient bel et bien, depuis déjà dix-huit siècles, au crédo chrétien. C'est aussi la raison pour laquelle Tocqueville a soutenu une filiation chrétienne de la démocratie moderne. Il constata en effet que c'est le christianisme qui a été origine intellectuelle et moteur religieux de la révolution démocratique. Contrairement à toutes les autres religions, c'est le christianisme qui a créé la première communauté internationale démocratique. C'est le Christ qui le premier a proclamé l'égalité naturelle de tous les hommes devant Dieu. Et c'est grâce à un ferment d'idées chrétiennes que, des siècles plus tard, la démocratie moderne a pu naître en Europe et en Amérique.

L'an zéro marque donc l'avènement d'une révolution, la révolution chrétienne, qui se trouve être la source de laquelle a coulé le fleuve démocratique et dont on avait perdu la trace dans le temps. Et c'est justement ce qui n'est pas passé inaperçu à Alexis de Tocqueville. Ça été là l'originalité de sa pensée: arriver aux Etats-Unis, se rendre compte de l'importance de l'égalité, aller à la recherche de sa source perdue et oubliée dans le temps, et ensuite aider l'humanité à faire tourner à son profit l'état social démocratique qui s'impose à elle depuis tant de siècles. La grande tâche de Tocqueville a donc consisté à attirer l'attention des hommes sur un fait: leur égalité naturelle et ses implications sociopolitiques qui renversent toutes les barrières sur leur chemin. Voilà pourquoi Tocqueville soutenait que la révolution française n'avait pas beaucoup innové. En effet, ce qu'a prétendu la révolution française, le christianisme l'avait déjà fait des siècles auparavant. Il l'avait fait à travers la religion. Elle, l'a imité dans le champ juridique. D'où que, historiquement parlant, la première humanité démocratique, la première communauté internationale démocratique remonte au christianisme.

Ici encore s'est confirmée la *théorie tocquevillienne cyclique des idées*: des croyances aux idées, des idées aux mœurs et vis-versa. C'est parce que nous sommes crus égaux que nous-nous sommes pensés égaux, et c'est parce

que nous-nous sommes pensés égaux que nous avons voulu refléter cela dans nos mœurs sociopolitiques. Ainsi, contrairement à ce que l'on pourrait penser, l'humanité actuelle doit énormément au christianisme. Beaucoup aujourd'hui aiment la démocratie mais oublient peut-être que son existence actuelle ne s'est faite par génération spontanée. C'est en fait la religion chrétienne qui a donné intellectuellement naissance au mouvement démocratique. L'égalité naturelle de tous les hommes a bel et bien été l'un des premiers dogmes introduit par le Christ dans l'histoire humaine. En effet, ni les Romains ni les Grecs, ni les Aztèques ni les Mayas, ni le bouddhisme ni le judaïsme, ni l'islam ni l'hindouisme, ne sont parvenus à cette vérité simple et évidente sur l'homme.

Quelle attitude adopta Tocqueville face au mouvement démocratique international? A cause de son origine aristocratique, il avait du mal à accepter le niveau moyen que la démocratie donne à l'humanité. Cependant, voulant être cohérent avec sa religion, la religion chrétienne, Tocqueville récupère les notions de création et providence et se voit obligé d'accepter la démocratie comme possibilité pour tous les hommes de voir respecter sans distinction aucune leurs droits fondamentaux et aussi d'avoir les mêmes chances de parvenir au bonheur. L'académicien français a donc subi une sorte de *conversion démocratique* ou *conversion humanitaire* à partir de laquelle, vis-à-vis de l'humanité, il regarde la situation démocratique comme étant plus juste que la situation aristocratique. Voilà pourquoi Tocqueville aime la démocratie entendue en son sens de respect des droits fondamentaux de l'homme.

### *Passion pour l'humanité démocratique et esprit d'impartialité*

L'amour passionné de l'homme et de ses droits principaux, et notamment de son droit à la liberté, voilà ce qui a constitué l'unique passion dominante de la vie d'Alexis de Tocqueville. Cet amour n'était pas aveugle car il s'est également voulu impartial. En effet, c'est parce que Tocqueville a un profond amour pour l'homme qu'il a regardé la démocratie et cherché à voir quels inconvénients, quels avantages et quelles précautions devrait prendre cet homme afin de faire tourner à son profit le vent démocratique qui s'impose inévitablement à la société humaine. Ce caractère irréversible créa un conflit intérieur dans l'âme de Tocqueville. Il était sûr que le futur de l'humanité serait démocratique. Et en même temps, il était pris d'angoisse car en France et en Europe, on avait du mal à faire marcher ensemble et harmonieusement

égalité et liberté. C'était là une situation contraire à celle qu'il avait observé aux Etats-Unis où l'égalité s'était paisiblement installée dans le milieu sociopolitique et s'était pacifiquement alliée avec la liberté.

C'est parce que Tocqueville aime profondément l'homme qu'il a aussi regardé la révolution française. Il a vu en elle celle qui a promu dans un tonnerre mondial d'applaudissements la nouvelle religion des droits de l'homme, celle qui a revendiqué l'égalité, la liberté et la fraternité de tous les hommes. Et Tocqueville s'est énormément réjoui et s'est montré orgueilleux envers sa nation à cause de ce prodige réalisé en faveur de l'humanité. Mais, puisque le regard tocquevillien était impartial, il a voulu par la même occasion reconnaître à la révolution son principal tort: avoir fait la promotion de la centralisation administrative, inventée par l'ancien régime français. Dans cette forme de gouvernement sociopolitique, Tocqueville voyait un instrument qui, s'il est bien utilisé, peut réaliser très rapidement le bien-être de la société. Malheureusement, dans bien des cas, il a constaté que cet instrument s'était facilement converti en moyen d'oppression aux mains des despotes et en porte ouverte aux violations des droits de l'homme et spécialement du droit à la liberté.

C'est parce que Tocqueville a envers l'humanité un amour profond et impartial qu'il est allé au-delà de ses doutes de foi lorsqu'il posa ses yeux sur le christianisme. Il vit en elle la seule religion qui, la première, a eu l'idée de l'égalité naturelle de tous les hommes et a travaillé pour la réalisation effective d'une communauté internationale démocratique. Et, puisque le regard tocquevillien continuait à être impartial, il a aussi voulu dire aux chrétiens quelles avaient été leurs erreurs. Par exemple, comment ils avaient finalement perverti le message du Christ dans l'union du trône et de l'autel. Ou encore, comment, après avoir détruit l'esclavage antique au VII<sup>e</sup> siècle, ils l'avaient réintroduit neuf siècles plus tard. Et c'est justement ici que Tocqueville situe l'importance de la révolution française. En effet, c'est cette dernière qui est venue réveiller les chrétiens et les aider à se rendre compte du danger de constituer leur religion en pouvoir politique. C'est la révolution française qui, sans le savoir, a repris le flambeau du message chrétien, l'a laïcisé et répandu dans l'univers. Elle a alors aidé le christianisme à se souvenir qu'il était le moteur religieux d'une communauté internationale démocratique.

C'est parce Tocqueville a un profond amour pour l'homme qu'il s'est voulu patriotique et moralisateur. En effet, pour lui, l'amour de l'humanité ne saurait être platonique, idéal. Pour être réel, il doit nécessairement passer par l'amour de la propre patrie. C'est en aimant le concret qu'on aime aussi



le général. C'est là, dans sa propre patrie que l'homme doit d'abord chercher à prendre l'humanité comme règle d'actuation. Selon Tocqueville, le but de toute action sociopolitique doit être la recherche du bien de l'homme. Il adopte alors un ton moralisant et reconnaît en l'humanité une norme morale transcendante.

Et finalement, c'est parce que Tocqueville aime profondément l'humanité que cette passion n'est justement pas passée inaperçue à bon nombre de ses contemporains: Guizot, Lacordaire, Louis de Kergolay, Ampère, Mme Swetchine, Adolphe de Circourt, etc. Ceux-ci, à travers ses livres, ses discours et ses lettres, ont remarqué cet amour que Tocqueville professait pour l'homme et surtout pour sa liberté. Ils ont remarqué cette passion qui l'a suivie toute sa vie durant: à partir de son voyage aux Etats-Unis, pendant sa carrière politico-littéraire, puis durant sa retraite politique et jusqu'à la tombe.

### *Le prisme humanitaire*

Comme le lecteur a pu constater, l'idée tocquevillienne d'humanité démocratique a de nombreuses dimensions: historique (rapprochement des hommes à travers les divers faits de l'histoire), intellectuelle (communauté d'idées), philosophique (nature humaine et donc universalité), juridique (patrie des droits de l'homme), religieuse (christianisme, création et providence), sentimentale (amour passionné), morale (règle d'actuation sociopolitique). La dimension historico-philosophique a fait l'objet de la Partie 1 de mon article. La dimension intellectuelle, philosophique et juridique a été traitée dans la Partie 2. Ensuite ça été le tour de la dimension religieuse et intellectuelle dans la troisième partie. Et finalement, dans la Partie 4, on a vu les dimensions sentimentales et morales.

En fait, l'humanité m'est apparu comme l'élément unificateur de la pensée tocquevillienne, la vraie clé qui permet d'y entrer et de comprendre Tocqueville depuis l'intérieur. Sa préoccupation, ce n'est pas la démocratie, ce n'est pas l'égalité, ce n'est pas la liberté. La véritable préoccupation de Tocqueville c'est *l'égalité de l'homme, la liberté de l'homme, la fraternité de l'homme, le bien de l'homme, le bonheur de l'homme*. En définitive, c'est l'homme lui-même, cet être concret, réel et non pas idéal, cet être qui est aussi Français ou Européen. La préoccupation de Tocqueville est donc plus humaine que politique. Et c'est à partir de son idée d'humanité que l'on peut comprendre plus à fond tous les autres aspects de la pensée tocquevillienne. Regarder l'œuvre de Tocqueville

depuis le prisme de l'humanité c'est toucher la fibre qui l'a fait vibrer toute sa vie durant. C'est à travers ce prisme qu'il a analysé les Etats-Unis, la France et l'Europe. D'où son insistance à ne pas imiter textuellement les lois et les coutumes des Etats-Unis. Avant de s'occuper du corps des institutions politiques, Tocqueville veut qu'on regarde quelque chose de plus important: l'âme qui les anime, l'esprit qui parcourt ces institutions. Et il fait de même avec la France et l'Europe. Quel esprit anime les institutions politiques américaines et européennes? En quoi l'esprit décentralisateur et l'esprit centralisateur sont-ils favorables ou non à l'homme démocratique, à sa liberté?

Le prisme humanitaire m'a semblé un prisme oublié et sur lequel j'ai voulu attirer l'attention avec le présent article. C'est à travers ce prisme que Tocqueville a étudié la révolution française et les autres révolutions. C'est à travers ce prisme qu'il a aussi examiné le christianisme et les autres religions. Voilà pourquoi les analyses tocquevilliennes ont donné à ses œuvres une certaine unité qui manifeste une unité et constance de pensée de l'auteur. Voilà pourquoi les lecteurs de son époque et ceux d'aujourd'hui se sentent interpellés par ses écrits. Cela a fait de ses livres des classiques de la philosophie socio-politique moderne. Car, plus qu'à une circonstance historique, ils se réfèrent à l'homme, *l'homme des temps démocratiques*, quelque soit le régime social, politique ou économique. Voilà pourquoi, le message de Tocqueville interpelle et restera éternel.

Au vu de tout ce qui précède, on comprendra que je me sente obligé de considérer Alexis de Tocqueville comme *l'humaniste des temps démocratiques*, un homme épris de l'homme quel que soit sa condition, sa race, son origine et qui a voulu faire de sa vie un service pour celui-ci en le voyant de loin menacé par le courant démocratique qui allait mettre à l'épreuve sa capacité à concilier égalité et liberté. Tocqueville m'est aussi apparu comme *le moraliste des temps démocratiques*. En effet, sa vie et ses œuvres se présentent comme s'il demandait à chacun de s'examiner: Que sommes-nous? Sommes-nous amants de l'homme, c'est-à-dire-amants de nous-mêmes et des autres? Sommes-nous promoteurs de notre propre liberté et de celle d'autrui ou plutôt sommes-nous despotes? Sommes-nous défenseurs des droits de l'homme, du droit à la liberté ou plutôt irrespectueux de ces mêmes droits? Car toute action humaine, même politique, qui va contre l'homme et ses droits est un crime contre l'humanité. En effet, pour Tocqueville, les droits de l'homme, et de façon spéciale le droit à la liberté, sont ce qui devrait constituer l'élément fondamental de la morale dans une société humaine.

Avant de conclure ce travail, j'ai jugé intéressant relever différents aspects qui pourraient constituer de nouveaux champs de recherches:

1. Etudier plus à fond le caractère humanitaire de certains aspects concrets de la pensée toquevillienne. Par exemple, la centralisation et la décentralisation, l'action politique, la création, la providence, etc.

2. Si le Christ a prêché l'égalité naturelle de tous les hommes en droits et a fait naître la première communauté internationale démocratique, qu'en est-il des autres religions? Quel rapport ont-elles avec les droits de l'homme?

3. Tocqueville a fait le bilan de la marche de l'égalité de l'antiquité jusqu'au XIXe siècle. Quel bilan peut-on faire de l'avancée de cette égalité depuis cette époque jusqu'à nos jours? En effet, comme disait Tocqueville, même les guerres contribuent au rapprochement entre les peuples et à l'assimilation des hommes entre eux. N'est-ce pas justement là ce qui s'est passé après les deux premières guerres mondiales? L'Allemagne et la France, par exemple, sont aujourd'hui plus unies qu'elles ne l'avaient jamais été auparavant. Un autre paradigme d'assimilation entre les races se retrouve dans les activités sportives. Le football, par exemple, se présente comme un nouveau phénomène mondial. Quand on regarde les diverses origines des joueurs des championnats européens, on a bien là un facteur imparable d'intégration et de mélange de races. D'autre part, le mur de Berlin est tombé, l'apartheid a disparu en Afrique du sud. C'était bien là deux victoires en faveur de l'égalité et de la liberté qui étaient alors inimaginables. Tous ces changements sociopolitiques obéissent bien à un certain nombre de croyances, d'idées et de mœurs qui circulent dans l'esprit des individus des XXe et XXIe siècles, entre autres les idées démocratiques provenant de la révolution française et du christianisme.

4. Les idées démocratiques de la révolution française arriveront-elles à établir sur terre une communauté humaine dans laquelle sont respectés les droits de l'homme? Les idées démocratiques du christianisme parviendront-elles à faire de notre planète une civilisation d'amour de l'homme par l'homme? Quand se fera définitivement et pleinement réalité la communauté internationale démocratique? Cela dépend de la liberté humaine. Voilà pourquoi la communauté internationale démocratique est une réalité dynamique. En fait, elle constituera toujours un défi pour chaque génération de femmes et d'hommes car le grand et nouvel élément à prendre en compte, chaque fois, sera la liberté humaine.



---

# Índice Excerptum

PRÉSENTATION	127
INDICE DE LA THÈSE	131
BIBLIOGRAPHIE DE LA THÈSE	135
TOCQUEVILLE ET LA COMMUNAUTÉ INTERNATIONALE DÉMOCRATIQUE. ETUDE DE L'IDÉE D'HUMANITÉ AU TRAVERS DE SES ÉCRITS	141
1ère partie: DE L'ÉGALITÉ À LA COMMUNAUTÉ INTERNATIONALE DÉMOCRATIQUE	141
I. L'ÉGALITÉ AU PASSE ET AU PRÉSENT	141
1. L'égalité aux États-Unis	141
2. L'égalité en France et en Europe	142
II. L'ÉGALITÉ AU FUTUR	144
1. L'avenir de l'égalité en France et en Europe	144
1.1. Certitude démocratique	144
1.2. Tocqueville, précurseur de l'Union Européenne?	146
2. L'avenir de l'égalité dans le monde	148
2.1. Hésitations	148
2.2. La communauté internationale démocratique	149
2.3. Base philosophique de la communauté internationale démocratique	153
2.4. Tocqueville rêveur?	155
2.5. L'aujourd'hui de la communauté internationale démocratique	157
3. De la certitude à l'angoisse: le conflit intérieur tocquevillien	161
2ème partie: LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, MOTEUR PHILOSOPHICO-JURIDIQUE DE LA COMMUNAUTÉ INTERNATIONALE DÉMOCRATIQUE	163
I. LA COMMUNAUTÉ INTERNATIONALE DES DROITS DE L'HOMME	164
1. Une patrie intellectuelle commune	164
2. La nouvelle religion des droits de l'homme	166
2.1. Caractéristiques de la nouvelle religion des droits de l'homme	167
2.2. Indices actuels de croissance de la religion des droits de l'homme	169
II. L'ÉTAT D'ÂME TOCQUEVILLIEN FACE À LA RÉVOLUTION	172
1. Admiration tocquevillienne: une révolution unique en son genre	172
1.1. Liberté, égalité, fraternité	172
1.2. Révolution française et autres révolutions	175

2. Tristesse tocquevillienne: la centralisation administrative	177
2.1. Qu'est-ce que la centralisation administrative?	178
2.2. Quels sont les fondements anthropologiques de la centralisation administrative?	179
3ème partie: LE CHRISTIANISME, ORIGINE ET MOTEUR RELIGIEUX DE LA COMMUNAUTÉ INTERNATIONALE DÉMOCRATIQUE	183
I. LA REVOLUTION DEMOCRATIQUE, FILLE DU CHRISTIANISME	184
1. La première communauté internationale démocratique	184
1.1. Antiquité gréco-romaine et judaïque et révolution chrétienne	184
1.2. La démocratie européenne et son origine chrétienne	187
1.3. La démocratie américaine et son origine chrétienne	193
1.4. Une révolution à échelle mondiale	196
2. Le christianisme, ferment silencieux	200
2.1. Effets des croyances sur les idées	200
2.2. Une religion démocratique	203
II. L'ETAT D'ÂME TOCQUEVILLIEN FACE AU CHRISTIANISME	207
1. Admiration tocquevillienne: une religion unique en son genre	208
2. Tristesse tocquevillienne: message chrétien-messager chrétien	211
2.1. Amalgame entre pouvoir spirituel et pouvoir temporel	211
2.2. Faiblesses de la liberté humaine	214
4ème partie: LA PASSION TOCQUEVILLIENNE POUR LA COMMUNAUTÉ INTERNATIONALE DÉMOCRATIQUE	221
I. L'UNIQUE PASSION TOCQUEVILLIENNE	221
1. Tocqueville et son amour pour l'humanité démocratique	221
1.1. Caractère général: l'humanité	221
1.2. Caractère particulier: la patrie	224
2. Tocqueville et son amour pour la liberté humaine	225
3. L'humanité: norme morale transcendante	228
3.1. L'humanité comme norme morale	228
3.2. L'humanité comme norme transcendante	230
II. TOCQUEVILLE ET SES CRITIQUES CONTEMPORAINS	232
1. Tocqueville vu par Lacordaire	232
1.1. Amour de l'humanité démocratique	232
1.2. La démocratie comme héritage du christianisme	233
1.3. Conflit intérieur tocquevillien et amour patriotique	235
2. Tocqueville vu par Ampère	236
2.1. Égalité et futur démocratique	237
2.2. Démocratie comme nouvelle religion	238
2.3. Origine chrétienne du mouvement démocratique	238
2.4. Amour de l'humanité et transcendance	239
CONCLUSIONS	240
ÍNDICE DEL EXCERPTUM	249